

Éditions MobileRead

Le péché capital

Richard O'Monroy

Le péché capital

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1889

LA VENGEANCE DE PARDAILLAN



LE RÉVEILLON

ILS ÉTAIENT QUATRE qui ne voulaient pas se battre, – bien qu’à certains jours ils en eussent de furieuses envies, – mais qui désiraient ardemment Rinalba, la fantasque ballerine : Pardaillan, un peu avare ; Grangeneuve, un peu toqué ; Fontenoye, un peu bruyant, et Chambreuil, un peu fatigué ; mais tous quatre très élégants, très jolis garçons et très riches... ce qui n’a jamais rien gâté.

Assis côte à côte dans les fauteuils réservés au cercle des Truffles, ils ne manquaient jamais une représentation du ballet où la danseuse, dans le pas de « la toque », faisait courir tout Paris, accompagnant du bruit des castagnettes les déhanchements de son corps flexible. Il y avait surtout un certain moment!... Son buste cambré se renversait en des poses adorables, avec des yeux pâmés et des lèvres entrouvertes par un sourire bizarre, – et la salle entière était emportée dans un rêve aphrodisiaque, un

pays féerique traversé de gazes, de tutus et de maillots roses.

À ce petit jeu-là, nos clubmen devenaient littéralement fous. Ils étaient reçus non seulement dans la loge de l'artiste, où ils se grisait de la lourde odeur des fards, du parfum des jupes dans une flambee crue du gaz, mais aux petits cinq heures, à celle audience quotidienne où, dans son hôtel de la rue Fortuny, la Rinalba, étendue sur une peau de tigre, daignait donner la réplique à des députés, à des sénateurs, à des ministres, à des ambassadeurs, et même à un maréchal de France.

Nos amis avaient certaines privautés. C'est eux qui allaient chercher dans la pièce voisine le flacon oublié, ou l'éventail nécessaire, qui sonnaient au besoin le domestique, qui aidaient le maréchal à s'asseoir, ou qui ramassaient le mouchoir tombé à terre – ce mouchoir qu'elle ne se décidait pas à envoyer. La lutte entre ces quatre rivaux avait fini par passionner le Tout-Paris qui s'amuse. Les paris étaient ouverts. On prenait généralement Grange-neuve à cinq, Fontenoye à trois, Chambreuil à deux et Pardaillan à égalité, sans que rien pût d'ailleurs justifier cette préférence dans la cote. Et quand on pressait l'étoile de se décider enfin et de ne pas faire

languir plus longtemps non seulement les amoureux, mais encore les parieurs, elle répondait avec un joli mouvement de sa tête mutine :

— Attendez la fin de l'année. J'ai fait un vœu. Je ne me déciderai qu'à Noël. Ce fut donc un véritable événement lorsqu'on apprit que la Rinalba donnait chez elle un grand réveillon la nuit de Noël, et pendant huit jours, le monde des joyeux viveurs fut partagé en deux clans bien distincts : les chics, c'est-à-dire ceux qui avaient reçu la carte sur parchemin convoquant audit réveillon ; les pas chics, c'est-à-dire ceux qui n'avaient pu parvenir à être sur la liste, Être ou ne pas être... invité, comme disait ce raseur d'Hamlet Évidemment, ce soir-là, Rinalba ferait un choix, peut-être parmi nos quatre amis – qui sait ? peut-être parmi les autres des *outsiders* – elle était si fantaisiste ! – mais de toute façon la fête promettait d'être intéressante.

Dés minuit, la file des voitures suivait au pas dans la rue Fortuny, d'ordinaire si paisible. Sous la voûte on passait entre deux haies de splendides halbardiers en costume François I^{er}, avec le maillot mi-partie gris et bleu, la veste de velours bleu à crevés, la haute fraise et le chapeau à plumes. La cour avait été planchée et transformée en salle de bal.

Un immense velum de velours rouge retenu par de lourdes embrasses d'or servait de plafond à hauteur du second étage, et de ce vélum descendaient six lustres en cristal dont la lumière électrique répandait des fulgurations lilas d'apothéose.

Sur le perron, entre deux massifs de houx, étaient installés une trentaine de musiciens costumés en mages et faisant entendre le *Noël* de Gounod. Enfin, dans le fond, les écuries avaient été transformées en une magnifique salle de festin où le réveillon, tout dressé, attendait les convives.

Mais, ce qui était vraiment merveilleux, c'était la collection de jolies filles, artistes ou demi-mondaines, étalant au milieu de la foule des habits noirs leurs épaules splendides, leurs bras nus, leurs parures éblouissantes. Il y avait là : Raumesnil en costume Empire, les cheveux dégageant la nuque, et sur le front la mèche blanche qui souligne si bien sa beauté d'impératrice ; Blanche Faverny, en polichinelle de satin blanc ; la Pringalli et la Faüs, en pages Renaissance ; Chiaverlizzi, en Roméo ; Altesse, en costume Pompadour avec ses beaux cheveux rutilants ; la comtesse Okojewska, dont le rire enfantin s'égrenait comme une cascade de perles.

C'était un murmure de voix, un brouhaha indescriptible sur lequel tranchait parfois quelque éclat de rire moqueur ou quelque cri de belle petite serrée de trop près ; puis, planant sur le tout, un parfum indéfinissable, mélange d'odeurs de femmes et de senteurs les plus diverses : white-rose, Chypre, verveine, opoponax, dentelle fleurant l'iris et l'ambre. Le dessus du panier des recrues et des danseuses, la jeune et la vieille garde étaient là sur le pont, luttant de beauté et d'élégance, et montrant à côté du savoir, résultant d'une longue expérience, la grâce et le triomphe de la jeunesse.

Pardaillan, Grangeneuve, Fontenoye et Chambrueil, un peu émus à l'idée que cette soirée allait décider de leur sort, étaient assis dans la serre, dont les arbres portaient des lanternes vénitiennes, auprès de la Rinalba. Elle était plus jolie que jamais avec sa robe satin feu moulant ses formes à la croire nue, et son peigne de diamants piqué un peu de côté sur sa chevelure noir bleu. La musique arrivait par bouffées et servait d'accompagnement à la conversation des causeurs, qui n'étaient isolés çà et là derrière les plantes de la serre ; c'étaient des chuchotements, des murmures, des bruits de baisers, quelque chose de

doux et de discret faisant contraste avec le fracas de la fête qu'on entendait au loin dans la cour.

— Vous savez, dit Rinalba à ses amis, que nous soupions par petites tables de huit, et je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes tous les quatre à la mienne.

Tout à coup, les trompettes entonnèrent la marche d'*Aïda*, les hallebardiers défilèrent processionnellement, entraînant à leur suite tous les couples vers la salle du souper. Et le réveillon commença avec ses interpellations d'une table à une autre, la bataille de fleurs arrachées aux corbeilles, les valse de Strauss et les polkas de Farbach exécutées par les musiciens et reprises on chœur par les invités, les rapprochements de chaises, les déclarations échangées tout près de l'oreille entre deux verres de vin de Champagne; la tentation de la femme assaillant les soupeurs par tous les sens, dans un brouhaha formidable de cris, de rires et des cuivres de l'orchestre.

Il y avait cependant sur la table de la Rinalba un petit coffret en velours bleu, très élégant, qui intriguait beaucoup les convives. Des tables voisines, on s'était levé pour le regarder, et les commentaires allaient leur train. On avait questionné, mais les cu-

rieux avaient été repoussés avec perte. Quant à nos amis, ils avaient l'appétit coupé par l'émotion, partagés entre l'espérance et la crainte, et, sans perdre la danseuse des yeux, se faisaient intimement des réflexions propres à leur caractère si différent.

— C'est effrayant ce que doit coûter une fête semblable ! supputait l'économe Pardaillan.

— On devrait tout à coup renverser toutes les tables et éteindre les lumières pour imiter le tremblement de terre de Nice, pensait ce toqué de Grangeneuve.

— Si j'entonnais à pleine voix le *Père la Victoire*, songeait le bruyant Fontenoye, je suis sûr que ça prendrait ?

— C'est égal, ça va finir bien tard, et j'aurai demain bien mal aux cheveux, réfléchissait l'éreinté Chambreuil.

Mais Rinalba s'était levée, et, réclamant le silence avec un geste large de son bras nu, elle dit :

— Mesdames, messieurs, vous avez voulu savoir ce que pouvait bien être le coffret placé sur ma table. C'est un lot mystérieux qui va être tiré au sort par mes quatre amis, Pardaillan, Grangeneuve, Fontenoye et Chambreuil. Le sort décidera, mais le ga-

gnant ne devra ouvrir le ressort qu'une fois sorti de chez moi.

Cette simple phrase eut le don de mettre en révolution toute la salle. Évidemment, la danseuse, dans l'impossibilité de se décider à faire un choix, préférait s'en rapporter au hasard. C'était très intelligent, très délicat, très moderne. Le coffret devait contenir la petite clef ouvrant la porte secrète du boulevard Malesherbes, une porte au sujet de laquelle couraient bien des légendes amoureuses, rappelant les mystères de la tour de Nesle. Comme nous l'avons dit, des paris formidables avaient été engagés sur l'issue éventuelle de cette lutte. Ceux qui avaient pris des outsiders attrapèrent la fâcheuse culotte; mais tous les autres, quittant leur chaise, se rapprochèrent avec une curiosité fiévreuse de la table centrale.

Un peu tremblants, les quatre héros du tirage avaient plié en deux leur carte de visite et l'avaient jetée au fond d'un grand sac de satin noir. La danseuse remua un moment le sac, plongea sa main par l'ouverture – à ce moment, dans toute la salle, on eût entendu voter une mouche – et retira une carte qu'elle brandit après l'avoir lue.

Messieurs, cria-t-elle de sa belle voix vibrante, le gagnant du coffret est M. de Pardaillan.

Immédiatement ce fut un brouhaha indescriptible, les applaudissements éclatèrent, on se précipita vers Pardaillan qui, très pâle, prêt à défaillir, venait de recevoir de la Rinalba le coffret bleu.

— Vous savez, vous ne devez l'ouvrir qu'une fois dehors.

— Oui, oui ! je sais... balbutia l'amoureux, la voix étranglée par l'émotion.

Bien entendu la discrétion du gentleman correct lui interdisait de constater ainsi son triomphe en pleine fête. On lui porta des toasts insensés, on lui fit des discours saugrenus en espagnol, en russe et en javanais. Les trois autres rivaux, un peu déconfits, s'étaient prudemment esquivés, et le quatrième attendait avec une impatience atroce que ce réveillon fût terminé.

Enfin, les invités se décidèrent à quitter la place, et Pardaillan monta dans son coupé avec ostentation, de manière à bien faire voir à tout le monde qu'il partait. On ne pouvait montrer plus de tact. Que lui importait, d'ailleurs, puisque dans quelques minutes, il allait rentrer en triomphateur, en maître par la petite porte de la tour de Nesle.

— Où dois-je conduire M. le comte ? demanda le cocher.

— Boulevard de Courcelles. Tu t'arrêteras près du premier réverbère à gauche, répondit notre ami à voix basse.

Son plan était bien organisé.

Arrivé là, il ferait jouer le ressort du coffret, trouverait probablement la clef, attendrait une vingtaine de minutes pour donner à l'hôtel le temps de rentrer dans le calme, puis il reprendrait le chemin de la rue Fortuny.

À cette seule idée son cœur dansait dans sa poitrine.

Le coupé s'arrêta. Pardaillan sauta à terre, s'approcha du réverbère pour se placer en pleine lumière et fit jouer vivement le ressort de la boîte qui s'ouvrit.

Il n'y avait pas la moindre clef, mais simplement un papier enroulé. Des instructions sans doute.

Pardaillan déplia et lut avec stupeur !... C'était la note collective du tapissier, du costumier et du restaurateur ayant collaboré à ce splendide réveillon, note à payer dont le total s'élevait à la bagatelle de quinze cents louis.

LA VOITURE



I

ELLE ÉTAIT TRÈS CONTENTE, la Rinalba. Son succès dans le dernier ballet de l'Éden avait été colossal ; on parlait de son engagement à l'Opéra, et un marchand venait de lui envoyer une délicieuse poupée la représentant dans son costume de bacchante avec les cheveux crespelés, et la robe froufroutante sous la peau de tigre. C'était très ressemblant, et le fabricant ajoutait que ce nouveau joujou faisait fureur sur les boulevards et se vendait aussi bien que le portrait du général. Or, tout le monde sait que la reproduction par l'image, la poupée, ou la terre de pipe est une des formes les plus palpables de la gloire.

Du côté de Pardaillan, cela marchait aussi très bien. Non seulement il avait payé sans sourciller les quatorze cents louis du Réveillon – ce qui pour un garçon aussi notoirement connu par son avarice, était une preuve d'amour irréfutable, mais encore il

paraissait très prévenant, très désireux d'aller au-devant des moindres désirs. Aussi, ma foi ! s'il se décidait à accomplir la dernière condition exigée, elle ne tiendrait pas plus longtemps rigueur, et le pauvre clubman verrait enfin s'ouvrir devant lui la porte mystérieuse du boulevard Malesherbes conduisant à la tour de Nesle.

À vrai dire, le morceau était un peu gros à faire avaler, mais, bah ! Pardaillan paraissait si épris !... et à l'occasion unique du jour de l'an elle pouvait se risquer.

Aussi, lorsque le lendemain de Noël, Pardaillan, assis sur un tabouret, perdu dans la contemplation de deux grands yeux noirs dont l'éclat le fascinait, demanda timidement ce que la danseuse désirait pour ses étrennes, celle-ci n'hésita pas, elle demanda carrément une calèche.

— Va pour une calèche ! répondit l'amoureux.

— Oui, mon ami, mais entendons-nous : il y a calèche et calèche, comme il y a fagot et fagot. La grande calèche vert foncé, avec deux chevaux mal appareillés mais très enrênés pour enlever la disparité, avec le harnais plaqué de trop d'argent, avec les deux domestiques à bottes à revers, celle-là, bien d'autres camarades la possèdent ; mais ce que je vou-

drais, moi, c'est le huit-ressorts de la femme du monde, dans lequel il n'y a pas une faute de com-mise ; dans lequel la coupe de la voiture, la façon des livrées, la bonne tournure des hommes, la beauté des chevaux, la finesse du cuir des harnais, constituent un ensemble sobre, mais harmonieux et ayant excessivement grand air. Aussi voulez-vous me permettre d'entrer dans quelques détails ?

— Allez, dit Pardaillan sans paraître trop effrayé. Je vous écoute.

— Je voudrais donc une calèche à caisse tête de nègre, très élevée sur quatre ressorts en cerceaux, donnant un doux balancement à la voiture, tout en étant indépendant des quatre ressorts ordinaires ; les roues très hautes, d'un ton plus foncé que la caisse, avec un réchampi ton sur ton et large d'un demi-mil-limètre ; la capote doublée en reps de soie assorti à la caisse ; l'intérieur en satin noir, avec bouton de capiton bleu. Sous les pieds un tapis de velours assorti au galon. Le siège très élevé, garni de velours à voiture du ton de l'intérieur et orné d'une galerie à l'anglaise. Les lanternes carrées, toutes noires, avec mon chiffre L. R. sur les verres à biseaux.

Nulle part, un cuivre apparent. La poignée seule, très simple, en plaqué plat, portant dans son milieu, le chiffre.

Pardaillan prenait des notes, mais, comme il allait fermer son portefeuille :

— Passons maintenant aux harnais.

— Ah ! vous voulez aussi les harnais ? — Bien entendu. Très simples, très légers, mais encore à double piqûre. Le chiffre en argent posé sur les oreillères ; deux chiffres également sur la sellette, deux sur la barre de fesse, et un sur le hausse-col. Comme frontaux, deux bandes de velours bleu recouvertes d'une légère gourmette serrée, d'argent massif ; enfin les chaînes d'attelage, en acier poli, comme l'extrémité du timon.

— Cela sera suivi de point en point, dit Pardaillan.

— Maintenant pour les chevaux...

— Ah ! vous voulez aussi les chevaux ? Allez ! allez ! Pendant que nous y sommes... J'écris sous votre dictée.

— Comme il m'aime ! pensa Rinalba avec ravissement. Voyez-vous, mon cher ami, je voudrais deux grands carrossiers de Norfolk, bai cerise, absolument

semblables, sans balzanes ni taches blanches, on un mot, entièrement sains.

— C'est convenu. Et le cocher et le valet de pied? Comment les désirez-vous? Quelles livrées?

— Comment, vous consentiriez?...

— Il faut bien que l'ensemble soit complet.

— Oh! que vous êtes gentil!... Eh bien, je désirerais un cocher gros, mais n'ayant pas trop de ventre, doué d'une figure ronde et d'un nez aquilin. Comment, en effet, porter la perruque poudrée avec un nez on trompette? Le valet de pied, grand, mince, jeune et brun. Comme tenue, la grande livrée, c'est-à-dire l'habit marron, coupé à l'anglaise, les bas de soie bleue brodés à mon chiffre, et les gants de peau blanche.

— Eh bien, ma chère amie, je vous demande juste six jours pour faire exécuter vos instructions; six jours, ce n'est pas trop? Vous aurez votre voiture telle que vous l'avez demandée, juste la veille du jour de l'an.

Emportée par le ravissement, Rinalba se jeta dans les bras de Pardaillan, qui riait d'un air heureux et bonhomme, et, un moment, elle fut sur le point de lui permettre de venir le soir même, mais, en personne prudente et pratique, elle réfléchit que la plus

sure façon d'obtenir son équipage était de ne rien accorder avant. Aussi, après l'avoir embrassé plus tendrement que d'habitude, elle lui dit simplement :

— Eh bien, mon cher, si vous m'aimez autant que vous le dites, vous serez dans six jours le plus heureux des hommes.

II

Les six jours parurent très longs à la Rinalba.

Que disait-on, que Pardaillan était avare ?

Avec les autres, peut-être, avec celles qui n'avaient pas su lui inspirer une véritable affection, une réelle folie des sens.

Elle avait, elle, les attractions irrésistibles de la dompteuse d'hommes.

Devant les quatre rangs de fauteuils réservés aux grands cercles, en frac noir éclairé par l'œillet blanc, elle savait exprimer toutes les poésies, toutes les grâces, et avec une chasteté adorable toutes les gamineries de l'amour le plus corrompu.

C'est là que Pardaillan l'avait vue, dans ce cadre un peu équivoque en somme, mais d'une action si puissante sur les nerfs d'un joyeux viveur.

Et, malgré cet émoustillement quotidien des sens, malgré cette camaraderie énervante, ces frôlements continuels contre les rondeurs de ses bras, ces baisers déposés sur ses mains tièdes aux doigts fuselés, malgré les trente mille francs du réveillon, elle n'avait pas accordé ça!... pas ça! pas ça!... comme disait si drôlement Julie dans *Madame l'Archiduc*.

Il n'y avait donc plus à s'étonner si, grisé par le désir, il avait rompu enfin avec ses habitudes rangées et bourgeoises, pour se lancer à corps perdu dans le tourbillon des dépenses folles. Il devait en effet être chauffé à point et arrivé à ce moment psychologique où l'on ne compte plus.

Malgré elle, Rinalba n'avait pu s'empêcher, aux audiences de cinq heures, de parler de son huit-resorts aux sénateurs, aux députés et même au maréchal de France. Il était convenu qu'on devait inaugurer la voiture avec ce dernier, par une délicieuse promenade faite du côté du Mont-Valérien – ce point si stratégique. – Elle avait donné des détails, fait des descriptions, bref, cet équipage destiné à faire sensation était déjà, avant l'heure, devenu un événement parisien, et plusieurs demi-mondaines, dévorées par une jalousie anticipée, se promettaient de critiquer

ferme dès qu'on leur exhiberait cette merveille aux Acacias.

Hier au soir, Jean, le valet de chambre, entra chez la Rinalba qui, couchée sur sa peau de tigre, était en train de jouer avec la poupée qui la représentait, et lui dit :

— Madame, la voiture envoyée par M. de Par-
daillan est en bas.

— Avec les chevaux, le cocher et le valet de
pied?

Tout est au complet et en parfait état. Folle de
joie, la danseuse courut à son secrétaire et, le cœur
débordant de reconnaissance, elle écrivit en hâte :

« Mon bien-aimé,

» Merci! merci! et encore merci! Vous désirez la
Rinalba. Je vous la donne. Elle est à vous. À ce soir.
Deux coups de bec et un coup d'aile. »

— Portez cela immédiatement chez M. de Par-
daillan, dit-elle au domestique; puis, jetant en hâte
sur ses cheveux une mantille de dentelle, elle descen-
dit quatre à quatre l'escalier pour se rendre dans la
cour et contemplée l'envoi.

— Pardon, madame, lui fit observer la concierge,
la voiture est dans le salon.

— Comment ! dans le salon ! s'écria la danseuse stupéfaite. Elle ouvrit la porte et aperçut sur une table, une petite voiture très bien faite, un joujou en bois merveilleux, où toutes ses indications avaient été suivies ponctuellement : le huit-ressorts était tête de nègre, les roues avaient leur réchampi ton sur ton, les harnais étaient légers, les chevaux absolument zains, le cocher était poudré avec le nez busqué, et le valet de pied grand, maigre et brun. Rien n'avait été oublié.

— Ah ! comme j'ai eu raison d'attendre, rugit la Rinalba avec rage. Il s'est moqué de moi ; eh bien, nous allons voir qui aura le dernier !

Et remontant chez elle, elle prit la poupée qui la représentait, la coucha délicatement dans une botte, et sonnait sa femme de chambre :

— Tenez, Francine, vous allez porter ce paquet chez M. de Pardaillan, avec la lettre que je vais vous donner.

Et, souriant d'un étrange sourire, elle écrivit :

« Mon cher ami,

» J'ai oublié le principal. Je vous avais promis de vous donner la Rinalba. Je vous l'envoie.

» Prenez cette poupée et... amusez-vous en la regardant.

» C'est tout ce que je puis faire pour votre bonheur, mais vous avez tant d'imagination !...

» RINALBA. »



I

DÉPUIS QUELQUE TEMPS le jeune Maxence de Tournecourt était fort agité ; il se présentait au cercle des Truffes, et le scrutin d'élection devait avoir lieu la semaine suivante. Certes, il avait deux excellents parrains, il était bien posé, jouissant d'une grosse fortune, et enfin, détail important, arrivé récemment de sa province, il n'avait pas eu encore le temps de récolter ces inimitiés qui font échouer les candidatures les plus honorables.

Tout cela était très bien, mais ce n'était pas suffisant. Le président du cercle, le duc de Boisonfort, auquel il avait été faire une visite préalable, lui avait dit :

— Mon jeune ami, *avant tout*, vous entendez, avant tout, pour avoir l'honneur d'être membre des Truffes, il faut être chic. La plus petite infraction à cette règle, la plus légère faute, le plus mince ridicule

vous fermeraient à tout jamais les portes de notre club. C'est excessivement simple : soyez chic.

Et Maxence s'était mis à être chic. Habillé chez Staub, coiffé chez Hatland, chaussé chez Hesmarkett, il envoyait laver son linge à Londres, ce qui le gênait plutôt, et avait un fauteuil aux mardis de la Comédie-Française et aux vendredis de l'Opéra, ce qui l'ennuyait prodigieusement. Il faisait des armes, montait à cheval, avait des voitures bien attelées, parlait peu et ne riait jamais. Il était d'ailleurs récompensé de ces corvées diverses par le sourire approbateur de Boisonfort qu'il rencontrait çà et là, au Bois, au théâtre, ou dans le monde et qui, du coin de l'œil, lui faisait chaque fois subir un sévère examen. Enfin cela ne marchait pas trop mal, et Maxence espérait bientôt pouvoir télégraphier à son père, le marquis de Tournecourt, cette phrase simple mais flamboyante, cette phrase qui devait mettre en liesse et faire sourire dans leur cadre, tous les vieux ancêtres du château de la Ronceraye : « *Suis reçu membre du club des Truffles.* »

Il fit mieux : ayant appris que le président était du dernier bien avec la Rinalba, l'Étoile de l'Éden, il pensa qu'il serait de bon goût de l'imiter en choisissant une maîtresse parmi les demoiselles du corps de

ballet, et, peu à peu, il se mit à passer ses soirées derrière les portants, au milieu des gazes, des maillots roses et des tutus. La chaleur était atroce. Des nuées d'ouvriers, machinistes en pantalon de velours éraillé avec des vestes tachées d'huile, plantaient des décors, allumaient des herses, plaçaient des plans inclinés; au milieu d'eux, un petit homme frisé, moustachu, bedonnant, s'agitait comme un beau diable et criait dans un porte-voix :

— Chargez! chargez encore! Avez-vous pris le point de repère? Hier, c'était trop bas. Maintenant, ouvrez le trapignon!

Du là, Maxence se rendait au foyer, une pièce carrée, mal éclairée, avec des bancs contre le mur et des barres d'appui contre les glaces. Au centre de la pièce, une quinzaine de figurants changeaient rapidement de costume, exhibant des torsos nus et des camisoles sales. Sur les bancs, dans des attitudes lasses, des seigneurs espagnols causaient, empilés les uns contre les autres. Une dizaine de petits pages peu mouchés se poursuivaient en jouant autour de la salle, et de tout cet ensemble s'exhalait l'impression et l'odeur d'un bain à quatre sous. Nerveux comme une sensitive et impressionnable comme une femme, Tournecourt souffrait beaucoup de la laideur du

cadre, mais il se rassérénait en rencontrant sur la scène Boisonfort, pimpant, gardénia à la boutonnière du frac, évoluant au milieu des machinistes avec une bande de clubmen amis.

— Tiens ! vous venez ici, avait-il dit à Maxence, c'est très bien. Voyez-vous, mon cher, il faut ranimer le culte de la danseuse. J'adore la danse, non pas comme une distraction, mais comme un art nous donnant des sensations que ne nous procurera jamais l'art dramatique.

— Ah ! comme vous avez raison, disait Maxence, surtout quand le pas est exécuté par cette ballerine de génie qu'on nomme la Rinalba ! Elle ne danse pas seulement son rôle, elle le vit. On souffre, on craint, on espère, on aime avec elle. C'est merveilleux !

Boisonfort avait paru flatté, et Maxence, à son tour, avait jeté son dévolu sur Lélia Cibot, une brune, grassouillette, sorte de Fornarina, qui paraissait au deuxième tableau, en jupe éclatante, avec large chapeau et collerette brodée. Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre ? Mon Dieu, tout simplement parce qu'elle paraissait très liée avec la Rinalba. Celle-ci ne manquait jamais, avant d'entrer en scène, de lui tapoter les joues d'un air protecteur, en disant :

— Bonsoir, petite... Maman Cibot va bien ?

— Oui, madame, très bien, et elle vous est reconnaissante de toutes vos bontés.

— Allons, s'était dit Tournecourt, je ne saurais mieux choisir. Les deux femmes ont entre elles non seulement la camaraderie de coulisse, mais même des rapports de famille. Boisonfort verra cette liaison d'un très bon œil.

Il fit donc une cour on règle, envoya d'abord des fleurs ; puis, ayant remarqué que la pauvrete n'avait pas un bijou, il apporta un bracelet, puis un collier et, avec une rapidité bien flatteuse pour le cœur d'un jeune provincial, vit enfin ses vœux accueillis.

— C'est convenu, mardi soir, après la représentation, nous partirons ensemble, avait répondu Lélia.

L'impressionnable Maxence, en entendant ces paroles, fut obligé d'appuyer sur son cœur pour en comprimer les battements. Ainsi, lui aussi, allait être l'amant d'une danseuse – comme le président –, Avec qui est Lélia Cibot ? demanderait-on. Et la voix publique, la fameuse voix publique du Tout-Paris élégant répondrait : « Elle est avec le vicomte Maxence de Tournecourt. » À cette idée enchantresse, il se sentait délicieusement ému. Le mardi soir le premier rendez-vous, et le lendemain mercredi, à cinq heures, le scrutin au club. N'y avait-il pas

entre ces deux événements un enchaînement providentiel ?

Encore plus énervé que d'habitude, Tournecourt passa au théâtre une soirée de joie fiévreuse. Jamais Boisonfort ne s'était montré si aimable. Sans doute, il savait déjà la vérité, la Rinalba avait dû parler, et le président tenait à montrer sa satisfaction au jeune néophyte, marchant d'un pas assuré dans la voie du chic impeccable.

Le grand *ballahile* final était terminé. Des fils tombaient du cintre ; par terre on se prenait les pieds dans des tuyaux à gaz ; une procession de guerriers, d'amazones, de papillons et de vieilles sorcières se ruaient vers l'escalier, riant, criant, gesticulant, bousculant tout sur leur passage et jetaient leurs accessoires en clinqant dans de grands paniers où ils tombaient avec fracas.

— Attendez-moi cinq minutes, dit Lélia, ravissante avec sa taille de guêpe moulée dans le corset d'or, son maillot de soie couleur chair, son petit casque campé sur la perruque blonde, être troublant moitié oiseau, moitié déesse.

Quelques instants après, elle revenait coiffée d'un feutre dont la plume retombait tristement et d'un vieux waterproof aux tons assez défraîchis.

Dame! ce n'était plus l'être prestigieux qui vole presque sans avoir des ailes, la fée grisante, le rêve entrevu dans des lueurs d'apothéose... mais on sait bien que les danseuses sont toujours indignement fagotées, et elle était charmante quand même.

Elle prit gentiment le bras de Tournecourt et l'on sortit par la grande porte de la rue Caumartin.

— Eh bien, nous allons chez moi, rue Murillo? dit Maxence en la faisant monter dans son coupé.

— Chez vous! oh! c'est tout à fait impossible. Je vais vous expliquer. Maman Cibot, ce soir, est un peu indisposée, la pauvre femme! et alors, pour qu'elle ait une bonne nuit, elle va remonter coucher au sixième, et c'est moi qui la remplacerai.

— Diable! alors, nous allons coucher dans la loge?

— Une belle loge, vous verrez, on y est très bien.

Tournecourt fit la grimace. C'était à prendre ou à laisser; mais Lélia était si jolie!... Bah! quand on aime on est bien partout.

Et les deux amoureux prirent ensemble le chemin de la rue des Mathurins et le coupé s'arrêta devant le numéro 37, où maman Cibot, très lasse, attendait le retour de sa fille avec une vive impatience.

II

C'était, en effet, une très belle loge que celle de la rue des Mathurins ; le lit y était suffisamment vaste, les draps assez fins... et s'il n'y avait pas eu dans l'air comme un vague parfum de miroton, c'eût été parfait. On baissa le gaz, et Maxence, enfin revenu de toutes ses émotions, oubliant la vulgarité du nid, commença à balbutier aux oreilles de Lélia tous ces délicieux enfantillages, toutes ces absurdités sublimes qui constituent le langage de la passion, ce langage qui fait dire d'un homme : « Il est amoureux ! » comme on dirait : « Il est idiot, ne lui en veuillez pas ! » La glace commençait à se rompre, et Maxence se préparait à goûter les suprêmes joies, les caresses folles, et à communier avec cette grande prêtresse de l'art dans un baiser triomphant... lorsque, soudain, un coup de sonnette retentit. Drelin ! drelin !...

— Pardon, dit Lélia, avec une voix douce comme un chant d'oiseau, puisque vous êtes du côté du mur, voudriez-vous être assez aimable pour tirer le cordon ?

Le nerveux Maxence retomba du haut de son rêve étoilé ; Cupidon était obligé de se transformer

momentanément en pipelet. C'était atroce ! Il tira le cordon d'un grand mouvement rageur, et retomba figé, gelé, anéanti. Lélia revint auprès de lui et se fit si chatte, si caressante, avec ses yeux luisants, sa voix chaude et son sourire faunesque, que bientôt Tournecourt sentit le sang lui revenir au cœur et reprit la conversation où il l'avait laissée. Mais à ce moment retentit un nouveau coup de sonnette.

— Mon cher ami, si vous vouliez avoir la complaisance...

— Oui ! oui ! je sais... puisque je suis près du mur...

Et, furieux, il tira sur le cordon de soie écaillée, en jurant :

— Mais, sacrebleu ! on rentre donc toute la nuit dans cette satanée maison !

Dame ! Il y a plusieurs de mes camarades de l'Eden. J'en ai casé beaucoup ici... et c'est même pour ça que le propriétaire garde maman, sans cela...

— Eh bien, ma chère amie, dans ces conditions, je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'en aller.

— Non ! reste. Je t'aime tant !...

Et Lélia approcha du pauvre Maxence sa bouche pourpre humide de baisers, l'enlaça de ses deux bras

adorablement beaux, et le couvrit des vagues de sa chevelure, lui faisant comme un manteau soyeux et parfumé. Ce fut une nuit folle, entremêlée de cris, de baisers, de morsures, d'efforts impuissants... et de coups de sonnette.

Enfin, au grand jour, moulu, brisé, couvert de sueur, Maxence s'endormit du sommeil torpide de la brute.

À neuf heures, le duc de Boisonfort, qui redescendait de chez la Rinalba, frappa au carreau de la loge, puis, se ravisant, il entra tout à coup.

— Tenez, maman Cibot, dit-il, comme je vous ai réveillée cette nuit assez tard, voici cent sous.

Lélia poussa un cri effaré et se cacha sous les couvertures, tandis que Maxence, muet d'horreur, assis sur son séant, restait en présence du duc, tout en tenant encore le cordon qu'il avait saisi pour ouvrir.

— Comment, mon pauvre ami, vous couchez maintenant avec les concierges ! C'est vous qui tirez le cordon ! Vous êtes donc tombé dans la misère ? Tous mes compliments de condoléances pour cette noble infortune si dignement supportée.

Et, pouffant de rire, Boisonfort sortit, en lançant sous la voûte d'une voix sonore :

— Cordon, s'il vous plaît !

... Il pourrait bien se faire que Maxence de Tourne-court fût blackboulé au cercle des Truffes.

L'AMBASSADEUR



I

IL ÉTAIT ENVIRON DIX HEURES du matin, lorsque le capitaine Raoul d'Hauteserre, attaché à l'état-major général du ministre, entendit sonner à la porte du petit rez-de-chaussée qu'il occupait rue du Cirque.

Très occupé à se tracer une raie savante à l'endroit le plus avantageux, il n'eut que le temps d'endosser sa pelisse bleu de ciel, et, comme son ordonnance tenait, dans la cour, son cheval tout sellé pour la promenade, il alla ouvrir lui-même.

Une femme, le cou embobiné dans un épais boa, le visage couvert d'un triple voile, tomba dans ses bras. Le corps était jeune et souple, la toilette exhalant une bonne odeur d'iris ; le capitaine, avec toute sorte de prévenances et d'attentions respectueuses, conduisit la visiteuse jusqu'à un grand fauteuil, sur lequel elle se laissa tomber.

Quant à Raoul, il s'assit en face d'elle, – attendant.

La femme releva son voile, et à sa grande surprise le capitaine reconnut la petite vicomtesse de Précý-Bussac, dont les beaux yeux étaient ce jour-là, rougis par les larmes.

– Vous, madame, vous ici, chez moi!...

– Évidemment, monsieur, ma démarche doit vous étonner, et croyez bien qu'il a fallu une circonstance bien grave pour me décider... mais je crois que je deviens folle.

– Parlez, madame, expliquez-vous! s'écria Raoul dont la fatuité instinctive et bonhomme entrevoyait des horizons couleur de rose.

– Eh bien, monsieur, sachez que je suis perdue, absolument perdue. Vous êtes militaire, vous êtes loyal, plusieurs fois dans le monde vous m'avez fait comprendre que je ne vous étais pas indifférente... Voulez-vous me sauver?

– Si je le veux! s'écria le capitaine en se rapprochant.

– An point où j'en suis, je serai franche. Vous savez que j'ai été la maîtresse de Pierre Max, le poète, l'auteur de *Parthœnis*.

– J'étais à cent lieues de supposer...

— Si, si ! Ne niez pas... Vous le saviez très bien. Que voulez-vous ! J'ai une nature vive, impressionnable, romanesque à l'excès... ces beaux vers de *Parthœnis* m'avaient enthousiasmée. J'écrivis à Pierre Max lettres sur lettres, je lui envoyai mon portrait en miniature, bref je fis pour me compromettre toutes les folies que commet une femme qui ne réfléchit pas et qui est amoureuse. Or, ce Pierre Max me trompait d'une façon indigne, et avec qui, Seigneur ! avec qui ? avec mademoiselle Sylvia Nichon !

— Tiens ! tiens ! dit Raoul très intéressé.

— Or, un jour que Max était sorti, — vous savez que ces demoiselles ont peu de délicatesse —, Sylvia Nichon fourragea dans son appartement, fureta partout, ouvrit les tiroirs et finit par trouver ma correspondance et mon portrait. Et, hier soir, j'ai reçu cette lettre... cette lettre ornée de ces armes parlantes : *des langues de feu sur fond de gueule*, et comme devise : « *J'en passe... et des meilleures.* » Eh bien ! lisez.

Et Raoul lut le petit billet parfumé que la vicomtesse lui tendait :

« Madame, j'ai trouvé chez Pierre Max, qui est mon amant et qui m'adore, vous entendez, madame, un paquet de lettres prouvant d'une manière indiscu-

table que vous êtes aussi sa maîtresse. Les missives n'étaient pas signées, mais heureusement elles étaient accompagnées de votre portrait. Je vous connais bien. Nos loges au Nouveau-Cirque étaient contiguës. Comme j'aime les situations nettes, je vous préviens que je vais envoyer tout simplement les lettres à votre mari.

« SYLVIA NICHON. »

— Diable ! Vous savez que Sylvia est très capable de le faire comme elle le dit.

C'est ce que je craignais ! Je suis perdue... M. de Précy-Bussac est terrible. Il me tuera peut-être !...

Et la pauvre vicomtesse se remit à fondre en larmes.

— Voyons ! voyons, dit le capitaine très attendri, en lui prenant les mains, je vous en supplie, madame, ne vous désolez pas ainsi. Je n'ai jamais pu voir de sang-froid pleurer une femme ni un enfant.

— Oui, je sais, vous êtes bon... et c'est pour cela que j'avais cru... j'avais espéré...

Elle regardait Raoul jusqu'au fond de l'âme avec ses grands yeux, frangés de longs cils.

— Madame, vous m'avez dit on entrant que je pouvais peut-être vous sauver ; eh bien, dites, ordonnez ; que faut-il faire ?

— Voilà : je sais que vous connaissez beaucoup — oh ! ne protestez pas ! — que vous connaissez beaucoup mademoiselle Nichon... C'est même un peu pour cela que je m'étais jusqu'ici montrée si froide avec vous. Eh bien, ne pouvez-vous pas user de votre influence pour m'avoir ces malheureuses lettres ?

— Je puis toujours essayer !... Mais Sylvia n'est pas commode, et si elle tient à son poète, dame !...

— Vous lui direz que c'est fini, que je ne verrai plus jamais son poète ; qu'elle le garde !

— Vrai ! vrai ! vous rompiez avec Max ?

— Moi ! Revoir ce misérable !... Pouah ! Et elle esquissa un geste de dégoût d'une irrécusable franchise.

— Ah ! madame, madame ! dit le capitaine qui voyait le ciel s'entr'ouvrir, je ne vous propose pas un marché... ce serait indigne de vous et de moi. Ces lettres, ce portrait compromettant, tout cela vous sera rendu. Je ne sais pas comment, mais je vous jure que je vous les apporterai aujourd'hui même.

— Vous ferez cela ?

Et madame de Précý-Bussac appuya à son tour ses deux mains sur les épaules de Raoul qui tomba à ses genoux.

— Oui, je le ferai; oui, je vous sauverai. Et alors... puisque maintenant votre cœur est libre... je vous demanderai de bien vouloir ne plus désespérer un amour que vous aviez deviné depuis longtemps... Je vous demanderai de vous laisser aimer, de me laisser vous dire tout ce qu'il y a dans mon cœur de passion vraie... et de désirs fous...

Il parlait, il parlait, rapprochant de plus en plus son visage de celui de la vicomtesse. Les moustaches retroussées du capitaine effleuraient une joue qui ne se retirait pas, et madame de Précý-Bussac, le corps secoué par des tressautements nerveux, les yeux mi-clos, avait l'air d'une panthère qui fait sa méridienne. Raoul avait passé son bras autour de la belle visiteuse, la défaite ne tenait plus qu'à un fil, et déjà il se préparait à donner sur les lèvres le plus triomphant baiser que jamais capitaine de cavalerie ait rêvé, lorsque tout à coup la vicomtesse se cabra en arrière, et repoussant brusquement Raoul d'un air égaré :

— Non ! non ! pas maintenant. Dans la situation où je me trouve ce serait atroce. J'ai toujours ces

lettres dans l'esprit et, franchement, mon pauvre ami, il me serait impossible d'avoir le cœur au plaisir.

— Si c'est ainsi, s'écria Raoul, très rouge, très congestionné, les yeux brillants, si c'est ainsi je cours chercher les lettres tout de suite, et après, après...

— Après... je serai bien heureuse... et le bonheur me rend bonne. Allons ensemble chez cette femme.

— Vous voulez venir avec moi ?

— Oui, je vous attendrai en bas dans la voiture. De cette manière je serai rassurée un quart d'heure plus tôt.

Ils sautèrent dans un fiacre.

— Quarante-trois, rue Fortuny ! dit Raoul au cocher.

Et ce dernier se dirigea, au grand trot, vers les hauteurs du boulevard Malesherbes.

II

La route parut longue. Madame de Précý-Busac, en proie à toutes les angoisses de l'incertitude, le capitaine d'Hauteserre dans un état d'énervement difficile à décrire. Qu'allait-il raconter à Sylvia ? Il ne savait trop, mais bien sûr il lui reprendrait les lettres, et alors... alors... Il regardait du coin de l'œil

sa compagne que la douleur rendait encore plus jolie. Dans une demi-heure, une heure peut-être, cette frimousse chiffonnée, ces beaux cheveux châains à reflets dorés, ce corps svelte et potelé, tout cela serait à lui... Mais, marchez donc, cocher, sacrebleu !

— Dame ! monsieur, le quartier Monceau, ça monte tout le temps.

Enfin on arriva rue Fortuny. Raoul baissa rapidement les deux stores du fiacre, puis il dit à la vicomtesse :

— Attendez-moi dix minutes, un petit quart d'heure au plus, et je redescends.

— Dépêchez-vous, mon ami, car je ne vis plus.

Raoul monta à l'entresol et sonna. La femme de chambre vint ouvrir et déclara que madame n'était pas encore levée ; cependant, comme le capitaine avait ses grandes entrées, elle l'introduisit quand même. Sylvia, brune, pâle, ses cheveux dénoués et répandus sur l'oreiller de dentelle, un bras nu replié sous la nuque, lisait son journal dans une attitude adorable, et le capitaine, vu l'état de surexcitation cérébrale dans lequel il se trouvait, ne put s'empêcher de tressaillir en reconnaissant l'odeur âcre et capiteuse, ce parfum de dragée si spécial et si grisant qu'on respire dans la chambre d'une jolie femme.

— Raoul! mon petit Raoul! s'écria Sylvia avec joie. Il y a un siècle qu'on ne t'avait vu!

— Ma chère amie, dit le capitaine en s'asseyant sur un pouf au pied du lit, je viens auprès de toi en ambassadeur.

— Envoyé par qui?

— Par madame de Précyc-Bussac.

— Ah! ah! la vicomtesse? Eh bien, réponds-lui que tantôt le mari aura les lettres et le portrait! Tu vois, le paquet est déjà tout préparé sur la cheminée. Cela lui apprendra à vouloir marcher sur mes plates-bandes.

— Évidemment, en principe, tu as raison, absolument raison.

— Où irions-nous, si les femmes du monde se mettaient à nous prendre nos amants?

— Ah! comme c'est vrai, ce que tu dis là! Seulement, dans le cas qui nous occupe, ce n'est pas la vicomtesse qui t'a pris un amant; c'est toi qui lui a pris le sien. Il y a deux ans que leur liaison durait, et, à l'heure actuelle, il n'y a plus rien entre eux deux.

— Rien? Pas même l'épaisseur d'une chemise?...

— Je t'assure que tout est rompu; je t'en donne ma parole d'honneur.

— Tiens! tiens!

— Oui, elle commençait à en avoir assez. Max est un peu raseur avec ses vers, et puis, pas très élégant dans sa mise, pas très soigné...

— Oh ! Il a une tête de Christ !

— Oui, mais un Christ peu brossé et à collet gras. Bref, elle ne songe guère à te le disputer et, dans ces conditions, j'ai pensé que ta vengeance n'avait plus trop raison d'être... Tu es bonne... tu es intelligente... tu as du cœur... pourquoi faire de la peine à une autre femme ?...

— C'est ma seule manière d'être bien sûre que la liaison ne recommencera pas.

— Et si le mari, emporté par la colère, venait à tuer la coupable dans un accès de jalousie folle ? Voyons, te vois-tu, ma pauvre Sylvia, avec ce meurtre sur la conscience ?... Ce serait épouvantable ! Tes nuits si douces, si heureuses, seraient toutes troublées.

Il s'était assis sur le pied du lit, et tandis qu'il parlait avec émotion, Sylvia lui caressait doucement la moustache.

— C'est ta faute aussi, Raoul, si tout cela est arrivé. Pourquoi n'es-tu pas venu ? Pourquoi m'as-tu lâchée depuis Trouville ?

— J'ai voyagé, j'ai chassé... mais, au fond, je t'aimais toujours.

— Vrai ? c'est bien vrai, cela ?

— Et à ta place je préférerais joliment un capitaine de cuirassiers qui ne fait pas de phrases, mais qui agit, qui n'écrit pas des vers amoureux, mais qui met l'amour en action. Tu y tiens donc bien à ton poète mal peigné ?

— Ah ! si j'étais bien sûre que tu m'aimes encore ?

— Je n'ai jamais oublié ta devise !... — Voyons, ma petite Sylvia, que faut-il faire pour te le prouver ? Sens-tu combien je te désire toujours ?

Et, faisant glisser la chemise dont l'épaulette ne tenait que par un ruban rose, il couvrit de baisers brûlants les épaulières et la poitrine de Sylvia, avec une conviction si sincère, si profonde, que celle-ci, toute frissonnante, eut à peine la force de balbutier :

— Ah ! grand fou ! comme tu sais me prendre !...
Ferme au moins la porte à clef, petit homme !

— Alors, disait le capitaine une demi-heure après en réagrafant ses aiguillettes, c'est bien conve-

nu, tu lâches Pierre Max, et tu me rends ces lettres et ce portrait dont tu n'as plus que faire.

— Tout ce que tu voudras ! soupira d'une voix mourante Sylvia étendue, demi-pâmée, au milieu des broderies froissées et du désordre d'un lit mis au pillage.

Raoul prit vivement le paquet sur la cheminée, envoya un dernier baiser à Sylvia et, redescendant vivement, se précipita vers le fiacre :

— Eh bien ? dit la vicomtesse qui tremblait de fièvre.

— Eh bien ! voici vos lettres et votre portrait.

Il lui mit le tout sur les genoux. La figure de madame de Précý-Bussac s'illumina d'une joie céleste.

— Ah ! Raoul ! Raoul ! que je suis heureuse !

Puis, lui serrant les deux mains à les lui briser :

— Et maintenant, lui dit-elle avec élan, je ne suis pas une ingrate... retournons rue du Cirque !

Le capitaine tortilla sa moustache un peu défri-sée, puis très froidement :

— Si vous le permettez, chère madame... nous remettrons la petite fête à demain.

LA TOQUADE



LE COMTE DE PRÉCY-BUSSAC était arrivé à ce moment psychologique, à cet âge intermédiaire où l'on ne ramène pas encore, mais où l'on ne renvoie plus. Quarante-cinq ans, de l'œil, de la dent, des cheveux rares mais bien servis : il dissimulait les premières atteintes du temps par une suprême élégance et une distinction native. D'ailleurs très bon garçon, très généreux avec les femmes, il haussait chaque année ses prix, voulant, comme il le disait lui-même, se donner jusqu'au bout l'illusion d'être aimé.

Illusion!... En somme y a-t-il autre chose dans l'amour que ce qu'on y apporte par enthousiasme ou imagination? Souvent il lançait cet aphorisme, rappelant le fameux paradoxe sur les épinards : « Il faut se garder de connaître les femmes, car si on les connaissait, on les détesterait... et on les adore. » Il admettait d'ailleurs parfaitement que, de toutes les maladies éruptives, l'amour est la moins contagieuse; une femme galante ne peut pas être fidèle,

pas plus que votre tailleur ne peut travailler pour vous seul. Cela leur gêterait la main.

Mais en dépit de ce scepticisme, tout de surface, il éprouvait parfois de gros regrets en songeant au temps où, simple attaché surnuméraire aux affaires étrangères, jouissant d'une pension de cinquante louis que lui faisait mensuellement son père, le marquis, il était follement aimé par Anna Deschiens qui, pour passer une heure avec lui, eût quitté tout, le prince, le banquier Flamberger, le grand-duc et le reste. Avoir vingt ans, la moustache en chat, les cheveux drus, la figure toute neuve, sans une ride, sans un pli, le cœur plein de tendresse, et la bourse juste assez garnie pour acheter à la bien-année des fleurs et des bonbons... voilà le bonheur, le vrai bonheur, le parfait bonheur !...

Seulement ce bonheur-là, on ne l'apprécie qu'après.

Ce jour-là, Précy-Bussac était rentré assez mélancoliquement au cercle des Truffes, dont il était le président. Assis dans un vaste fauteuil devant la cheminée du salon spécial qu'on a appelé le *camp de Saint-Maur*, il devisait avec ses vieux amis le duc de Castel-Chambord et le comte Bourgachard, escomptant les chances du général Boulanger ; il était

d'ailleurs assez maussade : la veille il avait perdu deux cents louis au baccara, son cheval de selle était tombé boiteux et les Acacias ne lui avaient montré comme têtes connues que *le Pou et l'Araignée*, ce qui – en fait de Parisiens de marque – était insuffisant.

Sur ces entrefaites, un valet de pied entra et lui remit – sous double enveloppe – une lettre exhalant un âcre parfum de musc.

– Ah! ah! dit Bourgachard, une lettre de femme, mon président! Ça se sent, ça se hume. Quelque rendez-vous, encore, coureur insatiable?

– Eh! non, mon cher ami. Il s'agit simplement de Blanche, vous savez bien Blanche Martois.

– La petite Blanche, je la connais très bien. Elle venait me voir au camp de Châlons en 1868.

– Eh bien, la petite Blanche est devenue une véritable matrone frisant la quarantaine ; mais, en souvenir du passé qui a été très bon, je ne refuse jamais, le cas échéant, de lui rendre quelque petit service.

Or, voici ce qu'elle m'écrit :

« Mon cher Henri,

» Venez donc me voir. J'ai à vous annoncer quelque chose de très agréable. »

C'est court, mais c'est gentil. Bah ! j'irai à tout hasard... Puisqu'elle m'affirme que sa nouvelle me fera plaisir.

— Méfiez-vous ! Sans doute, quelque appel de fonds.

— Eh bien, raison de plus pour y aller. Quand je revois Blanche, voyez-vous, je revis Bade, Trouville, Mabille, le Grand-Seize du Café Anglais, et le Grand-Six de la Maison d'Or. Bref, c'est toute ma jeunesse qui m'apparaît un peu trop blonde, un peu fardée, un peu marquée, mais souriante encore cependant, avec des dents blanches et une bouche plus rouge que nature.

Le lendemain, Précý-Bussac, un peu attendri, gravissait l'escalier du boulevard Malesherbes qu'il connaissait si bien. Rien n'était changé dans l'appartement. Le vieux valet de chambre était toujours là, un peu plus blanc, un peu plus lourd. Les tentures orientales drapaient toujours leurs plis d'étoffes soyeuses, un peu passées aux rayons des soleils parisiens, Çà et là, Précý-Bussac revoyait quelque bibelot, petit saxe, bonbonnière, bronze, souvenir qu'il avait offert jadis à un anniversaire ou au lendemain d'heures heureuses. C'était toujours avec un réel plaisir qu'il rentrait dans ce nid, jadis ar-

rangé par ses soins, et où il retrouvait la vieille amie l'ayant connue alors qu'il battait son plein.

Blanche l'attendait au coin du feu, très bien coiffée, sa figure faite, très agréable encore dans son peignoir de peluche mousse, garni de dentelles.

— Eh bien, ma chère amie, dit Précý-Bussac en lui embrassant la main, quelle est la bonne nouvelle que vous avez à m'annoncer ?

— Tout simplement ceci : Je connais une femme qui a une toquade folle pour vous.

— À mon âge ! Quelle bonne plaisanterie !

— Eh ! comptez-vous pour rien le prestige du nom, la situation sociale, le chic, le grand air, la distinction, toutes choses qui ne s'apprécient que chez un homme d'un certain âge. En somme, madame de Faverolles vous a vu vendredi à l'Opéra dans la loge du cercle, et meurt du désir de faire votre connaissance. Un coup de foudre, mon cher, un véritable coup de foudre !

— Et qu'est-ce que c'est que cette madame de Faverolles ? demanda Précý-Bussac dont le cœur était intérieurement épanoui par une joie profonde.

— C'est la veuve d'un chef de division. Une femme absolument comme il faut, qui ignore mon

passé, et qui a fait connaissance avec moi l'année dernière à Aix-les-Bains.

— Jolie ?

— Agréable. Pas une beauté régulière, mais un nez tourné à l'imprudence, des yeux vicieux, une taille ronde, potelée... Bref, je vous assure que cela vaut le voyage. Vous ne voudriez pas désespérer une pauvre petite femme ? la veuve d'un chef de division ?...

— Évidemment, je ne voudrais pas désespérer... disait Précý-Bussac flatté ! Mais où demeure-t-elle ?

— À deux pas d'ici, 36, rue de l'Arcade. Tenez, si vous étiez gentil, vous iriez la voir aujourd'hui même. Elle ne dort plus, elle ne mange plus, elle a la fièvre.

— Allons donc ! allons donc !

— Ma parole d'honneur. Ce grand amour d'ailleurs ne date pas d'aujourd'hui. Il y a longtemps qu'elle vous voit au Bois, aux premières. Quand je lui ai dit que je vous connaissais, j'ai cru qu'elle allait s'évanouir.

— Pas possible ! Eh bien, ma bonne Blanche, puisque cela vous fait plaisir, j'irai, je verrai... bien entendu je ne m'engage à rien, mais pour la curiosité du fait... C'est égal, cela m'étonne bien.

Et embrassant très amicalement sa vieille amie, il partit souriant, la tête haute, le jarret tendu vers la rue de l'Arcade.

En route, il monologuait, envahi par une béatitude indéfinissable. Enfin, l'heure de l'abdication n'avait donc pas encore sonné pour lui ! En dépit de ses quarante-cinq ans, il pouvait encore faire des conquêtes, séduire une femme du monde à première vue, être aimé pour lui-même. Quelle confiance une aventure semblable vous redonne ! Quel regain de jeunesse ! Quel été de la Saint-Martin ! En somme, elles ont raison, les femmes ! Est-ce qu'un vigoureux gaillard, – même quadragénaire –, ayant beaucoup retenu, ne sait pas, moralement et physiquement, rendre une maîtresse plus heureuse qu'un gigolo de vingt ans !

C'est dans ces excellentes dispositions qu'il monta quatre étages sur l'indication du concierge. Il sonna et fut introduit par une bonne, dans un salon bourgeois, en reps jaune, très fané, sans feu, où bientôt fit irruption une brunette en robe de chambre de cachemire. Celle-ci sans un mot, sans un geste, poussa un cri en voyant le visiteur et tomba à moitié pâmée dans ses bras.

— Vous! vous! chez moi! s'écria-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion. Oh! c'est trop de bonheur!...

— Allons, ma chère enfant, du calme, soyez forte, disait Précý-Bussac avec bonhomie.

Il regarda madame de Faverolles, Heu! heu! Pas mal, si vous voulez, mais pas très bien non plus. En somme, absolument insignifiante. Une de ces petites bourgeoises devant lesquelles on passerait cent fois sans avoir l'idée de les regarder. Pourtant, une certaine jeunesse, un teint clair, de beaux yeux dont les cils palpitaient sur la joue; potelée à plaisir et puis, pour une femme qui est folle de vous, ou se sent des indulgences infinies. Il n'eut pas, d'ailleurs, le temps de délibérer, car, à peine revenue à elle, madame de Faverolles se suspendait à son cou et lui collait sur les lèvres le baiser le plus triomphant, le plus sensuel, le plus follement épris qu'une femme ait jamais donné à son amant.

— Décidément, elle m'aime, pensait Précý-Bussac, elle m'aime bien!

La jeune veuve continuait ses caresses, avec des mains qui s'égarèrent et des yeux qui tournaient au blanc comme dans une attaque d'hystérie furieuse; il comprit que son rôle passif devenait ridicule et qu'il

fallait faire son devoir... bien que, au fond, très médiocrement entraîné par les charmes plastiques de sa compagne. « Allons, se dit-il, soyons bon et miséricordieux. En somme, elle est bien... plutôt bien, et puis une femme qui vous adore, ça ne se trouve pas tous les jours. Profitons-en. »

Et prenant madame de Faverolles par la taille, – madame de Faverolles qui tressaillait déjà comme secouée par des soubresauts convulsifs –, il l’entraîna vers une chambre à coucher peu élégante et dont la portière élimée retomba discrètement.

Toute la journée du lendemain, Précý-Bussac, très remué par le souvenir de la tendresse profonde qu’il avait inspirée, rajeuni de dix ans, ragailardi par cet amour désintéressé, visita les vitrines des joailliers, cherchant quoique cadeau merveilleux. Il aurait voulu, comme souvenir de cette première heure d’abandon, quelque bijou unique, cachant une grande valeur artistique sous une apparente simplicité. Avant tout, il ne fallait pas avoir l’air de payer un bonheur semblable ; mais, d’un autre côté, il voulait prouver combien il était flatté et reconnaissant. C’était fort délicat, et, après avoir vu un nombre in-

fini de bracelets, de colliers, de bagues, de broches et de châtelaines, Précý-Bussac rentra chez lui sans avoir trouvé l'objet rare qu'il cherchait.

Le lendemain, il comptait se remettre en campagne après le déjeuner, lorsqu'il reçut une petite lettre écrite sur un papier commun, à deux sous le cahier :

« Monsieur,

» Pardonnez-moi d'avoir recours à vous, mais les temps sont durs et je vous serais obligée de bien vouloir m'envoyer dix louis avant midi.

» Celle qui vous écrit, anéantie de bonheur, brisée de fatigue, mais bien heureuse.

» LUCIE DE FAVEROLLES. »

Patatras ! Tout le rêve s'envolait à tire-d'aile. Ô la désillusion amère, la fatuité froissée ! Ainsi, on ne la lui avait faite à l'amour éperdu que parce qu'on le savait riche et parce qu'on avait besoin d'argent. Cette toquade n'était au fond qu'un simple... raccrochage.

Écœuré, Précý-Bussac répondit :

« Madame,

» Vous m'avez, fait avant-hier la phrase qu'on m'a servie souvent, la nuit, sur les boulevards : « Joli

brun, vous me plaisez beaucoup. Voulez-vous monter chez moi ? »

» Si je connais la phrase, je connais aussi le prix de ce genre de conquêtes. Ça vaut vingt francs, prix fort. Je vous les envoie ci-inclus. »

LA PATISSIÈRE



HUIT JOURS D'ÉTAPES de Versailles à la ferme de Suippes, où le 13^e cuirassiers allait expérimenter les idées du général Bonie, dans les plaines de Mourmelon, sous l'œil du général de Gallifet ! Huit jours pendant lesquels on avait cantonné dans de petits trous connue Limours, Longjumeau, Rozoy-en-Brie, Villers-Cotterets, hameaux où la femme est sinon inconnue, du moins se présente sous l'aspect peu affriolant des naturelles du pays – des femelles appartenant à peine à la race des mammifères.

Quand on a été habitué aux chemises à entredeux de dentelles, aux bas noirs brodés à côtes de melon, aux corsets de satin bordés de peluche, aux jupons de surah garnis de Valenciennes, à tous ces *dessous* capiteux, froufrounants et parfumés qui constituent la tenue de route portée par ces jolies filles qui font la navette, de la gare Saint-Lazare à la gare Duplessis, on ne saurait supporter sans gémir une situation aussi épouvantable.

Tel était le cas de Jacques d'Éparvin, sous-lieutenant frais émoulu de Saumur, élevé sur les genoux des duchesses et sur ceux des grandes hétaires, habitué à tous les raffinements voluptueux que peuvent procurer une jolie moustache blonde, un torse d'Hercule et cent mille livres de rente. Il épanchait ses douleurs dans le sein de son camarade d'escadron, le lieutenant Brulard, un gaillard de quarante-cinq ans, arrivé à l'épaulette par la force du poignet, et qui, depuis quelque temps, ne s'occupait plus guère de courir la gueuse. C'est à peine si une fois par mois, il faisait venir de Paris une certaine Coralie qu'il avait connue jadis au bal d'Orient. Ce jour-là l'ordonnance apportait dans le panier le dîner de la pension, agrémenté d'une bouteille de *supérieur* et d'une petite *chatterie*, – en général une omelette au rhum. Le lendemain matin, il donnait cinq francs à Coralie, lui prenait un billet de seconde pour la gare Montparnasse... et il y en avait pour quatre semaines. Aussi ne comprenait-il guère les doléances de d'Éparvin. Pourvu qu'il trouvât sur sa route de la bière fraîche et un petit *reginglard* grattant un peu, il ne se préoccupait pas du cotillon et, quant au reste, s'estimait le plus heureux du monde. Explique qui pourra comment, avec des goûts si diffé-

rents, d'Éparvin et Brulard s'étaient cependant pris l'un pour l'autre d'une amitié profonde, au point de devenir les deux inséparables. Brulard se sentait une tendresse quasi-paternelle pour cet élégant camarade qui lui ouvrait des aperçus catapultueux sur la grande vie, D'Éparvin trouvait dans son aîné un brave soldat, loyal, expérimenté, connaissant toutes les finesses et tous les devoirs du métier, – un cœur d'or, avec des côtés naïfs qui le ravissaient.

Dans les régiments, les jeunes gens de famille ne sont que trop enclins à former des coterie de castes et à se constituer en petites églises; aussi l'altitude de d'Éparvin avait-elle été très remarquée et, du bas en haut de l'échelle hiérarchique, depuis le cavalier jusqu'au brave colonel Molinchar, le *petit* d'Éparvin était très estimé et très aimé.

Donc, ce soir-là, après le dîner à la ferme de Suippes, Brulard et d'Éparvin avaient poussé jusqu'au Grand-Mourmelon, et là, bras dessus, bras dessous, ils se promenaient philosophiquement dans la rue du Génie, déjà toute sombre et presque déserte. D'Éparvin racontait à Brulard qu'il avait bien pensé à faire venir Mascotti, la danseuse de l'Opéra, mais celle-ci n'aurait jamais pu trouver où caser ses douze malles et ses deux femmes de chambre. Brulard, lui,

évoquait les souvenirs du passé : les guinguettes, si animées vers la fin de l'empire, la brasserie Dreher, le café Fossé, le pavillon impérial où l'empereur faisait arborer le drapeau rouge au haut d'un grand mât les jours bénis où il n'y avait pas manœuvre, mais surtout les *cafés-chantants*, les *beuglants* dont Pazza reste le dernier spécimen, et où l'on trouvait des femmes superbes, étalant des formes opulentes dans d'éblouissantes robes décolletées et gueulant tout aussi bien qu'à l'Alcazar de Paris.

— Ah ! mon ami, disait-il avec un enthousiasme attendri, c'était le bon temps ! J'avais vingt-deux ans alors ; maréchal des logis fourrier aux dragons de l'Impératrice, et mince et svelte dans mon frac. Quand j'arrivais le soir au concert, toutes les femmes se levaient pour m'admirer ; il y avait surtout une certaine artiste, Camélia, en jupe cramoisie, qui s'arrêtait devant ma table pour faire la quête, et qui me disait en clignant de l'œil et en éclatant de rire : « Tu sais, quand tu voudras... » Comme tout cela est loin, mon Dieu !

— Enfin, au moins, à cette époque-là, vous aviez des femmes, vous autres, pendant vos manœuvres, soupirait d'Éparvin.

— Plus que nous n'en voulions ! Mais, bah ! C'est gentil, mais ça ne fait pas le bonheur. Aujourd'hui je donnerais tous les sourires des donzelles pour une bonne pipe de tabac et un verre de fine. À propos, si nous prenions un verre quelque part.

— Je veux bien, dit d'Éparvin avec condescendance, mais où ? Fossé et Marillier sont fermés, et je n'aperçois pas un seul café ouvert dans la rue sombre.

— Je vois pourtant une petite lumière, là-bas, près de la place d'Armes.

— Allons ! fit d'Éparvin résigné.

Nos deux amis allongèrent le pas et arrivèrent bientôt devant une boutique faiblement éclairée par une lampe posée sur le comptoir, et dont l'abat-jour, en renvoyant la lumière sur le marbre, laissait tout le haut de la pièce dans une obscurité presque complète. Ce n'était pas un café, mais une pâtisserie, installée probablement pour les manœuvres, car la devanture était fraîchement peinte, et sur le fronton de la boutique on lisait en lettres jaunes :

MADAME MARSOULAN
PÂTISSIÈRE.

Sur les tablettes, on distinguait quelques gâteaux, madeleines, babas, savarins, d'aspect assez frais, et, dans le fond, on entrevoyait vaguement une arrière-boutique où un lit profilait sa silhouette d'une blancheur éclatante.

— Entrons-nous là-dedans ? dit d'Éparvin. Cela m'a l'air très propre.

— Peuh ! des douceurs, des machines fades au sirop et à la crème ! Cela ne me dit pas grand'chose. J'aimerais mieux boire.

— Qui sait ? elle a peut-être quelque bouteille de malaga ou de frontignan !

Les deux officiers entrèrent, firent résonner leurs bottes éperonnées sur le parquet, et bientôt on vît apparaître une jupe d'indienne blanche à gros pois bleus, formant une grande tache blanche dans l'obscurité. L'abat-jour de la lampe empêchait d'ailleurs de distinguer les traits ; mais de cette jupe sortit une voix féminine, très avenante, disant :

— Bonsoir, messieurs, que faut-il vous servir ?

— Avez-vous un petit vin quelconque, un madère ? demanda Brulard.

— Mon Dieu ! messieurs, pardonnez-moi, je ne suis établie que d'hier, et je n'ai pas encore eu beau-

coup le temps de m'approvisionner, mais cependant si vous le désirez, j'ai du malaga.

— Du malaga au quinquina ! comme à l'hôpital !

— Non, messieurs, pas au quinquina ; d'excellent malaga dont vous me direz des nouvelles. Si vous voulez me permettre de vous en faire goûter...

— Enfin, ce sera toujours quelque chose à boire, murmura Brulard en s'asseyant devant un guéridon.

Mais d'Éparvin avait bien d'autres préoccupations. Pour atteindre le rayon où se trouvait la bouteille, la pâtissière était montée sur une chaise, et les rayons de la lampe avait tout à coup fait apercevoir un gros mollet ferme, dodu, étalant ses rondeurs dans un bas blanc bien tiré. À cette vue, il sentit comme un nuage qui lui passait devant les yeux ; ses oreilles s'emplirent de bourdonnements, et emporté par un rut sauvage, affolé par huit jours de sagesse, d'Éparvin se mit vivement à bousculer la femme vers l'arrière-boutique.

Celle-ci, étonnée de cette attaque imprévue, se défendait mollement en disant :

— Voyons, monsieur l'officier, ce n'est pas sérieux. Soyez sage... et laissez-moi au moins verser le malaga...

— Bah ! je n'ai pas besoin de vous. Allez, mes enfants, soyez heureux !

Et refermant sur eux la porte, Brulard vint en ricanant s'asseoir devant son verre, et se mit à avaler de vastes rasades, tandis que dans l'autre chambre l'on entendait le lit craquer sous l'action de soubresauts formidables.

Dix minutes après, d'Éparvin reparaisait radieux.

— Filons, dit-il à Brulard. C'est réglé et ce n'est pas cher. Dix francs... y compris votre consommation.

— Sapisti, j'y reviendrai, car ce malaga est tout bonnement merveilleux.

— Et moi aussi, j'y reviendrai, car, entre nous, mon vieux camarade, je puis bien vous avouer une chose : J'ai obtenu déjà, dans ma vie de jeunesse, quelques petits succès. J'ai eu des marquises de vingt-deux ans, des étoiles d'opérette, des sociétaires de la Comédie-Française, des grandes horizontales devant lesquelles tous nos banquiers juifs s'agenouillaient lâchement, quémandant un sourire comme on mendie un sou ; eh bien ! jamais, vous entendez ! jamais aucune de ces femmes si désirées ne m'a fait éprouver le plaisir fou que je viens d'avoir

dans les bras de cette pâtissière dont je n'ai même pas pu distinguer les traits !

— Eh bien, alors, mon cher, vous ne grognerez plus, Suippes n'est pas loin, et vous voilà sauvé pour la durée de notre déplacement.

Le lendemain, en descendant de la manœuvre, après une sacrée formation en bataille sur l'aile droite que Gallifet avait fait recommencer onze fois, — tout en étant un peu plus mécontent la onzième fois que la première —, d'Éparvin n'eût rien de plus pressé que de retourner à Mourmelon. Il enfila la rue du Génie, prenant la pâtisserie comme point de direction, et aperçut sur le pas de la porte une grosse femme, très laide, — la bonne, sans doute —, qui souriait.

— Votre maîtresse est-elle là ? dit-il en entrant.

— Quelle maîtresse ? La patronne, c'est moi.

D'Éparvin poussa un cri et regarda son interlocutrice. Toute grêlée, les yeux percés en trous de vrille, un nez épaté, une bouche large, épaisse, lip-pue. Elle était tout simplement épouvantable. Terrifié, il voulut encore lutter contre la pensée qui l'obsédait... Il devait y avoir erreur...

— Cependant, hier soir, commença-t-il... j'ai rencontré ici une femme en robe blanche...

— À pois bleus. Parfaitement, mon chéri, c'était bien moi, et je le reconnais. Ah! tu es un vigoureux gaillard, et il y avait longtemps que je n'avais été à pareille fête.

Et elle s'avança tendrement vers d'Éparvin, lui tendant son groin humide, tandis que celui-ci s'enfuyait, comme s'il avait eu le diable à ses trousses. Il arriva à la ferme, tout pâle, et envahi par un véritable malaise. À mesure que les souvenirs de cette atroce soirée lui revenaient à l'esprit, il sentait des nausées lui monter du cœur aux lèvres. Comment lui, d'Éparvin, si raffiné, si délicat dans ses goûts, avait-il pu caresser cette infâme mégère!

Il trouva d'ailleurs peu de camarades. Brulard avait raconté la partie de la veille. Ah! ce satané d'Éparvin, quoi malin! il n'y en avait que pour lui. À peine arrivé, il avait su dénicher une pâtissière. Rue du Génie, près de la place d'Armes; une particulière qui n'avait pas froid aux yeux. Et patati, et patata. Il avait donné tant de détails, fourni des aperçus si excitants, tout en avouant qu'il n'avait pas très bien vu la figure, que, ma foi! il avait excité l'enthousiasme du cadre. Tous les officiers étaient partis pour admirer la pâtissière: un véritable exode. Jusqu'au colonel lui-même, le brave Molinchar, qui,

pris de curiosité, s'était donné le plaisir de passer à cheval au pas dans la rue du Génie, et de jeter un regard dans la boutique, où madame Marsoulan, stupéfaite de ce succès imprévu, souriait béatement à tous ces beaux messieurs galonnés qui venaient, ahuris et gouailleurs, la reluquer sous le nez. À onze heures, un peu avant de se mettre à table, d'Éparvin vit tous les sous-lieutenants, lieutenants, capitaines, chefs d'escadrons et même les vétérinaires et le médecin-major s'avancer en procession vers lui. Chacun d'eux lui serra la main avec émotion, on lui disait :

— Mon cher, tous mes compliments pour votre ravissante conquête.

Quant au colonel Molinhard, il approcha à son tour et, prenant la main de d'Éparvin et le présentant à tous les officiers rangés en cercle :

— Messieurs, dit-il avec un grand sérieux, saluez. Je vous présente un brave.

PAR CHIC



QUAND LE LIEUTENANT FOLANGIN, en garnison à Nancy, apprit que son cousin, le duc de Boisonfort, lui avait laissé deux cent mille francs, il se sentit envahi par une joie profonde. Des regrets, il ne pouvait guère en avoir, n'ayant pas aperçu son vieux cousin depuis une vingtaine d'années, et, d'ailleurs, le meilleur moyen d'être pleuré d'un parent éloigné, n'est pas de lui laisser deux cent mille francs, sans cela la joie de l'héritage sèche forcément les larmes.

Deux cent mille francs ! Ce n'est pas une somme énorme, mais quand on est décidé à ne pas placer et à *prendre au tas* cela permet encore pendant quelque temps une jolie fête. De plus, dans une petite ville de province où tout est remarqué, Folangin, très vaniteux, pouvait produire son effet. Il s'installa donc immédiatement dans une des plus jolies villas de Nancy, fit venir quatre chevaux de trait, trois chevaux de selle, un buggy, un break de chasse, un spider, un coupé, un cuisinier, deux palefreniers et un groom.

Quant au cocher, point très important, il eut assez de peine à trouver, mais enfin on lui indiqua John Carreley, l'ancien premier cocher du prince Pelotoff; il s'était retiré après fortune faite, mais, ennuyé de son désœuvrement, il reprendrait volontiers un peu de service dans des conditions honorables.

Il était superbe, ce John. Trapu, court sur pattes, le ventre de l'homme arrivé, la raie irréprochable, et sur les tempes deux mèches plaquées au cosmétique encadrant la figure sang de bœuf, bref, tout fait grand air. Les appointements furent fixés à douze mille francs, somme que John Carreley espérait bien augmenter de certains bénéfices sur les fourrages, la ferrure, l'achat et la vente des chevaux, etc., etc.

Une fois la maison ainsi montée et le nid installé, Folangin songea également à mettre un bel oiseau dans la cage. Il partit pour Paris, prit ses renseignements au Petit-Cercle, se fit montrer, aux Acacias, deux ou trois beautés à la mode, alla à un grand baluchon chez Jeanne Fétard, et finit par jeter son dévolu sur Francine Corgia, la splendide Italienne que nous avons tous admirée aux premières représentations. Elle remplit et occupe la suite entière. Toutes les lorgnettes sont braquées sur elle; elle donne le si-

gnal des applaudissements et, volontiers, elle saluerait le peuple.

Ô Parisiens, mes frères, qui de vous n'a pas savouré le tableau charmant présenté par l'intérieur de la loge tout embaumée d'elle. L'esprit est emporté en de lointaines rêveries de courtisanes de Venise ou de patriciennes de Florence, pendant que l'œil remontant le long de sa jupe majestueuse arrive avec admiration à ce buste de statue vivante émergeant nu de son alvéole de dentelle. Le dos tout bestial, à courbes puissantes, découvert très bas, a des creux et des saillies de tigre accroupi. Les seins bien servis, gonflés et durs, appelant la caresse ou le baiser semblent le doux oreiller où l'homme épuisé peut reposer sa tête après les luttes de la vie. Rien d'éhonté, rien d'impudique, tant cette tête hautaine, indifférente à tout, semble se complaire au seul sentiment de son écrasante supériorité.

Après une soirée passée avec elle à une première des Variétés, Folangin se trouva pris autant peut-être par la vanité que par le cœur ; il entrevit dans un songe merveilleux la sensation catapultueuse produite par la Corgia descendant en voiture la Grand'Rue de Nancy, l'admiration des camarades, la

jalousie de la colonelle, les propos haineux de la petite bourgeoisie...

La nuit même, sur un oreiller de dentelles garni aux quatre coins de nœuds vieil or, le marché – un marché très sérieux fut conclu, et le lendemain soir Francine Corgia s'embarquait pour Nancy avec ses huit malles et ses deux femmes de chambre.

* *
*

Du coup, Nancy se trouva comme illuminée. À la villa, ce n'étaient que fêtes, noces et festins. À Vouziers, Sedan, Sainte-Menehould, et même au camp de Châlons, on apprit que Nancy était en liesse perpétuelle, et les camarades affluèrent de toutes parts. Dans le train, sur les routes, on ne rencontrait plus que des officiers pimpants, gantés de frais, avec la mine épanouie de gens qui vont s'amuser ferme. Dans la ville c'était une révolution; caisses arrivant de Paris, pâtisseries courant avec des paniers pleins de victuailles, voitures roulant à grand fracas à travers les rues, chevaux piaffant sur la place Stanislas, break rempli de monde passant au bruit des joyeux claquements de fouet. Francine avait la manie de mener à trois chevaux, deux à la flèche et un en arba-

lète, ce qui amenait en moyenne un accident tous les deux jours, accident suivi de procès-verbal.

La villa restait éclairée jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit. Le piano n'arrêtait pas et le bruit des rires et des chansons arrivait jusqu'au quartier. Parfois, après souper, l'Italienne, mise en veine de largesse, ouvrait la fenêtre et envoyait des ailes de perdreau, des fruits et des gâteaux au bon peuple amassé devant la villa. Ah! je vous prie de croire qu'on ne s'ennuyait plus à Nancy! Les officiers ne demandaient même plus de permissions au colonel. Cette maîtresse merveilleuse, ce beau cocher, ces équipages admirablement tenus, tout cela faisait le plus grand honneur à Folangin, et les capitaines, en voyant passer ces voitures étincelantes, ces carrossiers anglais, ces harnais légers à double piqûre et surtout John Carreley rouge, sanguin, impassible, assis sur son siège comme sur un trône, avec ses chevaux bien en main, ne pouvaient s'empêcher de hocher de la tête et de trouver que le lieutenant Folangin était décidément un officier des plus *bahutés*.

Quant à lui, il marchait tout vivant dans son rêve étoilé, dépensant sans compter et sans songer au lendemain. Ses chefs le traitaient avec une bienveillance marquée, comme un gaillard qu'on est flat-

té d'avoir dans son régiment ; John Carreley administrait ses écuries d'une manière magistrale, achetant, revendant, et trouvant chaque fois des occasions extraordinaires. Quant à Francine Corgia, elle avait d'abord un peu craint de s'ennuyer dans cet exil, mais comme elle aimait beaucoup les chevaux, elle s'était vite consolée et sortait tout le jour avec le gros cocher, menant à grandes guides, et ébouriffant les indigènes de son luxe. Parfois Folangin s'excusait d'être retenu par son service et de ne pouvoir l'accompagner, mais, avec un homme aussi sûr que John Carreley, les accidents, bien que fréquents, n'étaient pas à redouter.

Et cela marchait ainsi admirablement dans le meilleur des demi-mondes. Les journées étaient gaies et les nuits exquises. Là, Folangin retrouvait sa maîtresse tout entière, avec ses yeux vicieux, sa peau blanche et satinée, et ses balbutiements incohérents, ses phrases folles qui l'entraînaient vers des pays inconnus.

Cela marcha ainsi deux mois, deux longs mois ; un soir, on revenant d'un service en campagne qui avait duré depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, Folangin fut fort étonné de trouver la maison vide et l'oiseau envolé. Les matinées roses,

les peignoirs lilas, mauves, fraise écrasée, les jupes froufrouantes, les chemises à entre-deux de dentelle, le jeu de brosses et de peigne en écaille blonde, les huit malles, tout cela avait disparu comme par enchantement. John Carreley, consulté, dit avoir conduit madame à la gare, mais pour une destination inconnue.

Folangin télégraphia à Précý-Bussac au cercle pour savoir si Francine était revenue à Paris.

Le soir même il reçut la dépêche suivante :

« CORGIA PAS RENTRÉE. PORTIER A TOUJOURS ORDRE ENVOYER LETTRES À NANCY. »

* *
*

Où diable avait pu hier Francine ? Forcément la vie de Folangin s'assombrit un peu ; sa maîtresse l'avait pris non seulement par la vanité, mais par les sens. La remplacer ? Faire venir une autre demi-mondaine de Paris ? il n'y songeait pas ; elle eût été moins bien et par conséquent c'eût été descendre. De ce jour on vit moins de fêtes, moins de soupers ; les équipages seuls restèrent pour maintenir intacte sous la direction de John la réputation de chic acquise par Folangin.

Cependant ce dernier, bien qu'il n'en voulût rien laisser paraître, et semblât à ses camarades aussi gai que jadis était envahi par une mélancolie noire. On avait bien un peu blagué au mess, Ce pauvre Folangin!... Être ainsi lâché du jour au lendemain comme le premier panné venu. Mais cependant son renom d'élégance n'était pas encore sérieusement atteint.

Un jour, en revenant des classes, il eut un éblouissement : Francine Corgia venait de passer, très simplement mise ; dans une voiture de louage. Il l'avait bien reconnue en dépit du voile bleu qui lui cachait la figure. Il piqua des deux, suivit à distance, et vit Francine descendre devant une petite maison isolée des faubourgs. Ainsi elle n'avait pas quitté Nancy ! Mais alors, avec qui vivait-elle ? C'était fantastique. Sans doute quelque camarade avait fait sa conquête, mais qui ?...

Le lendemain matin à six heures, dissimulé dans le grand manteau d'ordonnance, Folangin se postait en sentinelle à quelques pas de la petite maison. À sept heures la porte s'ouvrit, et, stupéfait, le lieutenant vit sortir, enveloppé dans une superbe fourrure et fumant une cigarette, M. John Carreley lui-même, qui, les mains dans ses poches, reprit tranquillement le chemin de la villa.

— Ainsi, se disait Folangin avec rage, voilà l'homme qui m'a enlevé ma maîtresse ! C'est mon cocher !...

Son premier mouvement fut de rentrer en hâte afin de flanquer sur l'heure le drôle à la porte. Exaspéré, il arriva à la villa et trouva John installé dans la cour, donnant ses instructions aux deux palefreniers, faisant doucher sa jument de chasse, faisant exécuter une tonte savante à son cheval d'armes. Tout était en ordre. La sellerie cirée, avec ses vitrines brillantes, avait l'air d'un musée ; les cuivres étincelaient ; les chaînes étaient astiquées à la gourmette ; la litière était bordée d'une frange en paille d'avoine, et le sable tamisé formait sur le sol de l'écurie des dessins ingénieux.

Folangin réfléchit... Où retrouverait-il un cocher semblable ? S'il renvoyait ce dernier, il était capable on partant pour ne venger de lui changer ses points de guide ; il fallait renoncer à cette organisation impeccable, à ce luxe d'équipages, à cette machine si bien montée. Il avait déjà perdu Francine Corgia. Que diraient les camarades, s'ils voyaient à son tour partir John Carreley ? Du coup c'était la fin, la dégringolade, le chic compromis. Ne valait-il pas mieux feindre et tout ignorer ?

Et Folangin, grand, sublime, héroïque, a fermé les yeux et conservé son cocher.

LA VÉRITÉ



AU FAIT, QUI ÉTAIT-IL, ce Vasquez, cet étrange aventurier que la cour d'assises venait de condamner à mort ? Personne ne le savait, et les légendes les plus diverses circulaient sur son état social.

Le défenseur avait parlé à mots couverts de personnages augustes, d'ancêtres puissants ayant occupé une haute situation. Les uns affirmaient que Vasquez était un fils naturel de l'empereur Napoléon III ; d'autres tenaient de source certaine que Vasquez était bien le vrai nom du meurtrier, et qu'il descendait d'un des derniers présidents de la République argentine ; d'autres enfin le faisaient frère d'un célèbre général. L'intérêt du procès, les détails dramatiques de l'assassinat – Vasquez avait étranglé la belle Jeanne Fétard –, l'habileté avec laquelle il s'était défendu contre l'accusation, pied à pied comme un sanglier acculé et qui tient tête aux chiens, ironique, impertinent, gouailleur, pathétique, éloquent, plein de réticences et de sous entendus

mystérieux, tout cela avait excité au plus haut point la curiosité publique.

Surtout, on aurait voulu connaître l'état civil exact du condamné. Déjà des écrivains d'une haute notoriété avaient écrit des chroniques étincelantes d'esprit pour développer ce paradoxe que la société n'a pas le droit de supprimer un inconnu et de guillotiner M. X***, c'est-à-dire une abstraction.

Cependant, dans sa cellule de la Roquette, Vasquez restait très calme, très boutonné, très maître de lui. Les reporters bien informés apprenaient au monde ce qu'il avait mangé à son déjeuner et le nombre de cigarettes qu'il avait fumées dans la journée. Il écrivait des vers immédiatement publiés dans les revues littéraires. Sa seule inquiétude était pour le petit Manuêlo, un fils qu'il avait eu pendant la guerre carliste il la suite d'une liaison, à Saint-Sébastien, avec une grande dame espagnole. Deux fois on avait amené dans la prison le jeune Manuêlo, et, en le voyant si beau, avec ses grands yeux frangés de longs cils, son teint mat, ses cheveux noir bleu et tout bouclés, l'impassible Vasquez s'était ému. Des larmes lui étaient montées aux yeux, et après avoir embrassé avec une tendresse frénétique la tête brune

de l'enfant, il avait murmuré avec une inquiétude sombre :

— Mon pauvre petit Manuêlo ! Que va-t-il devenir, quand je ne serai plus là ? Si on savait, pourtant ; si on savait !...

C'était la seule chose qui l'inquiêtât dans l'avenir. La mort, même par la guillotine, ne l'effrayait pas. Il l'avait vue tant de fois en face au cours de son existence accidentée, mais le fils !... le fils resté seul sans abri, sans protection, portant au front le signe de l'infamie, la parenté avec l'assassin de Jeanne Fétard. Qui voudrait s'occuper de lui ? Qui voudrait le recueillir ? C'était terrible, et c'était là le véritable châtement.

Mais aussi pourquoi avait-il tué cette pauvre Jeanne Fétard, si gaie, si rieuse, si bonne enfant, offrant de toutes parts, comme l'enfant chanté par Victor Hugo, sa jeune âme à la vie et sa bouche aux baisers ?

Qui ne se la rappelait dans les avant-scènes les soirs des premières, invariablement coiffée d'une capote rose sous laquelle apparaissait sa frimousse chiffonnée, moderne, un peu marquée déjà par les voluptés raffinées. Sur son corsage décolleté en pointe apparaissait le nu artistiquement dévoilé par

une couturière de génie – assez pour deviner, pas assez pour savoir. Sa bouche riait en carré, fraîche comme une grenade. Jeanne était de tous les soupers, de tous les bals, de toutes les fêtes, et c’est autour de ce cou blanc et satiné enserré par des rivières de diamants que Vasquez avait osé, de ses doigts crispés, tracer un cercle bleuâtre, un collier de meurtrissure, si étroit, si étroit que la pauvre fille avait exhalé sa vie dans un soupir qui, pour la première fois, n’était pas un soupir d’amour.

Et pourquoi ce crime, pourquoi?... La seule manière d’avoir la clef de ce mystère atroce eût été évidemment de savoir qui était ce Vasquez... Mais cela, sans doute, on l’ignorait toujours. Le crime était évident, les jurés s’étaient prononcés, et la justice avait frappé : cependant l’opinion publique eût été plus satisfaite et soulagée comme d’une espèce d’angoisse inquiète, si elle avait pu savoir le nom exact du misérable que le bourreau allait exécuter.

Tout à coup, un bruit se répandit dans Paris comme une traînée de poudre. Un richissime industriel bien connu avait obtenu l’autorisation de visiter Vasquez dans sa cellule, et, là, un certain marché avait été conclu. L’industriel avait, paraît-il, fait le serment solennel de se charger complètement du

jeune Manuêlo, de veiller sur son avenir et de lui assurer un sort... et, de son côté, Vasquez avait promis de parler. Au dernier moment, avant de se placer sur la fatale bascule, il révélerait à la foule le secret si longtemps attendu.

De ce jour, en effet, Vasquez redevint calme, presque joyeux, avec une sérénité qui étonnait ses gardiens. Il se départait de son mutisme et laissait – peut-être à dessein – échapper des lambeaux de phrases immédiatement colportées et commentées dans tous les journaux.

– Oui, avait-il dit, je parlerai... je l'ai juré, je tiendrai mon serment... Ah! il y aura une vive surprise...

Bien entendu, ces divers bruits avaient encore surexcité l'émotion publique. De tous les coins de France on était accouru à Paris, et même des étrangers étaient venus de très loin afin d'assister à l'exécution, et de connaître les premiers la déclaration suprême de Vasquez. Les trains de chemin de fer arrivaient bondés, les hôtels des environs du Père-Lachaise regorgeaient de monde.

Toutes les nuits, des milliers de personnes s'installaient en permanence sur la place de la Ro-

quette, et la foule se tassait, grouillante dans la rue de la Folie-Regnault.

Certains fanatiques, pour être plus sûrs de ne pas perdre leur place, ne portaient même pas avec le jour et se faisaient apporter à manger.

Les chaises se louaient cinquante francs par vingt-quatre heures, – une table, sur laquelle on pouvait monter, cent francs.

Quant aux fenêtres des maisons environnantes, elles avaient atteint des sommes fantastiques... Paris ne dormait plus, ne vivait plus, et s'agitait dans une fièvre perpétuelle en attendant le grand jour.

Enfin, une nouvelle courut sur les boulevards, qui imprima à la grande ville comme un immense frisson. C'était pour cette nuit!... De tous les journaux, de tous les cercles, de tous les quartiers luxueux, des bandes se mirent en marche, émues, très excitées par la longue attente et vinrent ajouter leurs remous onduleux à ceux des premiers arrivés et tassés depuis plusieurs jours aux abords de la prison. La nuit était froide, mais très claire. Emmitouflés dans les pelisses de loutre aux larges collets relevés, les spectateurs causaient à mi-voix. Oui, oui, Vasquez parlerait, il l'avait promis, et sa parole aurait à ce moment une autorité magistrale, car on ne

saurait mettre en doute la dernière affirmation d'un homme qui va mourir.

Cependant à l'horizon, l'aurore se levait lugubre sous la forme d'une loque rougeâtre. Des ombres fa-lotes s'agitaient devant la porte de la Roquette, on entendait de grands coups de marteau qui résonnaient sourdement : c'était les aides qui installaient les montants de la guillotine, et tout autour du carré la troupe s'était alignée avec un bruit de pus en cadence et un cliquetis d'armes entrechoquées.

À cinq heures et demie, le jour s'était levé complètement, et, dans la foule bruyante, énervée, causant dans un brouhaha, tous les hommes glacés par le froid de cette nuit blanche paraissaient livides aux premiers rayons du soleil. Tout à coup un commandement retentit, sec et bref au milieu du bruit : « Portez armes ! présentez armes ! » et aussitôt tous les cous se tendirent dans la direction de la porte qui venait de s'ouvrir à deux battants.

Bientôt le condamné parut, un peu pâle, mais très beau encore avec sa haute stature, ses grands yeux et son masque énergique. Les cheveux coupés, le col de chemise évasé par le ciseau, un mauvais paletot jeté sur ses épaules afin de les garantir du froid – une précaution qui ressemblait à une ironie – il

marchait d'un pas ferme vers la guillotine dont il regardait le couperet comme dans un rêve et avec une fixité étrange. À ce moment, un monsieur très cossu, décoré, en redingote, qui fut bientôt reconnu pour le riche industriel venu dans la prison, se détacha de la foule et avançant d'un pas vers le condamné, il lui dit en élevant le doigt :

— Souvenez-vous! »... Vasquez, souvenez-vous de votre promesse!...

— C'est convenu... comptez sur moi... je parlerai, répondit Vasques... et vous, songez à mon petit Manuelo!

Cette conversation, qui dura à peine une minute, avait produit dans la foule une émotion extraordinaire. Les bruits mis en circulation étaient absolument exacts. Le condamné allait révéler la vérité, une vérité in extremis, une vérité indiscutable, car on ne ment pas quand on va mourir. Cette vérité rayonnante, éblouissante, splendide, éclaterait dans des conditions uniques, comme un coup de tonnerre, serait proclamée devant cette foule venue de tous les coins de France, de toutes les parties du globe, et, répercutée par les milliers de bouches des assistants, deviendrait une loi devant laquelle s'inclinerait le monde entier!...

Vasquez était arrivé au pied de la plateforme... À ce moment, le silence sur la place de la Roquette et dans les rues avoisinantes était si profond, si intense, qu'on entendit, pour ainsi dire, battre les cœurs de toute cette foule anxieuse. Les reporters rangés près de l'échafaud, tenaient leur carnet tout ouvert, afin d'y transcrire les paroles révélatrices. Le condamné se laissa attacher les mains derrière le dos ; puis, se campant bien droit sur l'estrade, tout en regardant en face l'industriel, il cria d'une voix tonnante, d'une voix qui fut entendue de tous les coins de la place :

— « Le meilleur chocolat est le chocolat Ferron!... C'est le seul qui ne blanchisse pas en vieillissant! »

Ce devoir rempli, au milieu de la stupeur générale, il se laissa saisir par les aides ; quelques secondes après la justice des hommes était satisfaite et la réclame venait de recevoir une suprême et triomphante sanction.

C'est depuis ce temps que le chocolat Ferron est si avantageusement connu sur la place de Paris, et dans le monde entier.

Et le matin en rentrant chez lui, le riche industriel se disait en se frottant les mains :

— Hé ! hé ! Barnum n'avait pas trouvé celle-là.

L'ENFANT DU MIRACLE



LA FAMILLE DES CASTEL-CHAMBORD était plongée dans une affliction profonde. Le suprême espoir de la race, le marquis Raoul de Castel-Chambord, à peine âgé de vingt-quatre ans, venait de mourir d'épuisement à Villa-Rica, chef-lieu de la province de Numas-Geraes, au Brésil.

— Ah ! se disait le vieux duc avec désespoir, c'est notre faute ; nous n'aurions pas dû le laisser partir dans ce pays maudit !

— Non, répondait la duchesse, entra deux sanglots, c'est la faute à cette Caroline Fargeot, cette institutrice qui lui a persuadé de fuir parée que nous ne voulions pas consentir au mariage. Mais, franchement, était-ce possible ? Un Castel-Chambord épouser une Fargeot ! Qu'eussent dit dans leurs cadres tous ces ancêtres, tous ces héros de Moncontour, de Bouvines, de Denain, de Malplaquet, et de Fontenoy !

Et, d'un geste large, la duchesse montrait une galerie aussi glorieuse que celle évoquée dans *Hernani*, depuis Jehan de Castel-Chambord, tué en 1351, au

combat des Trente, jusqu'au colonel Guy de Castel-Chambord, blessé en 1823 aux côtés de monseigneur le duc d'Angoulême à la prise du Trocadéro.

— Ils eussent préféré une mésalliance à l'extinction de la race ! ripostait le duc d'une voix sombre.

Et alors, revivant le passé, il se rappelait l'entrée de Caroline dans la maison en qualité de dame de compagnie. Il la revoyait avec sa petite robe noire toute simple, sa beauté gracieuse, sa joliesse inquiétante, son sourire énigmatique et voluptueux, et ses cheveux blonds et frisés qui lui faisaient sur le sommet de la tête comme une auréole de sainte. Ah ! ça n'avait pas été long ! Le pauvre Raoul, en dépit de sa stature herculéenne, de sa barbe d'or à reflets fauves de pirate normand, avait été pris comme un enfant, ensorcelé par les grâces charmeresses de l'institutrice ; le roman avait eu lieu sous les yeux mêmes des parents, confiants et aveugles, et, un beau jour, le jeune marquis avait osé demander la permission d'épouser Caroline.

La scène avait été terrible, et comme Hector insistait, on avait menacé de lui couper les vivres. Alors le marquis, dans un accès de noble fierté, avait déclaré qu'il ne voulait plus rien accepter de ses pa-

rents barbares, et il était parti là-bas, avec mademoiselle Fargeot, faire je ne sais quel commerce de *bois de Brésil*, de chevaux et d'aras, voyageant sans cesse de Bahia à Portalegre, de Matto-Grosso à Alagoas, toujours accompagné d'un superbe nègre nommé Parahibo, dont il avait fait son homme de confiance.

Des nouvelles étaient arrivées de loin en loin. Le marquis ne se plaignait pas, ses affaires allaient à peu près; Parahibo était un précieux auxiliaire. Puis un long silence, et enfin un billet court, laconique, bordé de noir, envoyé par le notaire, et annonçant la mort de l'enfant prodigue.

Quelque temps après, arriva une lettre du consul de France à Rio-Janeiro. Ce haut fonctionnaire croyait de son devoir de prévenir le duc de Castel-Chambord que son fils avait laissé à Villa-Rica une jeune fille européenne, une Française, avec laquelle il avait débarqué au Brésil. Abandonnée sans fortune au milieu des Indiens, dès nègres; n'ayant auprès d'elle, pour la défendre, que le fidèle Parahibo, la position de la pauvre femme était des plus dignes d'intérêt... d'autant plus qu'elle se trouvait enceinte de six mois.

— Il faut la faire venir! s'écria la duchesse avec élan.

— Enceinte ! elle est enceinte ! s'écriait le vieux duc en pleurant de joie. Ah ! la Providence me devait bien cela ! La race de Castel-Chambord ne saurait s'éteindre, et ajoutera encore de belles pages à l'Histoire de France ! *Acta Dei per Francos !*

Le jour même partait pour Rio-Janeiro une dépêche adressée au consul de France, et les fonds nécessaires au rapatriement de mademoiselle Caroline Fargeot. Celle-ci était prévenue qu'elle serait reçue comme une belle-fille, et respectée comme une veuve, dans le vieil hôtel de la rue Saint-Dominique.

* *
*

Six semaines après, mademoiselle Caroline débarquait à Paris, et la duchesse, tout en pleurs, se jetait dans ses bras. L'entrevue fut des plus attendrissantes. C'est qu'elle était plus jolie que jamais, cette Caroline, et les fatigues du voyage, pas plus que son état de grossesse, n'avaient altéré sa beauté. On eût dit que la maternité lui avait donné quelque chose de mystique, de surnaturel, lui avait imprimé comme un épanouissement de tout son être. Les Anglais eussent dit en la voyant : « Elle est *glorious*, » expression admirable qui rend bien, le rayonnement de la beauté triomphante.

— Ah ! comme je comprends Hector, et comme il a dû vous aimer, disait avec remords le vieux duc en baisant galamment la main de la nouvelle veuve. Vous nous parlerez de lui. Vous nous raconterez tout.

Partie en institutrice, en fugitive, elle rentrait en reine incontestée, en fille de la maison. On lui arrangea un appartement complet, confortable, plein des raffinements les plus exquis, dans lequel on accrocha tous les portraits d'Hector, afin que l'enfant ressemblât à son père. On attacha à sa personne le fameux docteur américain Campbell, qui vint la voir tous les deux jours ; sa santé était l'objet des soins les plus assidus, les plus constants. On lui défendait de lever les bras, de se livrer à aucune fatigue. Trois femmes de chambre expertes, une sage-femme éminente, avaient été chargées de son service. Chaque jour seulement, Caroline Fargeot faisait au bras du duc, une petite promenade à pied au Bois.

En route, on causait de l'enfant. Ce serait un garçon, bien entendu ! M. de Castel-Chambord se le figurait déjà, solide et bien bâti, tout blanc et tout rose avec les yeux bleus de sa mère et les cheveux rutilants, avec des reflets d'or bruni comme son père. Il serait immédiatement adopté par le duc, qui avait déjà commencé à la chancellerie toutes les dé-

marches nécessaires. Et les Castel-Chambord revivraient en la personne d'un superbe gaillard, ayant puisé dans les flancs de la blonde Caroline toute la richesse et toute la beauté du sang plébéien !

Quant à la duchesse, elle évoquait, tout attendrie, le souvenir d'un autre Chambord, venu exactement dans les mêmes conditions. Le duc de Berry était mort, et la noble race des Bourbons allait s'éteindre, si la duchesse de Berry – elle aussi s'appelait Caroline ! – n'avait mis au monde un enfant posthume.

– Notre petit Hector, disait-elle, ce sera l'*enfant du miracle*.

Et le temps se passa ainsi plein d'espérances, plein d'angoisses, Caroline, dans cet intérieur digne et patriarcal, semblait un peu mélancolique, et paraissait oppressée par cette existence régulière. Évidemment, pour une aussi splendide créature, le veuvage devait être pénible ; sans doute elle regrettait les caresses ardentes, les baisers brûlants du Raoul bien-aimé ; sans doute, dans ce sombre hôtel du faubourg Saint-Germain, se reportant aux époques heureuses où elle se donnait éperdument, tout entière, sa pensée franchissait les mers, revoyait les forêts vierges, la case de Villa-Rica, les champs ensoleillés,

les heures folles, les douces siestes alanguies dans le hamac, et on l'entendait murmurer une vieille chanson sur un rythme naïf et monotone :

SU AV SERTAO GUEREA
MATAR PASSARINHAS.
SU AV SERTAO GUEREA
E TAMBEM SOUROUCOUCOU...

Cependant elle était si gâtée, si choyée, si adulée, qu'elle se résignait, et d'ailleurs la délivrance devait être proche. Un beau matin, en effet, vers cinq heures, un coup de sonnette retentit partant de la chambre de Caroline et, immédiatement, tout l'hôtel fut en émoi. Les souffrances commençaient. Un valet de chambre partit en voiture chercher le docteur Campbell, tandis que les trois femmes de chambre et la gouvernante s'installaient en permanence au chevet de l'intéressante malade.

Quant au duc et à la duchesse de Castel-Chambord, brisés par la joie et l'émotion, ils s'étaient assis en silence dans le grand salon, comptant les minutes, les secondes. Serait-ce un garçon, mon Dieu ? Le ciel aurait-il pitié de cette vaillante race, si éprouvée ! Des parents étaient venus les rejoindre, le comte de Vaudreuil, le prince de Mézensac, la marquise douai-

rière d'Aspremont, le maréchal duc d'Arcole, tous anxieux, émus et ravis. Dans la vaste pièce solennelle on n'entendait que le tic tac de la pendule Louis XV, la duchesse priait à voix basse et, dans leur cadre doré, les ancêtres casqués, empanachés, avaient l'air à l'avance de sourire au noble rejeton annoncé.

Enfin la portière se souleva ; et le docteur Campbell, tout pâle, apparut, portant avec soin un objet enroulé dans une serviette brodée à la couronne ducal.

— Eh bien, balbutia le duc, dont les jambes fléchissaient... eh bien, docteur... est-ce un garçon ?

— Oui, c'est un garçon, un superbe garçon, répondit Campbell d'une voix sombre... Cependant, je ne sais pas s'il vous fera plaisir.

Et, entr'ouvrant la serviette, il exhiba aux yeux de la noble assistance effarée un petit être bien râblé, piaillant à plaisir... mais noir comme du cirage.

La belle Caroline avait mis au monde un moricaud ! L'enfant du miracle était un nègre !

Ces jours derniers, nous lisions dans les faits divers d'un journal : « Mademoiselle Caroline Fargeot, institutrice, épouse Parahibo, ce superbe nègre qu'on voit chaque jour sur les boulevards conduire

la voiture réclame du parfumeur Chose. La future et l'enfant se portent bien. »

LES DEUX CHAMBRES



BIEN ENTENDU, à Boulogne, ce n'est pas à l'hôtel Bristol que la petite Léa avait eu l'idée de descendre. On est très bégueule à l'hôtel Bristol. Des familles d'Anglais apoplectiques; des châtelains arriérés; des bourgeois de la rue Saint-Denis, qui, le soir, dans le salon de conversation, dansent au piano, jouent aux jeux innocents ou se font exécuter sur un tableau des projections graphiques par un jeune professeur de l'université d'Oxford. La petite Léa se connaissait : elle n'eût pas été là dans son milieu. Or, elle avait beaucoup de tact, la petite Léa. Sachant que le gros banquier Flamberger – celui qu'elle appelait sa *combinaison financière* – pouvait venir la rejoindre d'un moment à l'autre, elle était descendue à l'hôtel Machin, vous savez, ce nouvel hôtel, où le doux laisser-aller des locataires rappelle l'âge d'or, avec toute la simplicité de tenue des temps bibliques.

Oh! la délicieuse résidence avec ses corridors embaumés, fleurant les parfums du chypre, de la

peau d'Espagne, sans compter un tas de ces bonnes odeurs spéciales qui mettent aussitôt en éveil le nerf olfactif des viveurs de race ; ses portes numérotées devant lesquelles des petits souliers de femmes coquets et fringants avaient l'air de raconter les choses les plus drôles du monde à de solides chaussures masculines ; où les escaliers étaient, à chaque instant, gravis au galop et descendus en tourbillon par d'accortes caméristes portant sur le bras des jupons de dentelle, des matinées crème, mauve, rose, fraise écrasée, un tas de jolis accessoires de toilette soignés et froufrouants ; où les brocs remontaient pleins et descendaient si souvent vides que le brave maréchal n'eût pas pu s'empêcher de crier une fois de plus : « Que d'eau ! Que d'eau ! » où enfin les corridors et le vestibule restaient éclairés toute la nuit, avec la porte grande ouverte et des domestiques aveugles et sourds.

C'est donc là que Léa avait établi ses pénates avec la belle Lucy. Je ne sais trop pourquoi, quand Flamberger savait Léa avec Lucy, il était tranquille, et croyait sa maîtresse bien et dûment défendue contre les entreprises galantes des petits gigolos. Les deux amies avaient retenu deux chambres communiquant au rez-de-chaussée par une porte commune ;

quant à la chambre de Léa, elle avait une entrée directe sur le jardinet précédant l'hôtel, ce qui était excessivement commode.

Pourquoi commode ? me direz-vous. Léa n'était donc pas fidèle à Flamberger ? Non, vous ne le voudriez pas ! Une jolie fille, fraîche, rose, potelée, qui ne tromperait pas un vieux banquier, manquerait à toutes les traditions, et même à toutes les conventions théâtrales. On demandait un jour au vieux et toujours amoureux Sainte-Beuve ce qu'il aimerait être, – « Lieutenant de hussards, » répondit-il sans hésiter. Léa était donc tout à fait dans la note exacte en accordant ses faveurs à un jeune officier de cavalerie ; seulement, *en l'espèce*, comme on dit au Palais, le lieutenant de hussards était un sous-lieutenant de chasseurs qui s'appelait Maxence de Balzane et qui tenait garnison dans la bonne ville de Rouen.

La liaison durait depuis pas mal de temps déjà. L'hiver, Maxence arrivait par un des nombreux trains de la gare Saint-Lazare, et repartait – quand il repartait – par le train de minuit trente-cinq. L'été, il ralliait sur une des plages à la mode, plage que Léa choisissait toujours sur le parcours de la ligne de l'Ouest, si bien que dans ce deuxième cas, la distance

était encore minime et pouvait être franchie entre deux services.

Et tout allait ainsi pour le mieux, Léa toujours très amoureuse de son Max, et Maxence trouvant en Léa une maîtresse fort agréable. Le principal était cependant de ne pas se faire pincer par Flamberger, car pour toutes sortes de bonnes raisons très pratiques, Léa tenait essentiellement à ne pas se brouiller avec sa combinaison financière.

Celte année-ci, surtout, la saison s'était admirablement passée. Flamberger n'était pas encore venu une seule fois à Dieppe, et l'on avait pu se voir en toute liberté. Cependant son arrivée ne pouvait tarder. Chacune de ses lettres annonçait son voyage comme imminent, et il fallait se tenir sur ses gardes. Maxence, d'ailleurs, encouragé par l'impunité, passait maintenant des nuits entières à l'hôtel Machin, et le soir c'était d'interminables conversations avec Léa et Lucy qui avait fini par considérer le lieutenant comme un bon camarade et ne se gênait plus avec lui.

Tout en babillant, Lucy dépeignait ses cheveux et les tordait pour la nuit devant la glace, sans trop se demander si dans ce mouvement elle n'avait pas une attitude adorable. Elle dégrafait son corsage et

passait des peignoirs merveilleux qui bâillaient aux bons endroits, tout cela sans l'ombre de coquetterie. Pour elle, dans son honnêteté loyale, Maxence n'était pas un homme, puisqu'il était aimé de sa meilleure amie. Quand tous ses préparatifs nocturnes étaient terminés, elle embrassait Léa, échangeait avec l'officier une fraternelle poignée de main, et, après avoir souhaité une bonne nuit aux amoureux, se retirait tranquillement dans sa chambre, en demandant seulement – dans l'intérêt de sa tranquillité – qu'on ne fit pas trop de bruit.

Peu à peu, à son insu, Maxence en arriva à trouver un charme très capiteux à cette camaraderie à trois; le soir, il cherchait à retenir Lucy le plus longtemps possible, inventant des histoires forgeant des potins drôles sur le personnel du Casino, tirant tous ses feux d'artifice, et, enfin, lorsque la porte de communication était refermée, son imagination vagabonde la franchissait, et se préoccupait beaucoup de la belle voisine. Il la devinait déjà si bien! Ses yeux de connaisseur avaient pu suivre sous le peignoir soyeux et souple les lignes admirables de ce corps blanc, satiné et ferme comme un roc; il avait aperçu, et très haut, ma foi! cette jambe nerveuse moulée dans le bas de soie, ces tresses lourdes rappen-

lant le mot de *Francillon* : « Quand elle va se coucher, on marche dessus. » Par les fissures de la porte arrivaient d'âcres senteurs d'eau de toilette, des bruits de vaisselle, des sonorités intimes qui troublaient étrangement notre officier, bien qu'il eût son pain, – et un très bon pain, ma foi! – sous la main.

Il finit par être complètement épris de cette voisine qui avait pour lui toute la griserie de la cohabitation avec tout l'attrait de l'inconnu, et, bien souvent, fermant les yeux, il essaya de se figurer que c'était Lucy et non Léa qu'il possédait dans ses bras.

Ces soirs-là, la petite Léa, étonnée de ce renouveau survenant après une liaison déjà longue, disait, à moitié pâmée, et avec un bon sourire reconnaissant :

– Ah ! mon Max, il me semble que tu ne m'as jamais tant aimée que ce soir !

Et Maxence poussait un gros soupir, car cette simple phrase, prononcée à haute voix, faisait envoler le rêve et lui prouvait qu'il n'en avait en somme qu'une illusion décevante.

Vous me demanderez peut-être pourquoi notre lieutenant ne faisait pas purement et simplement sa déclaration ? D'abord ce n'était pas commode : lorsqu'il venait passer vingt-quatre heures à Dieppe, Léa

ne le quittait pas une seconde. C'est à peine si, autour du jeu des petits chevaux, il aurait parfois pu trouver un moment pour chuchoter quelque chose dans l'oreille de Lucy ; mais, si elle s'était cabrée devant la trahison proposée ? Si elle avait tout révélé ? C'était, en somme, probable, car Lucy, sans être une vertu, était vraiment une amie très sûre, et alors, quelle scène, mes enfants ! Maxence en frémissait, « Moi qui vous ai tout sacrifié, moi qui, pendant des années, ai été une maîtresse aimante, caressante et dévouée ; moi qui ai risqué pour vous ma combinaison financière ! » Et patati, et patata. Tout cela était vrai ! Certes, elle avait été une maîtresse dévouée et caressante – caressante surtout ! Certes, elle avait risqué sa situation. Mais quoi ? l'amour ne se raisonne pas et Maxence, tout en constatant les faits, cherchait toujours un moyen de commettre une monstrueuse mais bien agréable ingratitude.

La semaine dernière, il était venu de Rouen avec son camarade le lieutenant Brionne, et était monté en sa compagnie pointer un peu au cercle du Casino. Lorsque deux heures arrivèrent, il constata qu'il avait perdu une centaine de louis et songea tout à coup qu'il était temps de rentrer.

— Tu ne viens pas souper aux Paquebots? demanda Brionne.

— Non, non, dit Maxence. Il faut que je rallie à mon hôtel Machin. Léa ne serait pas contente.

— C'est un collage, alors?

— Hélas! oui, mais c'est une si bonne fille.

— Alors, tu ne serais même pas capable de venir avec moi à une partie de pêche, demain matin, sur le *Mosquito*?

— Une partie de pêche, parfaitement. Je ne suis pas si tenu que ça! Viens me chercher à neuf heures. Nous sommes au rez-de-chaussée, chambre 5. Tu n'auras qu'à frapper.

Là-dessus, il serra la main de Brionne, et redescendit tout pensif la rue de l'Église. La nuit était superbe, une véritable nuit d'amoureux; bien que la chaleur fût accablante, il venait par moment une petite brise délicieuse. Quel dommage que l'on ne pût se tromper de chambre et pénétrer carrément chez Lucy à la hussarde! Mais il n'y avait aucun moyen. Léa attendait éveillée et les deux chambres se commandaient. Il entra donc philosophiquement dans la chambre 8, décidé à faire, sans enthousiasme ce qu'il était arrivé à considérer comme un devoir — ô signification relative des mots! — et trouva Léa assez

soucieuse. Elle avait reçu une lettre de Flamberger, annonçant encore une arrivée imminente. Elle savait bien qu'il avait écrit déjà cela dix fois, mais, enfin, c'était toujours inquiétant. Ce serait si bête de se faire pincer.

Loin de calmer ses inquiétudes, Maxence se fit un malin plaisir d'abonder dans son sens.

— Vois-tu, lui dit-il, il y a un diable de train du matin qui permet de vous surprendre dès l'aube... Si tu m'en crois, ajouta-t-il hypocritement, tu me laisseras retourner coucher à l'hôtel Bristol.

— Jamais ! s'écria Léa furieuse. Je ne t'ai que vingt-quatre heures et, pour une crainte peut-être absolument chimérique, j'irais me priver de toi ! Al-lons, ne réveille pas par tes allées et venues notre bonne Lucy qui dort déjà, et reste ici bien tranquillement.

— Comme tu voudras, insista Maxence, mais je t'assure que ce n'est pas prudent, et...

Léa lui ferma la bouche par un baiser, mais elle songea au gros Flamberger toute la nuit.

Le lendemain matin, à neuf heures, les deux amis dormaient profondément. Comme nous l'avons dit, la chaleur était accablante, si bien que l'officier

avait adopté une petite tenue très primitive qui le faisait ressembler à un jeune dieu.

Tout à coup on frappa à la porte.

— On a frappé, dit Léa, réveillée en sursaut, et déjà toute pâle.

— C'est évidemment Flamberger, dit Maxence à voix basse. Que faire ? Que devenir ?

Les coups avaient recommencé plus violents.

— Il n'y a qu'un parti à prendre : précipite-toi chez Lucy !

Et, prenant vivement les effets de l'officier, elle le jeta tel quel chez son amie, en disant à cette dernière :

— Voilà Flamberger ! Garde-moi Maxence !

Celui-ci poussa le verrou, puis il s'avança vers Lucy, qui le regardait, un peu étonnée de cette irruption subite.

Il était vraiment très bien ainsi, l'officier, le torse bombé, les épaules carrées, campé dans une attitude martiale comme une statue grecque.

C'était un rude mâle !

— Ah çà ! dit Lucy, très émue par cette troublante apparition, que se passe-t-il ?

— Vite ! vite ! faites-moi une place, dit Maxence. D’abord, je vais m’enrhumer, et puis il faut absolument que Flamberger me croie avec vous.

— Ah ! si c’est pour sauver l’honneur de Léa, répondit Lucy, c’est autre chose.

Et, toute frissonnante, elle fit à côté d’elle une place au lieutenant sur le duvet moelleux et tiède encore de son doux contact.

Et quand Léa, rassurée, vint frapper à la porte de communication en expliquant qu’il n’y avait aucun danger, et que c’était tout simplement Brionne qui venait pour la partie de pêche, je crois bien qu’il était déjà trop tard, et la vérité m’oblige à dire qu’on mit beaucoup plus de temps à aller ouvrir qu’il n’eût été moralement nécessaire.

INTRIGUE PARLEMENTAIRE



I

— Alors, docteur, c'est convenu.

— Qu'est-ce qui est convenu ?

— Demain, vous renversez le ministère ?

— Dame ! marquise, avec la Chambre actuelle on n'est jamais sûr ; cependant, autant qu'il dépendra de moi...

— Allons donc ! vous, le grand pulvérisateur, vous, qui tant de fois n'avez eu qu'à souffler sur nos Excellences pour les abattre comme des capucins de carte ! Cela dépend absolument de vous.

— Il est de fait que je sais beaucoup de choses. J'ai dans mon sac des potins énormes avec preuves à l'appui, et si je dis tout ce que j'ai sur le cœur...

— Dites tout, absolument tout, ne cachez rien. Faites un de ces beaux discours indignés, vibrants, incisifs, dont vous avez le monopole, fourrez d'une main ferme le scalpel dans la plaie ; racontez les petites lâchetés, les compromissions infâmes, l'achat

des votes, les pots-de-vin ; enlevez un vote de blâme, et alors...

— Alors ?...

— Eh bien, je soupe avec vous le soir même. Ma parole d'honneur !

Cette conversation intéressante avait lieu dans un élégant petit salon, entre la marquise d'Estignac, agréable blonde de vingt-huit ans, très potelée, très en chair, et le docteur Rosambeau, le fameux député radical, celui qui possède une puissance d'autant plus grande qu'elle est occulte et qu'elle s'appuie sur une véritable popularité.

La marquise s'était penchée sur le dos du fauteuil où le député paraissait réfléchir très perplexe, et d'un mouvement lent et comme machinal de son éventail, elle lui faisait mollement passer sur le bas du visage des caresses de plume.

Elle aussi était toute-puissante. C'était la femelle qui connaît sa force sur le mâle, en use... et en abuse.

Elle se penchait tout près de Rosambeau, lui soufflant au visage son haleine pimentée, tout en l'hypnotisant de son regard magnétique.

— Et le souper aura lieu... chez moi ?

— Oui chez vous. Êtes-vous content ?

— Oh ! marquise ! marquise ! s'écria le député en embrassant à pleines lèvres une petite main blanche et satinée qu'on promenait depuis cinq minutes à quelques millimètres de sa moustache grisonnante, vous me rendez littéralement fou de joie ! Eh bien, écoutez l'emploi de ma journée de demain : Je me lève à six heures du matin. Je prépare mon discours et mes dossiers jusqu'à midi. Je déjeune en un quart d'heure. À une heure, je cours à mon dispensaire de Clignancourt.

— C'est bien nécessaire que vous alliez à ce dispensaire ?...

— Absolument. Le vendredi est mon jour de consultation gratuite ; mes électeurs ne seraient pas contents si je les faisais poser... et puis il y a aussi une question d'humanité.

— Soit, mais expédiez promptement vos malades.

— Oh ! ce n'est jamais bien long. J'ai le coup d'œil... Au premier regard, je devine tout de suite la maladie, sans qu'il soit besoin de longues consultations ou de longs discours. Je dicte l'ordonnance à mon secrétaire, j'indique le pharmacien où les remèdes sont fournis gratuitement, et je passe à un autre. Tout cela en un tour de main. Mon coupé

m'attend à la porte, et à trois heures je suis à la Chambre.

— Au plus tard ?

— Au plus tard !... — J'arrive, je prends un peu le vent à la salle des Pas-Perdus. À quatre heures, Galimard, du centre gauche, m'interpelle violemment, en langage presque injurieux. Nous sommes d'accord avec Galimard. Alors, je monte à la tribune et je parle jusqu'à cinq heures.

— Bravo !

— Je ne me laisse influencer ni par les interruptions, ni par les onomatopées, ni par les cris du coq, ni par la sonnette du père Méline. Je poursuis mon petit bonhomme de chemin, j'ouvre mes dossiers, je lis mes petits papiers y compris la fameuse lettre de Bréchet, vous savez, pour la fourniture des bidons en caoutchouc bitumé...

— Vous avez la lettre de Bréchet !

— Je l'avais fait photographier.

— Oh ! alors, nous sommes sûrs du succès !
s'écria la marquise avec ravissement.

— Je garde cela, bien entendu, pour mon coup de tonnerre de la fin, et alors, dans une péroraison superbe, je termine en envoyant un coup de poing sur le rebord de la tribune, et je dis : « Messieurs, pas de

de mi-mesures, pas d'équivoques. Si vous ne croyez pas à l'exactitude de tous les faits exposés devant vous, fortifiez par une nouvelle preuve de confiance ce cabinet dont les membres ont déjà sur leur banc des attitudes d'accusés...» On me rappelle à l'ordre, mais ça m'est égal et je poursuis : « Si, au contraire, j'ai dit la vérité, vous voudrez par un vote vengeur balayer toutes ces ordures qui empoisonnent la république ! » Là-dessus Galimard crie : « Aux voix ! » et l'on vote. Je crois bien que vers cinq heures et demie, il n'y aura rien de changé en France, sinon une crise ministérielle de plus.

Il s'en fallut de peu que la marquise ne sautât au cou du député. Dans les conditions psychologiques où l'on se trouvait, une crise était le commencement de l'anarchie... et par conséquent du succès.

— Allons, fit-elle, en mettant une dernière promesse dans ses beaux jeux alanguis, il se fait tard, je veux que vous ayez toutes vos forces pour la bataille de demain... Je n'ai pas dit laquelle. Bonsoir, docteur, et bonne chance !

Rosambeau se retira très troublé, et s'endormit, travaillant eu même temps des périphrases sonores, et des menus cantharidés, confondant dans un vague

méli-mélo les droits de l'homme et les truffes sous la serviette.

II

Le lendemain, comme il l'avait promis, dès six heures, il se mettait à travailler, et rédigeait un discours foudroyant. Il se sentait en verve, et, tout en souriant, accumulait les preuves des infamies.

La marquise l'inspirait. Il l'entrevoyait à travers chaque alinéa, il la voyait demi-nue penchée sur son fauteuil, la regardant avec ce regard de sphinx qui l'affolait. Elle lisait par-dessus son épaule : « Oui, messieurs, nous faisons œuvre de salubrité publique... cri de ralliement : À bas les voleurs!... » Mettrait-il le soir au souper des petites cailles en caisse, ou des côtelettes de homard créole?... « Il faut prouver à l'Europe que nous savons amputer courageusement les membres gangrenés. » Il y a bien aussi le tournedos Lucullus et la mousse au foie gras... le tout arrosé du montebello carte blanche... Et la péroraison : « Et vous voudrez, par un vote vengeur, balayer toutes ces ordures qui empoisonnent la République ! »

Là-dessus, très satisfait, il épingla au dossier la lettre accablante de Bréchet, déjeuna de deux œufs en cocotte et d'un filet saignant et bossu, puis, sautant en coupé, il prit au grand trot le chemin de Clignancourt. La route lui parut longue. Tout le boulevard de Clichy était encombré par les baraques de la fête foraine, et l'on n'avancait que difficilement. Il était près de deux heures lorsque le docteur arriva à son dispensaire où, comme d'habitude, il fut reçu avec acclamation.

On eût dit un nouveau prophète venant rendre aux pauvres, aux humbles, aux déguenillés la santé et la vie. Certes, pour un mondain comme lui, ce n'était pas toujours très agréable de respirer tous ces miasmes, de toucher tous ces haillons, de panser toutes ces plaies, mais, n'est-il pas doux d'obliger son semblable... et quelle influence morale cela donnait, dans les réunions publiques, sur les citoyens de l'arrondissement ! Parmi eux, il n'y en avait pas un qui n'eût un frère, un cousin, un ami auquel le docteur Rosambeau n'eût rendu quelque service médical ou même fait accorder quelque faveur, car on le savait également tout-puissant dans l'administration.

Précisément, il y avait ce jour-là un monde fou. Le député fit la grimace, mais, bah ! il avait le coup

d'œil... et il expédierait ses malades encore plus rapidement que d'habitude. Les fiévreux, les blessés passaient devant lui... beaucoup de blessés, et Rosambeau dictait un mot sec, rapide ; le secrétaire écrivait, et l'homme passait aux mains des aides pour y subir, qui un pansement, qui une friction. On lui montrait des torses velus, des dos ravinés par la misère, des bras tatoués de dessins fantastiques, et le temps passait.

Enfin, il n'y avait plus que deux sujets à examiner. L'un d'eux était en train de se déshabiller complètement. Le docteur Rosambeau commençait à avoir la fièvre et tirait sa montre à chaque minute. Cependant il ne pouvait pas renvoyer ces deux pauvres diables, les deux derniers !...

Le premier se présenta enfin. Il avait une maladie de peau très caractérisée.

Pommade de calomel au dixième, cria Rosambeau, et bains sulfureux. Maintenant faites entrer le dernier tout de suite, tout de suite !

— Monsieur le docteur, il n'est pas prêt. Il se déshabille.

— Lui aussi ! Ah çà ! pourquoi ne s'est-il pas préparé à l'avance ?

— Il paraît qu'il ne savait pas... Il n'y a que quand il a vu que son voisin enlevait ses vêtements avant d'entrer chez vous, qu'il a commencé à en faire autant.

Un moment le député eut une furieuse envie de l'abandonner à son malheureux sort, mais qui sait, ce pauvre garçon avait peut-être une maladie grave qui ne souffrait pas de retard, et si après l'avoir renvoyé sans le visiter, le malade venait à mourir, en disant : « Oui, le docteur Rosambeau n'a pas voulu me recevoir », quel scandale ! Quel effet déplorable dans tout Clignancourt !... Et puis, c'était le dernier.

— Allons, êtes-vous prêt, oui ou non ? tonna le docteur en entr'ouvrant énervé la porte du cabinet donnant dans la salle commune.

On poussa vers lui un grand gaillard qui enleva prestement sa chemise, et se présenta frais, souriant, dans le costume primitif des dieux de l'Olympe.

— Eh bien, lui dit brusquement le docteur, dépêchons ! Vous aussi vous avez une maladie de peau ?

— Moi, pas du tout.

— Qu'est-ce que vous voulez, alors ?

— Je désirerais un bureau de tabac pour ma sœur.

— Et c'est pour me demander cela que vous vous êtes mis tout nu !

— Dame ! j'ai vu mon voisin qui se déshabillait...
— j'ai cru que c'était la tenue pour se présenter devant vous.

— Que le diable vous emporte ! rugit Rosambeau, exaspéré.

Il se précipita dans son coupé, retrouva les mêmes encombrements de saltimbanques sur les boulevards, accrocha cinq fois, faillit écraser vingt personnes et arriva à la Chambre juste à temps pour apprendre de Galimard que le scrutin avait eu lieu, et que le gouvernement avait obtenu son vote de confiance, avec une majorité splendide, une majorité de sept voix !

À huit heures, le docteur recevait un télégramme :

« Puisque c'est ainsi que vous êtes fidèle à vos promesses, vous ne serez pas étonné, n'est-ce pas ? que je ne tienne pas les miennes. Adieu, monsieur.

» MARQUISE D'ESTIGNAC. »

Et voilà pourquoi le député Rosambeau a mangé ce soir-là, tout seul, les cailles en caisse et le tournedos à la Lucullus.

Mais le gouvernement l'a échappé belle !

LA ROSE DU BRÉSIL



C ELA MARCHAIT ASSEZ MAL, ce soir-là, pour la pauvre Lucie Régnier. Coiffée d'un grand chapeau de dentelles blanches, maintenu par des épingles en diamants, la robe de surah blanc très décolletée rehaussée par un collier de perles à trois rangs, elle allait et venait fiévreusement dans la grande salle de jeux de la villa des Fleurs, à Aix, et, par-dessus le dos rebondi des pontes, jetait au hasard une pièce d'or sur un des tableaux de baccara, tantôt sur celui de droite, tantôt sur celui de gauche, tantôt à cheval, car elle était décidée à épuiser toutes les combinaisons.

Et, après un temps plus ou moins long, la palette flexible du croupier s'allongeait, ratisant la monnaie, faisant sauter louis et pièces blanches avec une merveilleuse dextérité, et ramenant le butin devant le banquier qui, très calme, fumant un gros cigare, regardait cette fortune qui s'allongeait devant lui.

Les pièces d'or sortaient ainsi une à une de la pile maintenue dans le creux d'une petite main gan-

tée, et ne revenaient jamais au bercail, et Lucie croyait entendre dans son oreille avec un bourdonnement confus ces phrases qui revenaient comme une mélodie : « Messieurs, faites votre jeu ; rien ne va plus. – Cartes ? – Non. – Baccara. – Huit à la banque. – Il y a une suite. Messieurs la banque est aux enchères. Dix louis, – douze – quinze – vingt. – Une fois, deux fois. Personne ne met au-dessus. Adjugé à vingt louis. – Messieurs, les cartes passent, – Banco –, Messieurs, faites votre jeu. – Voici quatre blanches. – Un louis qui tombe ! etc. »

Et la soirée se passait ainsi, pleine d'émotion, d'anxiété et d'espoirs toujours déçus, soirée qui eût pu être charmante, si, abandonnant le jeu, Lucie Régnier s'était simplement décidée à causer avec ses amis et amies affalés çà et là sur les grands canapés de cuir, riant, fumant, causant, ou encore buvant des boissons glacées que leur apportaient des valets de pied en culotte courte, trop élégants, avec des habits à la française, des aiguillettes et des gilets d'un jaune aveuglant. Aveuglant comme cet or qui étincelait sur les lustres, sur les corniches en ronde bosse, sur les portes ornementées, et surtout sur ces tapis verts où les louis roulaient incessamment avec un bruit métallique. Les sages assez blasés pour ne pas

s'approcher des tables, jouissaient ainsi d'une soirée très agréable, environnés des plus jolies filles de Paris, luttant de luxe et d'élégance, couvertes de bijoux, étalant sous la lumière crue du gaz leurs chapeaux catapultueux et leurs robes froufroutantes à tons clairs, auxquels les *smokings* noirs des hommes servaient de fond sombre pour mettre toutes les lignes en valeur. Il y avait là les spécimens les plus hauts cotés de ce demi-monde que l'Europe nous envie : Andhrée de Lery, toujours pâle et serpentine ; Blanche Malabarre, Isabelle Rouard, Dracotti, la séduisante ballerine de l'Opéra, Marie Delapoix, qui a vu fondre dans ses mains effilées des millions et qui reste toujours aussi joueuse, Thérèse Shudens, qui – comme Bossuet – possède si bien l'éloquence de la chair, etc., etc. Puis, ce public spécial aux villes d'eaux, clubmen connus, majors de table d'hôte, colonels anglais, rastaquouères exubérants, méli-mélo bizarre, cosmopolite, sur lequel cependant tranchaient quelques têtes de Brésiliens, appartenant à la suite de l'empereur, et ayant, ma foi ! fort grand air.

Quand la pauvre Lucie eut vu filer jusqu'à son dernier louis, quand la décave fut complète, elle trouva tout à coup que le jeu était la chose la plus insipide du monde, et que la chaleur du grand salon

était accablante. Aussi éprouva-t-elle le besoin de prendre l'air, et, très rageuse, très grognon, elle alla s'asseoir sur un des fauteuils installés sous la véranda. La nuit était sombre, le parc désert, le vent apportait par bouffées la musique de *la Périchole* qui se jouait là-bas, au théâtre :

...MAIS VRAIMENT LA MISÈRE EST TROP DURE
ET NOUS AVONS TROP DE MALHEUR!...

Lucie se sentait triste comme tout. Soudain, elle vit s'approcher d'elle un beau gentleman, très décoré, très élégant, couvert de bijoux fastueux et étalant une majestueuse barbe blanche sur un plastron irréprochable.

— Madame, commença-t-il avec une dignité toute particulière, voulez-vous faire l'honneur à un étranger de lui accorder quelques minutes d'audience?...

— Mais, monsieur, répondit Lucie... cela dépend, pourrais-je savoir au moins à qui j'ai affaire?

— Je suis Brésilien.

— Ah! j'aime beaucoup les Brésiliens. Le Palais-Royal les a rendus très populaires. Vous savez... comme ou chantait dans la *Vie Parisienne* :

HIER, À MIDI, LA GANTIÈRE
VIT ARRIVER LE BRÉSILIEN...

— Mais, comment vous appelez-vous ?

— Dom Pedro.

Lucie étouffa un cri. Dom Pedro ! Évidemment cet homme si simple, si patriarcal, à belle barbe blanche n'était autre que l'empereur, l'empereur lui-même. Et elle avait été assez sotte pour aller lui parler du Palais-Royal, pour évoquer les souvenirs de Brasseur. C'était une terrible gaffe, mais, tout en respectant l'incognito impérial, tout pouvait encore se réparer. Et, se rappelant avec la vivacité de son intelligence féminine que l'empereur se glorifiait d'être un vieil étudiant, était fier d'être de l'Académie, elle repartit :

— Eh bien !... monsieur, permettez-moi à mon tour de me présenter moi-même : le suis madame Chasteur, la femme du membre de l'Académie des sciences.

— Quoi ! vous seriez madame Chasteur ! la femme de cet homme éminent, de cette lumière du monde ! Mon Dieu ! que je suis donc heureux de vous rencontrer !

Et, s'asseyant, il prit vivement une petite main qu'on ne lui refusa pas.

— Peste ! dit-il, voilà qui est merveilleusement soigné. Ces ongles roses, bombés, nacrés, et surtout admirablement taillés, – car je m’y connais –, sont tout simplement admirables.

— Vous êtes vraiment trop bon, Sire.

Le mot était lâché, mais il pouvait être pris dans le sens de *monsieur*, en anglais. D’ailleurs, don Pedro ne broncha pas (ces souverains ont une telle force sur eux-mêmes !), et il continua avec volubilité :

— Nous avons beaucoup étudié la méthode de Chasteur à Rio-Janeiro. Son envoi de lapins enragés en Australie nous a particulièrement intéressés, car il faut vous dire, madame, qu’au Brésil le lapin pulule avec une fécondité inquiétante. C’est un animal si amoureux, si prolifique !

Et la conversation continua ainsi sur l’extermination du lapin, extermination à laquelle Lucie, – par habitude professionnelle sans doute –, portait un vif intérêt.

— Eh bien, madame, dit enfin dom Pedro en se levant, si vous le permettez, j’irai causer de tout cela chez vous. Il y aurait peut-être pour M. Chasteur une importante commande.

— Je demeure villa de Solms, avenue Victoria, et serait toujours très heureuse de recevoir Votre Maj... votre visite.

Dom Pedro baisa une dernière fois avec une bonne grâce, qui sentait bien son souverain, la main de Lucie, et s'éloigna d'un pas majestueux, laissant son interlocutrice charmée et faisant déjà des rêves couleur de rose.

II

C'était en effet un rêve, un rêve inespéré que cette rencontre fortuite avec l'empereur. Le banquier Flamberger, resté à Paris, se faisait décidément tirer beaucoup l'oreille devant les demandes incessantes d'argent, et le jeu avait fait de terribles vides dans l'escarcelle de notre amie. Si elle pouvait séduire le vieux souverain ! Pourquoi la pseudo-madame Chasteur n'arriverait-elle pas à être la Maintenon de cet empereur érudit et sensible aux belles choses de l'esprit ? Tout allait dépendre de cette première visite. Le salon était banal, mais il est parfaitement admis dans une ville d'eaux de recevoir dans sa chambre à coucher. Grâce à l'étalage du luxueux nécessaire en argent, des jeux de peignes et de brosses

en écaille blonde, de l'onglier en ivoire et de tous ces menus objets de toilette qui constituent le bagage nécessaire d'une femme élégante, la pièce avait perdu son air de chambre meublée, pour prendre un aspect plus intime, sans compter que les parfums âcres de Chypre et de peau d'Espagne, répandus à profusion dans les toilettes de Lucie, exhalaient les effluves les plus capiteux devant influencer heureusement l'organisme un peu sénile de l'empereur. La photographie de Flamberger disparut dans un tiroir ; la *Revue des Deux Mondes*, achetée en ville, fut étalée avec affectation sur la table avec un coupe-papier planté au bon endroit : puis elle envoya quérir les deux petits chasseurs du restaurant de London-House, employés à la villa, qui furent campés en livrée verte de chaque côté de la porte. Ceci fait, Lucie revêtit un délicieux peignoir crème, très orné, très garni de dentelles, tenant le milieu entre la robe de chambre et la robe de bal, puis, étendue sur sa chaise longue elle attendit, non sans un certain battement de cœur.

Dom Pedro arriva ponctuellement à l'heure indiquée.

— L'exactitude, dit-il en s'inclinant, n'est pas seulement la politesse des rois.

Et comme Lucie voulait se lever pour le recevoir, il la força doucement à se rasseoir en disant d'un air paternel :

— Voyons, madame Chasteur, de grâce, pas de cérémonie ; traitez-moi en vieil ami, en confrère, car moi aussi je m'occupe un peu de médecine.

La conversation reprit sur les lapins d'Australie, mais il était évident aussi que don Pedro, très troublé, n'était plus du tout à la question. Ce peignoir qui bâillait aux bons endroits, ces parfums de Chypre, cette jambe étendue sur le canapé qui balançait d'un mouvement lent et voluptueux, une petite mule garnie de cygne, tout cela énervait le vieillard, qui glissait des regards ardents sur la belle personne couchée devant lui dans une attitude des plus provocantes. À un moment donné, il n'y tint plus et se jetant aux genoux de sa compagne, il lui prit un pied qu'il embrassa avec frénésie.

— Aïe ! ne put s'empêcher de crier Lucie.

— Qu'y a-t-il ?

— Je vous demande pardon, Sire, c'est un cor, un tout petit cor. Je n'ai pas confiance dans les pédicures d'Aix, et, dame ! quand on appuie un peu fort...

— Que ne le disiez-vous plus tôt ! Je vais vous soulager.

Et, avant que Lucie n'eût eu le temps de revenir de sa surprise, dom Pedro lui avait enlevé prestement son bas de soie mauve, et, saisissant un coupe-cors dans le nécessaire, s'était mis à travailler avec une légèreté de main surprenante. N'avait-il pas dit qu'il avait quelques connaissances en médecine ? C'est égal, c'était un spectacle bien fait pour faire palpiter le cœur d'une horizontale, même de grande marque, que de voir incliné, et enlevant avec soin des petites peaux mortes, ce souverain respecté d'un grand pays, ce beau-frère du comte d'Aquila, un Bourbon, cet allié à la Maison de France. Puis la vérité nous oblige à dire que, son travail terminé, dom Pedro, sans doute pour demander son salaire, se mit à embrasser le pied qu'on lui avait confié, puis sa bouche remonta au-dessus de la cheville, tant et si bien que Lucie, confuse, à demi pâmée, n'eut plus que la force de s'écrier :

— Au moins, mon vieux Pedro... laisse-moi pousser le verrou !

De ce jour, la liaison continua, charmante, pleine de prévenances, d'attentions respectueuses, de châtteries, de la part de Lucie, pleine de tendresse pater-

nelle de la part du vieillard. Celui-ci avait expliqué que, pour des raisons de tenue faciles à comprendre, il ne pouvait guère se montrer avec sa maîtresse ni au Casino, ni à la villa des Fleurs. Aussi les entrevues continuaient-elles à avoir lieu dans le plus grand mystère à la villa de Solms. Dom Pedro y déjeunait, y dînait, parfois même daignait y passer la nuit avec une simplicité qui rappelait moins le souverain que le patriarche. Parfois on montait le soir dans une voiture découverte et, la main dans la main, à la lueur de la lune, on s'en allait respirer la brise au bord de ce lac du Bourget, chanté par Lamartine. On prenait une barque, et tandis que l'embarcation glissait silencieusement sur les flots, Lucie, qui avait une jolie voix, appuyait la tête blanche de son bien-aimé sur son épaule et lui chantait :

UN SOIR, T'EN SOUVIENS-TU, NOUS VOGUIONS EN SILENCE,
ON N'ENTENDAIT AU LOIN, SOUS LA VOÛTE DES CIEUX,
QUE LE BRUIT DES RAMEURS QUI FRAPPAIENT EN CADENCE
LES FLOTS HARMONIEUX...

Et dom Pedro se sentait délicieusement ému. C'était un bonheur pur, complet, sans nuage. Les notes des fournisseurs continuaient à s'accumuler, mais qu'importe ! L'empereur allait bientôt retour-

ner dans sa patrie. Évidemment, il lui laisserait en partant un cadeau d'une munificence royale. Qui sait ! Il l'emmènerait peut-être à Rio-Janeiro ; et, là-bas, elle aurait un palais, une liste civile, un titre, ses entrées à la cour, des centaines de nègres pour la servir, toutes les satisfactions d'amour-propre d'une grande favorite. Elle fermait les yeux et, à l'évocation du bonheur entrevu, elle se sentait passer tout le long de la nuque comme des petits frissons. Elle ne mettait plus les pieds au cercle, elle avait abandonné, non seulement le jeu, mais toute sa bande d'amis et de joyeux viveurs ; en cachette, elle piochait la grammaire, la médecine, la politique et même le Gotha, afin de se mettre, le cas échéant, à la hauteur de la position entrevue.

— Vous savez que nous allons bientôt partir, lui dit un soir dom Pedro. Préparez-vous à une grosse surprise, à une grande faveur, à une suprême distinction qui, j'espère, vous comblera de joie.

— Ah ! s'était écriée Lucie, dont le cœur défaillait. Dites-moi, de grâce, quelle faveur ?

— Vous verrez, vous verrez ! avait répondu dom Pedro avec mystère.

Et, là-dessus, ils avaient échangé un dernier baiser.

... Le lendemain à midi, Lucie dormait encore lorsque sa femme de chambre lui apporta une grande enveloppe d'aspect ministériel.

— Vite, vite ! s'écria-t-elle, ouvre les rideaux.

Et les yeux encore tout embroussaillés de sommeil, elle lut :

« Chère madame Chasteur,

» Quand vous recevrez cette lettre, je serai déjà bien loin, car je serai parti par l'express de neuf heures la veille. Il me faut, hélas ! retourner au Brésil, où ma grandeur m'attache, mais jamais je n'oublierai la quinzaine exquise que vous m'avez fait passer. Je tiens à vous dire que, sur ma demande, mon souverain bien-aimé, dom Pedro d'Alcantara, a daigné, eu égard aux services rendus par M. Chasteur à l'humanité, vous accorder la Rose du Brésil, qui ne se donne que très rarement aux femmes, et dont je vous envoie ci-inclus le brevet.

« DOM PEDRO ALBUQUERQUE,

« PÉDICURE DE S.M. L'EMPEREUR DU BRÉSIL. »

Pédicure ! c'était un pédicure !

— Ah ! s'écria Lucie en froissant avec rage le parchemin apostillé, quel dommage que je ne sois

pas réellement madame Chasteur, car ce n'est pas la rose qu'il m'a envoyée, mats bien le *lapin du Brésil*.

LE GOÛT DE LIONA



LE PETIT MAXENCE, duc de Valoray, malgré ses vingt-cinq ans révolus, n'est pas encore atteint du snobisme moderne, et, parmi les croyances qu'il conserve au fond du cœur, le culte de la femme est resté intact. Il admire Louis XIV se découvrant dans l'escalier devant une chambrière, et au club des Braconniers, de catapultueuse mémoire, ses égards envers les hétaires, sans aucune considération de grande ou petite marque, étaient restés légendaires. Il descendait tête nue les chercher dans leur voiture, les introduisait à son bras avec la plus respectueuse déférence, toute la soirée veillait sur elles, leur présentait des danseurs, soignait leur souper, leur apportait leur manteau ou leur sortie de bal, et méritait les toasts que lui portait Saint-Machin comme « au dernier dépositaire de la vieille galanterie française ».

Aussi sa liaison avec Liona avait-elle un peu étonné. Liona est une belle fille sans doute, grande, admirablement découplée, portant merveilleuse-

ment les robes à traîne, et ayant dans toute son allure quelque chose de vraiment royal... mais elle n'a pas encore oublié complètement le temps où elle était modèle dans les ateliers des Batignolles. Ses paroles manquent parfois un peu de distinction, et de temps en temps elle laisse échapper le mot cru, trivial, ordurier, qu'on est surpris de voir sortir de cette jolie bouche, mais qui, du moins, a le mérite de rendre exactement sa pensée. Quand ces écarts de langage avaient lieu, le petit Valoray était froissé jusqu'au plus profond de son être, mais il comptait sur sa douceur, sur son tact, pour arriver à faire quand même de sa maîtresse une femme du monde accomplie : « C'est une éducation à perfectionner, » disait-il en souriant, après quelque formidable *attrapade* avec Liona qui, à son tour, disait connaître parfaitement l'art de traiter les ducs comme ils le méritent.

Ils s'étaient connus à un balluchon du samedi et Maxence, subjugué par le grand air, en même temps dédaigneux et hautain de Liona, l'avait traitée toute la soirée comme une marquise du faubourg Saint-Germain, et sur le coup de quatre heures, le genou en terre, lui avait respectueusement demandé l'autorisation de la reconduire jusqu'à sa porte. Puis, comme arrivé dans la rue Murillo il lui baisait lon-

guement la main sans oser formuler une demande plus précise :

— Eh bien, voyons ! avait demandé Liona, tout cela c'est très joli comme boniment, mais... montes-tu ou ne montes-tu pas ?

Et monsieur était monté. Jamais jeune épousée, à peine sortie de l'aile maternelle et toute troublée par l'étreinte du mâle, ne fut traitée avec plus de déférence que Liona pendant cette première nuit. Habitée aux fougueuses exigences d'amoureux moins délicats, elle était stupéfaite de ces égards et ne pouvait comprendre ce bonhomme étonnant qui implorait une caresse comme une faveur suprême et mendiait timidement un baiser comme on demande un sou. À six heures, comme d'un ton inspiré, il lui déclama des vers de Musset :

QU'ELLE EST BELLE DANS SON DÉSORDRE,
QUAND ELLE TOMBE LES SEINS NUS...

Liona s'endormit en trouvant le petit duc un peu raseur.

Cependant, en somme, il était gentil garçon, très riche et suffisamment généreux, elle le garda en dépit de sa trop bonne éducation, et quoique souvent excédée de toutes ces prévenances. Quant à lui, il

continuait à marcher tout vivant dans son rêve étoilé, prêchant la grande fusion entre les femmes du monde et les cocottes.

— L'amour, disait-il, est un art dont les femmes du monde sont les amateurs, et dont les cocottes sont les artistes. Elles ont déjà mêmes modistes, mêmes couturières, mêmes goûts; elles se rencontrent dans les mêmes lieux de plaisirs, et si, comme le Diable boiteux, on pouvait connaître le secret des alcôves, on verrait bien qu'il n'y a pas entre leurs mœurs toute la différence qu'on se figure. Que faudrait-il donc pour amener la bienheureuse fusion? Un peu plus de laisser-aller de la part de celles-ci, un peu plus de retenue de la part de celles-là, et alors ce serait l'âge d'or.

— Eh! va donc, père Lacordaire! répondait Liona en pouffant de rire. Tu me fais suer avec tes théories. L'âge d'or sera celui où tous les lapins seront morts, et où tous les michets seront devenus sérieux. Voilà!

Un de ces soirs derniers, Liona déclara à Maxence qu'elle avait envie d'aller à la fête de Neuilly; celui-ci s'inclina, bien que l'endroit fût, à son avis, assez peu *select*, mais sachant par expérience qu'il n'y avait pas à lutter contre les fringales

populacières de sa maîtresse. De temps en temps cela la prenait : elle s'en allait au Rat-Mort, à l'Élysée-Montmartre, à la Reine-Blanche, et, pendant toute une soirée se nourrissait de charcuterie, de pommes de terre frites arrosés de saladiers de vin bleu à la française, sous les yeux de Valoray consterné. Puis, le lendemain, elle reprenait ses grandes allures.

Le petit duc arriva à l'heure dite, après avoir longtemps médité son costume. S'il est de rigueur, le soir, pour donner le bras à une femme, d'être en frac et cravate blanche, d'un autre côté on ne pouvait guère aller à la foire en habit. Il finit par trouver que le *smoking* noir à revers de soie, et la cravate de satin noir serait une tenue intermédiaire et parfaitement correcte, avec le mac-farlane léger. Il pénétra dans le boudoir de Liona qu'il trouva très occupée à faire sa figure et qui, sans doute pour ce motif, le reçut de fort méchante humeur :

— Qu'est-ce que c'est que cette façon de pénétrer chez moi comme dans un moulin : chez qui croyez-vous donc être ?

— Ma chère, répondit Valoray très humble, vous m'aviez donné votre clef, et je pensais que cela me donnait le droit...

— Le droit, le droit, s'exclama Liona avec un regard haineux, personne n'a de droit sur moi, entendez-vous? Quelqu'un qui se croirait des droits, je le flanquerais à la porte.

— C'est bien. Une autre fois je me ferai annoncer.

— C'est étonnant qu'il faille tout vous dire! C'est comme les cent louis que je vous fais demander hier. Vous m'envoyez deux rouleaux afin que tous les domestiques sachent que vous me donnez de l'argent. C'est d'un goût déplorable.

— Évidemment j'ai eu tort, mais je n'avais pas de billets; alors pour ne pas vous faire attendre...

— Oh! je sais bien que cela vous est égal de me froisser!...

Tout en s'excusant de son mieux. Maxence avait enlevé son mac-farlane, et Liona tout à coup poussa un cri de fureur.

— Ainsi, vous vous êtes permis de venir me chercher en veston!

— Ma chère amie, je ne suis pas en veston, je porte un *smoking*; c'est le dernier cri de l'élégance.

— Ah çà! mon cher, où avez-vous été élevé? Me prenez-vous pour une fille? Comment osez-vous vous montrer avec une femme comme il faut, le soir,

sans être en habit ? – Tenez, j’aime mieux ne pas sortir avec vous.

Et il fallut que le pauvre petit duc s’humiliât et se fit bien désespéré, bien repentant, prouvât qu’il était en tenue de soirée, sauf le fâcheux *smoking* qu’il ne remettrait plus jamais, jamais. Enfin Liona, après une crise de nerfs coupée par une bordée d’injures contre laquelle Valoray fit gros dos, consentit à s’humaniser, et, coiffant un grand lampion Louis XV qui lui allait divinement, le torse enroulé dans un manteau de cachemire crème soutaché d’or, elle monta dans son coupé qui fila au grand trot vers Neuilly.

On descendit dans la grande allée. D’abord Liona voulut grimper sur les chevaux de bois, mais Maxence, pour des raisons à lui connues, ne tenait guère à se livrer à cet exercice tournoyant après son dîner. Pour le même motif, il se montra assez froid à l’idée d’aller envoyer des balles sur la tête des poupées, au jeu dit du massacre. Avec les allures et la toilette de sa maîtresse, on ne manquerait pas, au bout de quelques minutes, d’avoir un véritable rassemblement autour de la boutique, et, comme la belle commençait à être passablement énervée, il se hâta, pour conjurer l’orage, de proposer d’entrer dans une ba-

raque – chez Marseille, par exemple, où l'on était sûr de rencontrer la meilleure société.

– C'est cela !... allons chez Marseille ! répondit Liona dont les yeux s'allumèrent.

Ils arrivèrent devant l'estrade où s'escrimaient cinq musiciens, dont un tambour, une grosse caisse et une vieille clarinette aphone. Trois gaillards énormes, vêtus de maillots de coton rose, la poitrine enserrée dans un tricot, faisaient des effets de thorax, rangés autour de *Marseille lui-même*, en redingote noire, chapeau haut de forme et gants noirs.

– Il n'est pas en veston, lui ! fit observer Liona.

– Entrez, entrez, messieurs, criait pendant ce temps un clown étique. La lutte ! la belle lutte ! voilà la lutte ! Trois francs les premières, deux francs les secondes et un franc les troisièmes.

La foule se rua dans la baraque, et poussée, bousculée, à moitié écrasée mais enchantée quand même, Liona finit par se trouver avec son compagnon, assise au premier rang des chaises. En quelques minutes, les gradins se trouvèrent remplis jusqu'aux frises.

– Mesdames, messieurs, commença Marseille d'un ton emphatique, le spectacle que nous allons avoir l'honneur de donner devant vous commencera

par la lutte de M. Albert, dit le *Rempart de Nîmes* contre M. Jules, amateur.

Deux hommes descendirent dans l'arène, nus jusqu'à la ceinture, l'amateur en pantalon de toile bleue maintenu par une ceinture, le *Rempart de Nîmes*, en caleçon écarlate.

— Allons-y, les enfants ! cria Marseille. Les deux adversaires se donnèrent une poignée de main, se campèrent en face l'un de l'autre, repliés sur eux-mêmes et les mains tendues en avant, puis la lutte commença. Ils se palpaient, s'empoignaient, s'étreignaient et, de temps en temps, s'allongeaient de grosses claques sur les dos gras et rebondis.

On entendait : Plock ! Tout à coup, l'amateur empoigna le *Rempart de Nîmes* par le cou et, après lui avoir fait décrire une volte savante, l'abattit à terre.

— Bravo ! l'amateur. Ça y est ! s'écria la foule enthousiasmée.

Pendant ce temps, Liona avait paru s'intéresser prodigieusement à la lutte et, quand l'amateur eut tombé élégamment le Rempart, elle applaudit à faire craquer ses gants.

— Mesdames et messieurs, reprit Marseille très digne, nous allons continuer par la lutte de Bambou-

la, dit le *Serpent des Pampas*, contre M, Édouard, dit la *Contrescarpe de Dijon*. Le Serpent était un spécimen superbe de la race nègre, grand, maigre, noir comme de l'ébène et admirablement découpé. Quant à Édouard, il était impossible d'être plus robuste, plus commun et plus obèse. Ses cheveux plantés drus sur le front, sa moustache rude, ses épaules carrées, sa poitrine velue surmontant une bedaine énorme, à peine cachée par la peau de tigre, ses bras gros comme des cuisses et ornés de tatouages bizarres, ses jambes musclées, tout en lui révélait une force peu commune.

— Sapristi ! quel gaillard ! s'exclama Liona vivement intéressée.

La Contrescarpe entendit, se tourna gravement vers la spectatrice et sourit, tandis que Valoray faisait timidement et respectueusement observer que peut-être il serait plus séant de faire des observations à voix moins haute. Pour toute réponse, Liona compara un moment de l'œil le petit duc avec la Contrescarpe, puis elle fit une moue bizarre, et se tut.

Cependant, Bamboula s'était mis en garde en exécutant un véritable bond de jaguar, et la lutte avait commencé. Le nègre avait l'air d'une grande guenon ; il rompait, se tordait, glissait et roulait des

yeux tout blancs, à la grande joie de la galerie. Quant à Édouard, sa figure avait pris une expression épouvantable ; dans ses lèvres il tenait un bout de cure-dent *pour mieux respirer*. Et tandis que ces deux hommes s'étreignaient en poussant des *han* formidables, tandis que les os craquaient et que la sueur glissait sur ces deux torsos nus, Liona s'était tout à coup sentie envahie par une émotion extraordinaire. Rouge, l'œil brillant, le cœur battant à tout rompre, elle suivait, ravie, toutes les péripéties de la lutte, aspirant avec délices les relents fauves qui s'exhalaient de ces deux corps fumants. Un moment les deux adversaires vinrent rouler sur le premier rang des chaises, et Liona se trouva presque écrasée sous le corps d'Édouard en moiteur ; elle profita de cet instant, court comme un éclair, pour déposer un baiser, – presque une morsure –, sur le dos qui se trouvait près de ses lèvres, et éprouva à ce contact un plaisir fou. Repoussés à grands renforts de cannes et de parapluies, les deux adversaires, râlant, avaient été tomber à l'autre bout de l'arène ; tout à coup, Édouard avait soulevé le nègre par le milieu du corps, l'avait placé horizontalement sur son épaule, puis après l'avoir fait pivoter, d'un mouvement brusque l'avait envoyé rouler à terre, et était ensuite

retombé sur lui de tout son poids. Les omoplates avaient touché.

La salle entière avait éclaté en applaudissements et faisait une ovation à la Contrescarpe ; Liona s'était levée, agitant son mouchoir, et poussant des cris de femelle en délire, retenue en vain par Valoray qui détestait les manifestations publiques, et trouvait depuis pas mal de temps que celle baraque sentait atrocement mauvais.

— Ce serait peut-être la moment de nous en aller, ma chère amie, murmura-t-il.

— Oui, c'est cela, répondit-elle fiévreusement ; allez chercher la voiture, je vous attends ici.

Le petit duc partit, et Liona voyant qu'Édouard passait dans les rangs avec un chapeau pour faire la quête, écrivit en fait sur sa carte : « *Venez ; je vous attends à la sortie.* » Puis plaçant un louis enroulé dans ce carton, elle le laissa tomber au passage dans le chapeau du lutteur.

Cinq minutes plus tard, Édouard avait endossé sur son maillot un vieux paletot marron et montait en fiacre avec sa conquête, tandis que le duc de Valoray, après avoir demandé sa maîtresse à tous les échos, rentrait discrètement chez lui, en homme bien

élevé, se réservant d'avoir le lendemain l'explication du mystère.

À une heure, on arrivait rue Murillo, dans la chambre à coucher toute tendue en satin bleu pâle avec des bouquets Pompadour. Liona disparaissait dans son cabinet de toilette et Édouard, en maillot de coton rose, les pieds chaussés de bottines garnies de peau de lapin, s'étalait avec délice sur la chaise longue. Comme il s'ennuyait, il alluma une bonne pipe, et tout en envoyant des bouffées au plafond où se jouaient des amours dans les nuages bleus, il lançait négligemment des jets de salive tout autour de lui sur le tapis de Smyrne.

À ce moment, Liona lit son apparition, fraîche, parfumée, ses beaux cheveux noirs tombant sur les épaules, et vêtue seulement d'un peignoir en crêpe de Chine. Docilement elle vint s'agenouiller aux pieds d'Édouard qui tâcha vivement de dissimuler sa pipe et de frotter avec son pied les crachats épars. Mais elle, appuyant ses beaux bras sur les cuisses énormes du lutteur, et le dardant avec ses yeux de femme énamourée :

— Oh! je t'en prie, lui dit-elle avec une voix douce comme un chant d'oiseau, je l'en supplie, pas

de respect, pas d'égards ! Si tu veux que je t'adore,
vois-tu, mon gros lion, reste bien canaille !

ALLER ET RETOUR



C'ÉTAIT À L'UN DES DERNIERS vendredis de l'Hippodrome. Le promenoir regorgeait de monde et les loges présentaient ce qu'on est convenu d'appeler une belle chambrée. Du côté des femmes une véritable foire aux chapeaux gainsboroughs, polichinelles, devonshires étalant leurs bouquets de fleurs sous la lumière électrique. Aux oreilles étincelaient diamants et saphirs; partout, derrière l'éventail, souriaient des bouches plus rouges que nature, laissant apercevoir des dents superbes. Il était là tout entier ce demi-monde que l'Europe nous envie, avec ses potins, ses jalousies, ses coquetteries, ses remarques méchantes et drôles. Les parfums du white-rose, du sandringham, du chypre, de peau d'Espagne se mêlaient aux odeurs âcres des écuries. Tout le long du promenoir, ces messieurs pour la plupart en habit, lorgnaient ces dames, se confiant leurs impressions à haute voix dans un langage cru qui les déshabillait d'une manière brutale, et parfois

ils les interpellaient en leur tendant familièrement la main pardessus le rebord en velours rouge.

Et, pendant ce temps, l'orchestre bruyant installé au centre de l'ellipse, jouait à grand renfort de cuivre et de grosse caisse des pas redoublés sur un rythme entraînant, et le char du duc de Brunswick, majestueusement traîné par quatre magnifiques carrossiers, amenait quelque phénomène. Ô bizarre destinée des choses ! ce char, portant encore sur les panneaux les fières armes des Brunswick, ce char que la vieux duc avait fait construire pour rentrer en triomphateur dans ses États, au son des cloches et aux acclamations d'un peuple en délire, ce char servait de véhicule à des gymnasiarques et à des clowns qui descendaient du carrosse en imitant la grenouille !

Pardaillan, appuyé sur la balustrade d'une des loges, ne pensait guère à philosopher sur tout cela. La course des chars romains le laissait froid, les performances des vélocipédistes lui étaient absolument indifférentes, et les facéties d'Auguste n'arrivaient pas à le distraire. Absorbé par la contemplation de Sabine Steward, il ne voyait rien, il n'entendait rien. Il n'y avait pas à dire : sans conteste, c'était toujours elle la plus belle et la mieux mise. La physionomie la plus mobile : au repos son profil régulier, son teint

pâle, ses sourcils noirs et très fournis, sa bouche dont les coins s'abaissaient dédaigneusement, lui donnaient l'air froid et hautain ; mais venait-elle à rire, il se creusait des petites fossettes deçà et delà, sur les joues et sur le menton, les yeux s'allumaient, les narines frémissaient, la bouche souriait en montrant des dents superbes, une tout autre femme. Avec cela merveilleusement habillée ; le chapeau tout garni de muguet faisait comme une auréole aux cheveux lissés sur le front, mais persistant quand même à frivotter sur les tempes. Sur la jupe de surah gris-perle était jetée une pelisse de cachemire crème avec une foule de brandebourgs et de soutaches qui s'enchevêtraient et descendaient sur les bras, formant un grade qui la faisait au moins colonelle.

Pour le moment, Sabine avait sa physionomie hautaine, et de temps en temps jetait un regard ennuyé sur son voisin, le comte Pluskoff, qui étalait à côté d'elle, dans la loge, son ventre de boyard, son nez en bec d'aigle et ses favoris coupés à la russe.

— Donc déjà, ma chère, disait-il avec une satisfaction profonde, je trouve ce M. Holtum très fort avec son boulet.

Le boulet, hélas ! c'était le comte Pluskoff, et ce fut sans doute aussi la cause du regard désespéré

lancé à Pardaillan, regard par lequel la belle Sabine souligna la phrase de son seigneur et maître. Tout en ne voulant pas renoncer aux six mille francs de pension qu'il lui accordait mensuellement, elle le trompait le plus consciencieusement du monde, et Pardaillan avait ses grandes et petites entrées dans le somptueux rez-de-chaussée que la belle occupait, 326, avenue de l'Alma.

Ce n'était pas d'ailleurs commode. Pluskoff étant jaloux, très jaloux, arrivait aux heures les plus variées, et lorsqu'il reconduisait le soir après le spectacle, on ne savait jamais à l'avance s'il franchirait le seuil en conquérant, ou s'il rentrerait sagement chez lui en se contentant de baiser la petite main qu'on lui tendait alors avec un immense soupir de soulagement et de délivrance. Le seul moyen – que d'ailleurs Pardaillan avait souvent employé avec succès – consistait à suivre de loin le couple – le comte rentrant presque toujours à pied par hygiène – et lorsque l'amoureux avait assisté au baise-main final qui marquait la fin des joies légitimes du propriétaire, lorsqu'il l'avait vu s'éloigner à grands pas, alors il s'approchait, cognait trois petits coups au carreau, suivant un signal convenu, et immédiate-

ment la porte s'entre-baillait pour laisser passer l'heureux remplaçant.

Malheureusement tout s'use, et Pluskoff, à la longue, avait fini par remarquer la figure de Pardaillan rôdant toujours autour de son bonheur. Très soupçonneux, il pressentait dans la silhouette noire qui suivait le soir à vingt pas, un danger, un amoureux, un rival, et dans ce cas, il ne manquait jamais, quelle que fût sa fatigue, de rentrer quand même chez sa maîtresse, quitte à n'y faire son devoir que d'une manière lamentable. Semblable au chien du jardinier, même lorsqu'il ne pouvait, faute d'appétit, toucher à sa soupe, il ne voulait pas qu'un autre la mangeât à sa place.

Afin de ne pas être reconnu, Pardaillan avait augmenté de plus en plus sa distance, mais ceci avait un autre inconvénient. Il finissait par perdre la piste, et, arrivé devant la porte, il ne savait plus, dans sa cruelle perplexité, s'il devait faire le signal convenu ou s'il devait passer au large. Dans le doute, abstiens-toi, dit le sage, et Pardaillan rentrait penaud, en se disant qu'il perdait peut-être, par sa faute, une nuit exquise. Aussi, ce soir-là, était-il absolument décidé à employer un autre système.

Précisément, ses actions paraissaient en hausse. Sabine ne répondait que par quelques monosyllabes aux réflexions du comte, réflexions d'ailleurs dépourvues de tout intérêt appréciable, et ne perdait jamais une occasion de se trouver un peu en arrière pour envoyer ses œillades les plus expressives à Pardaillan. Ce qu'il y avait d'amusant, c'est que le gros Fontenoye, le camarade de cercle de Pardaillan prenait toutes ces agaceries pour lui et minaudait avec une fatuité des plus réjouissantes. Quant à Pluskoff, il avait une fois de plus reconnu son rival abhorré, et, de temps en temps, il lançait dans sa direction des regards farouches de bon Russe, que Pardaillan supportait avec la sérénité d'une âme impure. Les courses à pied allaient commencer :

— Si vous voulez bien, cher comte, nous allons rentrer, dit tout à coup Sabine en se levant. Je commence à être un peu fatiguée.

— Donc, ma chère amie, je suis à vos ordres, répondit Pluskoff en se levant avec une docilité de serf, d'autant plus que je me sens moi-même éreinté.

Ce disant, il lança un dernier regard fulminant dans la direction de Pardaillan, qui ne sembla pas pulvérisé, et offrant noblement son bras, il sortit avec sa compagne.

— Fontenoye! Fontenoye! cria aussitôt notre ami; mais, hélas, en vain, Fontenoye était parti. Faute de mieux, il dut s'adresser à Pressac, un autre camarade, qui se trouvait près de la loge.

— Rends-moi un grand service, lui dit-il rapidement. Tu vois ce couple qui s'en va. Suis-le jusqu'au 326 de l'avenue de l'Alma, à deux pas d'ici, et reviens immédiatement me dire si le vieux est entré ou est reparti après avoir laissé la belle seule.

— Drôle de commission! dit en riant Pressac, Enfin, je n'ai rien à te refuser. Je vais jouer pour toi les Tricoche et Cacolet, mais à titre de revanche.

Et il emboîta le pas derrière Pluskoff, tandis que l'amoureux évoquait des idées couleur de rose. Le comte, qui ne connaissait pas Pressac, ne se méfierait de rien. Il était fatigué, par conséquent il ne resterait probablement pas chez Sabine; Pardaillan serait prévenu cinq minutes après, et alors, alors!... lui aussi il prendrait le chemin de l'avenue de l'Alma. Il cognerait trois fois au carreau, puis il entrerait doucement. Il aspirait déjà avec béatitude l'air imprégné d'un parfum indéfinissable, mélange d'iris, d'ambre et d'odeurs de femme; une veilleuse persane, suspendue au plafond, éclairait discrètement la chambre de ses lueurs vacillantes. Il entrevoyait confusément,

jeté sur la chaise longue, un grand peignoir de crêpe de Chine doublé de satin cerise, et par terre, comme si on les eût ôtés à la hâte, des jupons de dentelles sur les roses du tapis; à côté, deux petites mules de velours garnies de cygne, et deux bas de soie bleue tranchant sur le satin noir d'un crapaud posé près du lit. Il s'approcherait doucement. Dormait-elle ? les yeux étaient fermés ; mais il y avait à gauche, près de la bouche, une petite fossette qui donnait beaucoup à penser. Il se pencherait pour l'embrasser, et alors Sabine, ouvrant brusquement les yeux, lui jetterait ses bras autour du cou en l'embrassant à pleines lèvres. Il allait, il allait ainsi, suivant les excitantes idées que lui suggérait son imagination vagabonde, tandis que devant lui une vingtaine de pauvres diables, haletants, couverts de sueur, s'esquintaient à faire au trot les trois tours de la piste, avec l'espoir chimérique de gagner trente francs et de parcourir ensuite l'Hippodrome dans un char de triomphe. Tout à coup Pressac reparut très essoufflé :

— Ça va très bien, s'écria-t-il, le vieux a embrassé respectueusement la main de ta bien-aimée qui est rentrée toute seule au 326.

— Bravo ! et merci, ami, répondit Pardaillan transporté ; et le chapeau sur l'oreille, d'un pas

souple et élastique, il prit rapidement le chemin de l'avenue de l'Alma, le cœur tout gonflé de joie, ayant des envies folles de prendre son chapeau et de l'envoyer rouler dans les étoiles.

— Allons, se dit Pressac en le regardant s'éloigner triomphant, c'est beau l'amour, et voilà un homme heureux !

Dix minutes après, à sa grande surprise, il se retrouvait dans le promenoir nez à nez avec Pardaillan, mais cette fois, le chapeau sur les yeux, la mine longue et l'air absolument déconfit. Quel changement entre ce départ conquérant et ce retour piteux ! Que s'était-il donc passé ? Pluskoff était-il donc revenu ?

— Ah ! mon ami, si ce n'était que cela ! riposta Pardaillan. J'arrive devant le 326 et je me mets en mesure de frapper au carreau, lorsque tout à coup un bruit de conversation frappe mon oreille. Je m'approche, et, par la fente des rideaux insuffisamment tirés, j'aperçois, qui ? Fontenoye, qui, d'un geste tranquille et bourgeoisement banal, piquait son épingle de cravate sur la pelote de la cheminée, et déposait sa chaîne de montre dans la coupe d'onyx.

— Ainsi, entre le départ du vieux et le moment où j'étais venu te prévenir... Il était entré un troisième larron. Oh ! les femmes ! les femmes !

— Bah ! lui dit Pressac avec philosophie, est-ce que les trains de plaisir refusent jamais des voyageurs ? Il n'est qu'onze heures un quart... tu as encore le temps d'aller te consoler aux Montagnes russes.

SUGGESTION À ÉCHÉANCE



C E SOIR-LÀ, il n'y avait ni fête, ni souper, ni première, ni rien. Lina est une bonne fille, mais elle ne sait pas rester chez elle après dîner ; ce n'est pas une femme d'intérieur, quoique l'extérieur ne laisse rien à désirer. On ne peut pas tout avoir. Au besoin elle se contenterait d'un beuglant, d'un guignol, de n'importe quoi, mais il faut qu'elle sorte. Le prince Pankratieff le savait bien ; un soir, il l'avait décidée à se coucher à dix heures. D'abord, elle avait été très grincheuse en s'endormant – pas ça ! pas ça ! – et puis, à deux heures du matin, elle l'avait obligé à aller visiter avec elle le cabaret du *père Lunette*, endroit plutôt mal composé, et où les consommations sont de dernier ordre. Il est vrai qu'au retour elle fut charmante.

Pankratieff cherchait donc à la quatrième page des journaux un endroit inédit où il put quand même mener Lina, persuadé que la plus sûre façon de ne pas être trompé par sa maîtresse, c'est de ne pas laisser l'ennui entrer dans la place ; lorsque tout à

coup sa vue fut attirée par une affiche annonçant les séances d'hypnotisme du docteur Bolando, galerie Vivienne.

— Qu'est-ce que c'est que l'hypnotisme ? demanda Lina.

— C'est un état très curieux, ma chère, qui n'est ni la veille, ni le sommeil, où l'on éprouve des hallucinations et certaines suggestions, telles que paralysies partielles et mouvements automatiques, une espèce de somnambulisme.

— Des somnambules ! J'adore les somnambules, s'écria Lina. Allons chez Bolando.

Elle campa sur sa tête son chapeau Clarisse Harlowe, endossa son beau manteau de satin prune sou-taché d'or, et, prenant le bras du prince, elle partit toute joyeuse pour la galerie Vivienne ; salle très coquette, ressemblant un peu à celle de Robert Houdin ; au rez-de-chaussée, des fauteuils d'orchestre ; au premier, une seule galerie ; près de la scène, un piano. Beaucoup de demi-mondaines, plus ou moins morphinées : comtesse Ollangewska, Mye Raumesnil, Alice Merchenne, Marie Martinez, tout un petit clan très élégant et sentant très bon ; et, au milieu, à demi noyé sous les jupes, riant, pérorant, gesticulant, le beau Neverley, poursuivant le cours habituel

de ses succès faciles. Lina entra, riant aux anges, envoya un petit bonjour aux chères amies ; et, comme la salle était déjà comble, s'assit, avec le prince, sur deux fauteuils apportés par l'ouvreuse. Pankratieff, ainsi installé en potence devant le premier rang, et ayant vaguement l'air de présider, trouva qu'il avait ainsi une place tout à fait correcte et conforme à son rang. Quant à Neverley, le beau manteau prune attira son attention, et, immédiatement, il envoya à Lina, flattée, son regard le plus velouté et le plus expressif.

Tout à coup la toile se leva et Bolando fit son entrée. C'était un petit homme, brun, moustachu, avec un bedon rondet, et qui n'avait rien de particulier dans la physionomie, sauf un œil percé en vrille, brillant étrangement sous l'arcade sourcilière. En termes fleuris, il annonça qu'il allait commencer ses expériences, demandant, autant que possible, des individus âgés de moins de vingt-cinq ans.

— Pourquoi cela ? s'exclama Neverley.

— Après cet âge, le sujet est beaucoup moins sensible à l'hypnotisme.

— C'est dommage ! J'allais me proposer. Et il se tourna en riant vers Lina qui se mit à pouffer avec toute la salle.

Cependant quelques spectateurs se sont décidés. Du fond du théâtre arrivent une demi-douzaine de jeunes gens, très laids pour la plupart. Ils montent sur la scène et étalent sous la lumière du gaz, leurs souliers crottés, leurs pantalons déformés et leurs jaquettes avachies. Les plaisanteries commencent dans la salle. – Des compères, sans doute, insinue Lina. – Ils sont logés, mais pas nourris. – Et surtout pas habillés !

Bolando sourit agréablement au public, comme s'il trouvait ces facéties profondément spirituelles. Tous les sujets se sont assis en cercle et le docteur leur annonce qu'il va d'abord expérimenter leur degré de sensibilité. Il les appelle l'un après l'autre, et, après les avoir soulevés de terre, il les regarde avec une fixité étrange. Son visage prend une expression impérieuse, son œil lance des éclairs. Au bout d'un temps plus ou moins long, les yeux des sujets s'écarquillent et se fixent en quelque sorte, les pupilles se dilatent, les paupières sont animées d'un mouvement vibratoire très rapide, puis, les globes oculaires se convulsent subitement en ne cessant de fixer l'œil du magnétiseur ; quelques visages prennent à ce moment un aspect véritablement terrible. Brusquement Bolando leur souffle sur le front ;

alors ils semblent se réveiller et, tout étourdis, retournent s'asseoir sur la chaise au milieu des lazzis et des quolibets.

Ollangewska est enthousiasmée, Raumesnil, émue et palpitante, applaudit à tout rompre. Quant à Neverley, il essaye de regarder Lina à la façon de Bolando pour savoir si, lui aussi, est doué du don de fascination, tant et tant que le prince finit par s'apercevoir de ce manège.

— Ah ça! ma chère, qu'a donc ce monsieur à vous fixer de la sorte? Je ne trouve pas cela gentleman.

— Bah! fait Lina, il paraît que c'est un docteur, un concurrent, qui essaye ça et là sa puissance sur la salle pour prouver qu'il a le même fluide que Bolando. Mais il n'obtient rien du tout.

— Ah! le pauvre!... répond Pankratieff en riant d'un gros rire qui lui secoue les épaules.

Et, absolument rassuré, il ne s'occupe plus du tout de Neverley, bien qu'il rencontre à chaque instant ses regards dans la direction de Lina. On a le fluide ou on ne l'a pas, et il est bien évident que ce monsieur ne l'a pas, puisque Lina, — cependant si nerveuse et si impressionnable — déclare ne rien éprouver.

Cependant, les hypnotisés, passablement abatus et à peu près réveillés, ont repris leur place dans la salle, qui aux fauteuils, qui à la galerie.

— Messieurs, dit Bolando, je vais sortir de la salle, et dans cinq minutes les sujets vont s'endormir à côté de vous, et ensuite ils seront pris d'un accès de joie folle avec des rires inextinguibles.

— Je sens, dit Neverley, que je vais partir pour le pays des songes.

Et il se laissa aller sur le sein rebondi d'Alice Merchenne, non sans lui avoir déclaré que tous les efforts aimables et caressants qu'elle ferait pour le réveiller seraient complètement inutiles. Elle peut d'ailleurs essayer.

— Ce monsieur a bien tort de faire des plaisanteries, murmura Pankratieff; ce n'est pas parce qu'on est magnétiquement impuissant qu'il faut plaisanter les épreuves sérieuses.

— Oh! magnétiquement impuissant! s'exclama Neverley, réveillé subitement par un rire formidable.

Et comme si cet accès de gaieté eût trouvé un écho dans la salle, voici tous les hypnotisés tout à coup secoués par un éclat de rire strident et convulsif, un éclat de rire effroyable, ressemblant plutôt à une quinte de toux. Les uns se renversent en arrière

en faisant les grands bras, les autres se penchent en avant en maintenant leur ventre, et d'autres allongent de joyeux coups de poing sur le rebord en velours de la galerie; il y en a qui ont des larmes ruisselant sur ce visage qui rit toujours, d'autres essuient de grosses gouttes de sueur. Les cascades de rire succèdent aux cascades comme un collier de perles qu'on égrène; on se croirait dans une maison d'aliénés. L'accès est d'ailleurs contagieux et les spectateurs lucides se mettent à leur tour à rire d'une manière spasmodique. Lina a des dents superbes, et c'est une occasion unique de les montrer, en se cambrant en arrière et en faisant des effets de torse sous l'œil attendri de Neverley, de plus en plus pris et de plus en plus enthousiasmé.

— Sapristi! la jolie fille, murmure-t-il. Ah! si j'étais le docteur Bolando, je sais bien à quelle agréable besogne j'emploierais mon magnétisme!...

— Eh bien, ma chère, dit le prince, commencez-vous un peu à croire à l'hypnotisme?

— Hypno... quoi? répond la blonde enfant. Je crois tout simplement que tous ces gens-là sont des rigolos qui se moquent de nous agréablement. D'ailleurs, vous m'aviez promis une somnambule. Où est la somnambule?

— Je ne sais pas. C'est sans doute le spectacle de la seconde partie. Vous ennuyez-vous ?

— Oh ! pas du tout, fit Lina, dont le regard se croisa de nouveau avec celui de Neverley, un regard sinon plein d'effluves magnétiques, du moins plein de caresses, qui lui fit passer un délicieux frisson à la racine des cheveux.

Il y eut un entr'acte bruyant pendant lequel chacun causa de ses impressions, consulta les lumières de gens graves et décorés, et adressa des questions saugrenues aux sujets passablement abrutis, répartis çà et là dans la salle. Neverley, lui, employa ce moment de répit à écrire sur sa carte de visite : *Demain, chez moi, cinq heures, 12, rue du Cirque ; petit logement, sur le devant, épatant. Je vous attends.* Puis il plia la carte en carré et la montra de loin à Lina qui prit immédiatement un air très effrayé. Le prince ne la quittait pas, et la confiscation du billet pouvait avoir les conséquences les plus graves pour sa position. Il fallait donc s'abstenir de toute communication écrite et s'en tenir à une pantomime vive et animée, ce qui était quelque chose sans doute, mais quelque chose d'insuffisant. Elle fit donc vivement : *Non*, de la tête, avec une jolie moue, et sans se laisser émouvoir par l'air comiquement navré de Neverley,

elle reporta ses yeux sur la scène où Bolando, frais, recoiffé, poudrerizé venait de faire une souriante ré-apparition.

— Mesdames et messieurs, commença-t-il, dans ma seconde partie, je vais étudier les phénomènes de suggestion à échéance et, pour ces expériences, les dames sont admises. Deux ou trois petites femmes, assez élégantes, se décidèrent avec des chuchotements et des fous rires à escalader les gradins. Elles ôtèrent leur chapeau, — l'une profita de l'occasion pour laisser rouler sur ses épaules une magnifique chevelure blonde, aux applaudissements du public sensible à cette attention; d'autres se dégantèrent avec de jolis mouvements de doigts chargés de bagues, et s'assirent sur la scène en donnant çà et là des petits coups sur la robe pour obtenir des plis harmonieux. Où les hommes avaient paru gauches, ridicules, les femmes, par un instinct théâtral tout particulier, paraissaient immédiatement à leur aise sur la scène, et se montraient dans la note juste.

Bolando choisit une des plus gracieuses, la campa au milieu du théâtre dans une attitude de madone, puis il la regarda quelque temps, jusqu'à ce que les yeux convulsés et levés au ciel eussent cette expression extatique que prennent certaines courtisanes

dans leurs spasmes d'amour. C'était vraiment fort agréable à regarder.

— Maintenant, continua le docteur, je vais suggérer une idée à madame.

Et, s'adressant à elle avec une politesse exquise, tout en lui frottant doucement le front avec le pouce :

— Madame, dans cinq minutes, vous entendez bien, dans cinq minutes, lorsque je ferai : *Ah!* vous descendrez de la scène et vous irez prendre le porte-cartes de monsieur dans la poche de sa redingote.

Et il montrait le prince Pankratieff; puis il ajouta, en se tournant vers le public :

— C'est ce que j'appelle; la suggestion à échéance.

Là-dessus, il réveilla la belle blonde, qui retourna s'asseoir en souriant et en se frottant les yeux.

— Par exemple, murmurait Lina, elle est bien bonnet. J'admets encore que la somnambule puisse faire et dire des choses extraordinaires pendant son sommeil; j'en ai vu une, mademoiselle Prudence, à la foire de Neuilly, qui était épatante. Mais cinq minutes après! Allons donc! Pourquoi pas le lendemain?

— Bolando pouvait parfaitement lui donner un ordre à accomplir le lendemain, répondit le prince en hochant la tête d'un air grave.

— Voyons, mon cher, vous n'allez pas m'apprendre ce que c'est qu'une somnambule ; j'en ai vu plus que vous, des somnambules ! J'en ai dans ma famille.

Cependant, après avoir exécuté quelques autres expériences bizarres, — telles que de persuader à un monsieur que certaine bouteille d'huile de foie de morue était du vin de Champagne, si bien que le sujet se mit à boire avec délices à même le goulot —, Bolando, sans avoir l'air de rien, avait tout à coup poussé le cri de ah ! Et, à ce simple signal, la femme blonde s'était levée avec des yeux plus grands que nature, et d'un pas lent, regardant droit devant elle comme si elle poursuivait un rêve intérieur, s'était mise à descendre les gradins menant à la salle. Elle marcha vers le prince, puis d'un geste très doux, elle lui entr'ouvrit sa jaquette, plongea sa main dans la poche et prit le porte-cartes qu'elle se mit à regarder avec une fixité étrange et qu'il fut ensuite très difficile de lui arracher.

— Eh bien, qu'on dites-vous ? dit le prince triomphant.

— Bah ! dit Lina, qu'est-ce que ça prouve ? Moi aussi je pourrais vous prendre votre porte-cartes et je ne serais pas endormie pour cela.

— Messieurs, dit Bolando, j'entends se produire dans la salle quelques objections. Elles me font plaisir. J'adore les objections, car je puis toutes les réfuter. On me dit que madame a entendu l'ordre que je lui ai donné, et qu'il n'est donc pas étonnant qu'elle l'ait exécuté, endormie ou non. Désormais, je vous prierai de me dire simplement à l'oreille ce que vous désirez, et le sujet l'accomplira sans que je prononce un seul mot.

À ces mots la salle éclata en applaudissements, Lina continuant à manifester des doutes, mais Orlangewska, Raumesnil, et Merchenne réellement conquises. Quant à Neverley, une idée subite lui était venue, idée bien digne d'un viveur aussi peu scrupuleux. Pourquoi ne se servirait-il pas de la somnambule comme d'un intermédiaire, — une gracieuse intermédiaire — entra Lina et lui ? De cette manière le prime n'y verrait que du feu, et en tout cas, si l'on était pincé, on mettrait l'indélicatesse sur le compte de l'hypnotisme, et d'une irresponsabilité nerveuse produite par l'excitation du spectacle. Aussitôt il se pencha vers Balando :

— Monsieur, lui dit-il à l'oreille, pourriez-vous faire que dans cinq minutes, au moment où le public serait occupé par une autre expérience, votre dame blonde vint prendre mon chapeau et le portât à une spectatrice complètement prise au hasard, — par exemple à cette femme en manteau prune ?

Et il montrait Lina, qui écoutait en souriant, tâchant de comprendre.

— Rien de plus facile, répondit Bolando avec assurance.

Il remonta sur la scène et, pour occuper la galerie, il persuada à deux ou trois sujets de danser un petit ballet, ce qu'ils firent immédiatement en exécutant des entrechats, des jetés battus et des ronds de jambe, et en formant des groupes sympathiques dans des poses macabres.

Puis, au moment où le public s'amusait le plus, la dame blonde se remit en marche de son même pas lent et doux, et s'avança vers Neverley qui s'empressa de montrer très ostensiblement à Lina qu'il laissait tomber sa carte pliée dans son chapeau, tandis que le prince, grave et digne, continuait à suivre, en savant, les phénomènes curieux qui se passaient sur la scène.

La somnambule prit le chapeau de Neverley et le porta à Lina, qui sauta sur la carte et la fourra dans sou gant. Aussitôt Bolando, s'adressant d'une voix forte au public :

— Messieurs, dit-il, un spectateur m'avait demandé tout bas que madame portât, dans cinq minutes, son chapeau à une spectatrice prise au hasard. Vous êtes témoins que je n'en ai pas dit un mot un sujet; vous voyez que l'expérience a parfaitement réussi, et que l'on ne saurait, par conséquent, mettre en doute la suggestion à échéance.

— Bravo! dit Pankratieff enthousiasmé. Il reporta gracieusement son chapeau à Neverley, tandis que Lina, émue et suffisamment rougissante, lisait en hâte :

« Demain chez moi, cinq heures, 12, rue du Cirque. Petit logement, sur le devant, épatant. Je vous attends. »

— Vois-tu bien, ma chère amie, disait sentencieusement le prince Pankratieff, en rentrant dans la voiture avec Lina, ce monsieur, au lieu d'envoyer simplement son chapeau, aurait ordonné n'importe quoi, même pour le lendemain, cela se serait accompli quand même.

— Vous croyez ? lit Lina, qui resta songeuse, et qui mit impitoyablement à la porte Pankratieff en arrivant chez elle.

— Non, mon prince, pas ce soir, tous ces exercices m'ont énervée.

— Eh bien, alors, je viendrai vous demander demain à dîner, à sept heures et demie.

— C'est convenu.

Le lendemain, à sept heures et demie, le prince était chez Lina. Celle-ci ne rentra qu'à neuf heures, un peu rouge, les yeux meurtris, et passablement décoiffée. Elle donna d'ailleurs de ce retard quelques raisons assez incohérentes. Seulement, au dessert, elle parut tout à coup sortir d'un rêve, et dit d'une voix lasse :

— Ah ! prince, vous savez, la suggestion à échéance... eh bien ! maintenant, j'y crois absolument.

— ... Je savais bien que vous y viendriez, et que vous vous laisseriez conquérir comme les autres, répondit Pankratieff avec une satisfaction non dissimulée.

LA QUÊTE



TOUT-PARIS CONNAÎT le richissime baron Bartel, baron comme je danse, et d'une avarice légendaire. Grand, replet, l'air faux, les yeux percés en trous de vrille, il tremble devant sa femme, madame Bartel, – la belle Sylvia – qui lui a apporté une fortune colossale, sans pouvoir arriver à en faire un gentleman. Sacrifiant tout au luxe extérieur, Bartel a un hôtel, avenue Matignon, et un phaéton très correct au Bois, et, comme il l'avoue naïvement, il se sert de ces deux moyens de séduction, pouvant faire croire aux pauvres petites femmes à une richesse certaine – et par conséquent à une générosité probable.

En conversation, il glisse négligemment à une blonde enfant rencontrée au hasard :

– Mademoiselle, vous connaissez sans doute le baron Bartel ?

– Pas du tout, monsieur.

— Alors, en allant au Bois, vous avez sûrement remarqué ce magnifique hôtel qui fait le coin de l'avenue Matignon. Eh bien, j'en suis le propriétaire.

— Ah ! fait la belle, très intéressée par cette communication.

— Et vous avez dû certainement me rencontrer en phaéton. Livrée bleue... bottes à revers... deux superbes alezans... Vous voyez bien que vous me connaissez.

On ne connaissait pas. Mais lorsqu'on apprenait que l'hôtel et le phaéton étaient vrais, on ne demandait qu'à connaître. Il appelait cela *jouer de la situation*. Après en avoir joué quelque temps, son caprice satisfait, il disparaissait en... oubliant de régler la note. La petite Marguerite Geoffroy, des Bouffes, après être restée deux mois avec lui, toujours attendant l'arrivée du gros sac, a fini par mettre notre Bartel à la porte, après avoir reçu de lui, en tout et pour tout, pendant ces soixante jours, un billet de théâtre pour le concert Colonne.

— Pourquoi vous conduisez-vous ainsi mal avec les femmes ? lui demandait un jour le vicomte de Mézensac, un de nos plus sympathiques clubmen.

— Mon cher, lui répondit Bartel, avec une nuance de dédain, vous ne pouvez pas comprendre

cela. Vous, étant donné votre fortune modeste, vous êtes obligé de maintenir votre crédit en étant généreux, mais moi, ma situation est tellement assise que tout m'est égal. On crie, on hurle. Et puis après ? Cela m'est tout à fait indifférent, et ne m'enlève pas ça de mon prestige.

Poussant ce système à l'excès, il portait des habits râpés sous prétexte qu'il était assez riche pour avoir le droit d'être mal mis. Au théâtre, s'il était dans une loge avec des amis, il disparaissait pendant le dernier entr'acte pour ne pas avoir à donner le pourboire de l'ouvreuse, et partout où il s'agissait de payer, ne mettait jamais la main à la poche qu'*in extremis*, riant dans sa barbe lorsque les gogos trop pressés s'exécutaient pour lui. Bref, jamais parvenu ne fut plus insolent, et plus sordidement avare.

Bien entendu, avec les grandes demi-mondaines son jeu avait vite été percé à jour, sa réputation était faite et il ne se risquait pas de ce côté. Il aimait mieux rouler les petites débutantes, encore un peu timides, un peu naïves, qui, même après avoir été écorchées, n'osent pas crier, ni réclamer.

Les réclamations eussent eu toutes sortes d'inconvénients dont le moindre eût été de faire dresser l'oreille à madame Bartel. Et celle-ci n'eût

pas plaisanté. À la moindre incartade bien avérée de son indigne époux, au premier scandale, elle avait déclaré qu'elle se séparerait, remportent dans les plis de sa robe sa dot colossale et tous les avantages y attachés, et laissant le pauvre Bartel Gros-Jean comme devant.

Cependant, malgré son intention bien arrêtée de travailler toujours dans ce qu'il appelait les *plats du jour* et les petits *fonds de bain*, Bartel n'avait pu s'empêcher d'être frappé à l'allée des Acacias par la prestance vraiment royale de la belle Lucy Ravaschoff. Jamais femme ne sut mieux porter les chapeaux catapultueux, les robes luxueuses de chez North, les riches manteaux soutachés d'or; ne sut mieux se tenir dans un huit-ressorts et répondre par un imperceptible mouvement de tête aux saluts que lui faisaient sur sa route les hommes attendris, quémendant un sourire comme on mendie un sou. Grande, mince, l'air froid et même un peu « rosse », elle ensorcelait tous ceux qui l'avaient approchée, et après les avoir rendus follement heureux pendant un temps plus ou moins long, les laissait ensuite nus comme des petits Saints-Jean, après les avoir dépouillés et ruinés le plus agréablement du monde. Cette puissance en matière de finances, cette sé-

cheresse merveilleuse, ce manque absolu de cœur était même une des raisons qui excitaient le plus l'admiration de Bartel.

— C'est une femme, très forte, très roublarde ! pensait-il en lui décochant au passage un regard d'admiration, et en détaillant en connaisseur, en homme qui sait la valeur des choses, la race des carrossiers anglais, la finesse des harnais, la coupe de la livrée, la forme exquise du huit-ressorts tête de tigre avec un réchampi ton sur ton, tout cet ensemble sobre de détails, mais harmonieux à l'œil servant de cadre exact à la belle créature qui passait.

Et peu à peu d'une admiration, purement morale, il en vint à une appréciation physique. Après avoir repoussé avec horreur la perspective d'une accointance quelconque avec cette dangereuse sirène, il en vint à se dire qu'il serait doux d'avoir avec elle sinon une liaison longue, du moins un caprice, et de la prendre sinon à l'heure... du moins à la course. Et ma foi, s'il fallait payer, eh bien ! pour une fois, il payerait. Ce serait pénible sans doute de rompre ainsi avec les habitudes de toute sa vie de garenne, mais, bah ! il était assez riche pour commettre une folie, surtout une folie qui ne devait pas avoir de lendemain.

Et de ce jour, décidé au sacrifice, il se mit à sourire, à rouler des yeux en boules de loto, à faire piaffer ses chevaux, à *jouer du phaéton*, bref il recommença ce manège absolument ridicule qui lui réussissait d'habitude auprès de ses victimes de petite marque.

Lucy Ravaschoff regarda, trouva le candidat laid à plaisir, commun à faire pleurer, mais comme l'équipage avait quand même bonne façon, et les deux valets de pied très grand air, elle prit ses informations.

Les renseignements fournis sur lui par Edwidge, sa meilleure amie, furent les suivants : Trois cent mille livres de rente, au bas mot. Hôtel à Paris, avenue Matignon. Château en Picardie. La fortune vient du côté de sa femme, qui est jalouse et le mène à la baguette. Quant à lui, malgré sa grosse fortune, il a élevé le lapin à la hauteur d'une institution. En somme, un assez vilain monsieur ; à éviter.

Ravaschoff resta un moment rêveuse ; en somme ces renseignements constituaient ce qu'on appelle de mauvaises références, mais les gens qui possèdent trois cent mille livres de rente ne se rencontrent pas tous les jours, et ce n'est pas une raison parce que les autres avaient été maladroites et n'avaient pas su

s'y prendre, pour qu'elle, – Lucy Ravaschoff –, ne tentât pas l'aventure. Elle était, d'ailleurs, décidée à n'accorder aucun crédit.

Aussi, lorsque Bartel, après toutes sortes de manœuvres, d'hésitations et de regards échangés, se décida à s'ouvrir à Edwige pour la prier de se charger de la commission :

– Oh ! mon cher, c'est bien simple. Avec Ravaschoff on ne fait pas de sentiment. C'est cinquante louis !

– Cinquante louis.

– C'est à prendre ou à laisser, et si le cœur vous en dit, vous pouvez recommencer à ce prix-là, autant que vous le voudrez... seulement rappelez-vous que, – chaque fois, – ce sera toujours cinquante louis !

– Bon, répondit Bartel un peu estomaqué ; mille francs, c'est une somme, mais je suis si amoureux... votre amie n'est pas la première venue, je le sais bien... Bref, annoncez à Lucy que j'irai la voir demain à quatre heures.

– Vous serez admirablement reçu, lui répondit Edwige en riant.

... Et le lendemain, Bartel, très excité, prenait le chemin de la rue Murillo, où habitait la belle, après

avoir placé, – non sans un gros soupir – un précieux billet bleu dans son portefeuille.

Le petit hôtel que Lucy possédait rue Murillo était meublé avec une élégance exquise. Bartel, malgré son parti pris habituel de dénigrement, ne put s'empêcher d'admirer les vieilles tapisseries qui garnissaient les murs du large escalier, le mobilier en velours de Gênes du salon, les vitrines garnies d'éventails Louis XV, de petits saxe, de flacons ciselés, de divinités hindoues, méli-mélo artistique de bibelots merveilleux rappelant un succès de femme, ou le souvenir d'heures divines. À la suite de Lucy qui le précédait, drapée dans une magnifique robe de chambre ornée de point d'Alençon, il pénétra dans une salle de bain toute garnie de glaces, avec la baignoire en argent massif; il entra, non sans un certain respect, dans la chambre à coucher tendue de peluche vieil argent, où le lit en ébène, marqué au chiffre L. R., se dressait majestueux, surmonté par un grand rideau entr'ouvert à l'italienne. Puis, sur la muraille, des Baudouin, des Swchach, des Lancret. – Peste! se disait Bartel, tandis que Ravaschoff, campée devant lui, le regardait avec un sourire étrange, cela vaut bien cinquante louis. Oh! certes, cela les vaut bien.

...La robe de chambre tomba, traçant un grand rond clair et froufroutant sur les rosaces du tapis, et à ce moment psychologique, Bartel s'il eût été consulté, eût trouvé que cela valait cent louis, deux cents louis, trois cents louis, tout ce qu'on eût voulu!...

Malheureusement, une demi-heure après, cet enthousiasme factice et absolument anormal était tombé, et chez Bartel le vieil homme reprenait graduellement le dessus. Il ne voyait plus du tout, mais du tout, les choses au même point de vue, et tandis que Ravaschoff, pâmée, sommeillait dans une attitude lasse, lui se disait à nouveau que mille francs était une somme, – qu'il serait vraiment trop commode de la gagner aussi vite... et aussi agréablement. Lucy était jolie, sans doute, elle avait incontestablement de la branche; mais, dans le courant de sa carrière accidentée, il avait connu des petites femmes qui la valaient bien. Et patati, et patata. Bref, il repiqua vivement l'épingle de sa cravate, placée je ne sais plus trop pourquoi sur la cheminée, et s'esquiva en *oubliant* de laisser dans la coupe d'onyx réservée aux offrandes le précieux billet bleu qu'il avait emporté.

Le lendemain matin, il recevait un petit mot parfumé, très courtois, lui rappelant les conventions faites avec Edwidge, et ajoutant qu'il avait sans doute, et sous le coup d'une émotion bien excusable, oublié de s'exécuter en partant. Et comme, une fois son caprice satisfait, Bartel se souciait de Lucy comme un poisson d'une pomme, il *oublia* de répondre.

Quelques jours se passèrent, et cette fois arriva une missive d'Edwidge lui conseillant, « dans *son intérêt même*, d'envoyer les cinquante louis dans le plus bref délai ». Et comme notre homme avait décidément une mémoire très défectueuse, il *oublia* encore de donner signe de vie après cette sommation.

Un certain matin, Bartel, dans le grand salon de l'avenue Matignon, était en train de prendre le café avec madame Bartel. Étendu mollement sur une chaise longue, il envoyait au plafond les bouffées d'un gros cigare, tandis que sa femme Sylvia, assise devant un petit bureau, était absorbée dans le règlement des comptes de la maison. Tout à coup, le valet de chambre entra et annonça que deux dames quêtuses demandaient à être reçues.

— Non, non, « dit Bartel ennuyé, toujours des quêtes à domicile ; c'est assommant. Dites que nous sommes sortis.

Mais Sylvia, après avoir jeté un coup d'œil, sur la carte qui lui était présentée, donna aussitôt l'ordre de faire entrer.

— Vous comprenez, mon ami, dit-elle avec douceur, que je ne puis mettre ainsi une femme du monde à la porte : la comtesse Ravaschoff!

— Hein ! s'écria Bartel abasourdi.

Et, avant qu'il eût pu se remettre de sa stupeur, il vit apparaître dans le salon Lucy Ravaschoff, flanquée de son amie Edwidge. Ces dames, heureusement vêtues de noir, avaient assez bonne façon ; mais, cependant, le maquillage se trahissait encore sous la voilette, et les lèvres étaient plus pourpres que nature.

— Monsieur le baron, dit Lucy en avançant résolument vers Bartel et en le regardant dans le blanc des yeux, vous m'avez absolument promis mille francs pour notre œuvre des *Madeleines repenties*, et je viens vous demander de bien vouloir tenir votre promesse.

— Vous aviez promis mille francs, vous ! dit madame Bartel très surprise.

La situation était délicate. Un mot de plus et Sylvia allait avoir des soupçons. Pendant ce temps, Ravaschoff attendait gouailleuse, ironique, prête à tout révéler, tandis qu'Edwidge, la terrible Edwidge, pouffait déjà de rire derrière son éventail.

— En effet, balbutiait Bartel très pâle, j'avais rencontré madame un soir... il y a longtemps... à l'ambassade d'Angleterre, n'est-ce pas?... et là je m'étais laissé aller à promettre... un peu en l'air, je l'avoue...

— Pas si en l'air que ça ! insinua Ravaschoff avec une moue dédaigneuse.

— Enfin, mon ami, dit madame Bartel impatiente, il n'y a pas à hésiter ; si vous avez promis cinquante louis à ces dames, il faut faire honneur à vos engagements.

Et ouvrant un des tiroirs du bureau sur lequel elle écrivait, elle remit un billet bleu plié entre les mains de Ravaschoff qui l'accepta en faisant sa révérence la plus correcte et la plus cérémonieuse. Puis elle sortit, lançant un regard ironique à Bartel, plus mort que vif, et emmenant Edwidge, secouée par les cascades d'un rire convulsif.

— Et maintenant, mon cher, dit Sylvia Bartel, en se plantant résolument devant son mari, vous allez

me dire un peu ce que c'est que ces deux dames quêtuses ?

DANS TON INTÉRÊT!



I

ELLE DATAIT DE LOIN, de bien loin, l'amitié de La Briolle et de Schinner. Au collège, La Briolle, solide et vigoureux gaillard, avait pris sous sa protection le petit Schinner, et ce dernier pour un oui, pour un non venait se réfugier sous l'aile de son camarade qui savait, le cas échéant, appuyer son protectorat d'un bon coup de poing. De là une confiance aveugle et presque respectueuse que le faible avait peu à peu ressentie pour le fort, lui demandant des conseils qui étaient suivis à la lettre, et marchant toujours dans l'ombre de son grand ami.

Je ne dirai pas que, de son côté, La Briolle n'éprouvât pas une certaine affection, mais aussi un certain dédain pour cet être malingre et trembleur. Il l'aimait sans doute, mais il faisait volontiers étalage de sa supériorité et ne manquait jamais, en lui donnant des conseils, de commencer sa phrase par : « Dans ton intérêt... »

— Oui, oui, dans mon intérêt... appuyait Schinner absolument convaincu à l'avance.

Ils grandirent ainsi côte à côte, La Briolle devenant un homme superbe, carré d'épaules, taillé en hercule, avec les cheveux drus, la moustache noire, et une voix qui tonnait avec des vibrations métalliques; Schinner, blond, svelte, pâle, avec un petit air vieillot et soufiteux. Ils se marièrent la même année et, comme les contraires s'attirent, La Briolle épousa une blonde éthérée, à tête de *keepsake*, un Greuze frêle et délicat, retouché par Grévin, tandis que Schinner unissait sa destinée à une plantureuse brune, au teint chaud, aux yeux de flamme, avec des lèvres pourpres comme du sang, estompées dans les coins d'une imperceptible moustache qui était affriolante en diable.

Au bout de deux années le Greuze était devenu un Rubens éclatant de santé, il avait mis au monde deux magnifiques poupards qui avaient eu successivement la grande médaille d'honneur au concours des bébés. Quant à Schinner, quand on le questionnait à cet égard, il avouait d'un air piteux et embarrassé que le ciel n'avait pas béni leur union; et, de fait, madame Schinner restait sans enfants, et maigrissait à vue d'œil avec des yeux de plus en plus

flamboyants, comme si elle eût été dévorée d'un feu intérieur en dépit du pompier légal que M. le maire lui avait octroyé pour l'apaiser.

La situation devenait intolérable. La Briolle avait en regardant son ami des sourires de commisération exaspérante et témoignait à madame Schinner une déférence pleine de pitié.

Parfois on l'entendait murmurer; «Pauvre femme!...»

Puis, il s'en allait en haussant les épaules avec une mauvaise humeur toute attendrie. Schinner n'y tint plus.

Un beau matin, à huit heures, il entra chez son ami :

— Mon cher, commença-t-il, il faut que tu me rendes un grand service.

— Parle, mon petit, parle : tu sais bien que je te suis tout dévoué.

— Eh bien, tu as deux enfants, deux superbes enfants. La stérilité de ma femme me désespère et je crains que cela ne tourne mal. Il est temps d'aviser. De grâce, donne-moi un conseil. Il doit y avoir quelque chose à faire...

— Mais, mon pauvre vieux, c'est ta faute aussi, tu ne sais pas t'y prendre !

— Moi, cependant... ?

— Voyons, dans ton intérêt, veux-tu me permettre de te tracer un programme que tu suivras depuis A jusque Z, tu me le promets ?

— Oui, oui, je le le jure !...

— Eh bien, assieds-toi là, en face de moi, et prends bien note de mes recommandations.

II

La Briolle alluma un gros cigare, et commença de sa voix cuivrée, taudis que Schinner buvait ses paroles et les transcrivait immédiatement sur un carnet.

— Je prendrai la question de haut. L'âge d'or est fini. Nous voici à une époque de fer. Les petits Amours de Boucher et de Watteau, sauf comme dessus de porte, n'ont plus raison d'être. Tout en ce monde a un but : l'industrie est un moyen d'augmenter la richesse d'un pays ; l'amour doit être un moyen d'augmenter sa population. *Croissez et multipliez*, telle est la loi et les prophètes. L'agriculture manque de bras. La France a besoin d'ouvriers. L'armée a besoin de soldats. Repeuplons ! Tel doit être aujourd'hui notre cri de guerre. C'est

celui des races du Nord, et il ne faut pas chercher ailleurs le secret de leur supériorité. Il fait froid, on se rapproche, et de ce rapprochement résultent de formidables effectifs.

— Ah ! comme tu as raison, La Briolle !

— ...Or, mon pauvre ami, tu ne connais ni les femmes, ni ta femme. Ne proteste pas. Si je le dis cela, c'est dans ton intérêt. J'ai bien étudié madame Schinner ; c'est un merveilleux instrument de plaisir, mais qui demande à être manié par une main délicate et experte. Qu'est-ce que le mariage, en somme ? Une question d'harmonie. Avec un bon doigté, on arrive à l'accord parfait :

DO-DO – MI-MI – DO-DO...

Ces mots sont en même temps clairs comme un emblème, et caressants comme un chant d'oiseau. La femme est le *chant*. Note haute, claire, mais incomplète par son élévation même. L'homme est la *basse*, note grave, vibrante, faite pour donner à la femme les frissons les plus nobles, les plus divins. Si les deux octaves marchent bien ensemble, vous avez un homme et une femme qui se fondent dans un suprême accord : c'est le ciel. Sinon, vous n'obtenez

que dissonance et cacophonie. Tu en es à la cacophonie.

— Explique-toi, de grâce !... Je n'ai pas très bien saisi...

— Eh bien, je le disais que madame Schinner était un clavier qu'il ne fallait pas attaquer immédiatement en plaquant de grands accords et en appuyant sur la pédale. Elle demande à être amenée peu à peu, et par toutes sortes de préludes, de modulations, de préparations savantes au moment psychologique où elle consent à commencer un duo dans lequel elle peut dignement faire sa partie. Rien ne s'improvise, pas même le plaisir, et, avec elle, pour arriver à une bonne nuit d'amour, il faudrait suivre tout un plan, et l'appliquer sans défaillance pendant toute une journée.

— Je l'appliquerai, La Briolle, je l'appliquerai dans ses moindres détails.

— Eh bien, dans ton intérêt, je te conseillerais de profiter du merveilleux automne dont nous jouissons pour aller faire, avec madame Schinner, une jolie partie de campagne aux environs de Paris, dans la forêt de Saint-Germain, par exemple. Les arbres ont de belles teintes empourprées ; dans les allées, les feuilles craquent sous vos pas, rappelant le passé, les

beaux jours d'autrefois, et dans cette suprême mélancolie des choses qui vont disparaître, vous évoquez le souvenir de votre lune de miel, des premiers aveux échangés, de la première émotion, de la première étreinte. La main dans la main, vous vous frôlez l'un contre l'autre, choisissant de préférence les sentiers les plus étroits, sous les yeux des oiseaux qui vous accompagneront de leurs trilles moqueurs, tandis que le soleil, traçant sur le sol de grands losanges, mi-partie ombre et lumière, vous environnera tous les deux comme d'un nimbe d'or. Alléluia ! c'est l'amour qui passe !...

— Ô la bonne journée ! s'écria Schinner enthousiasmé. Je m'y vois déjà.

— N'allons pas trop vite. Pendant toute cette promenade, pas de caresses brutales, pas de baisers sur les lèvres, ce serait trop tôt, beaucoup trop tôt. Que ta femme se sente seulement émue, attendrie, troublée d'un désir vague et inconscient, flou et foisonnant comme un paysage de Corot. Cette promenade au grand air aura ouvert son appétit. La nuit commencera à tomber. Avec toute sorte de précautions paternelles, tu l'envelopperas dans son grand manteau et tu la ramèneras au pavillon Henri IV.

Là, tu commanderas textuellement le menu suivant.
Écris sur ton carnet :

POTAGE BISQUE.

HOMARD À L'AMÉRICAINNE.

CAILLES EN CAISSE.

TRUFFES SOUS LA SERVIETTE.

SALADE CÉLERI.

ARTICHAUTS POIVRADE.

ANANAS À LA VANILLE.

VINS : ROMANÉE-CONTI, – CÔTE RÔTIE, – DRY-MONOPOLE.

Demande le cabinet 7, le seul qui possède une vraie cheminée. Fais faire un bon feu tiède. Le maître d'hôtel est aveugle, et le garçon sourd...

— Je t'entends ! Après un menu aussi cantharidé, je pousse le verrou et...

— Turlututu ! comme tu y vas ! Ah ! mon pauvre ami, tu connais mal ta femme, et tu as peu la science de la vie ! Risque un baiser au dessert, si tu veux, un baiser ou deux tout au plus, coupés de verres de chartreuse dégustés à petits coups ; mais garde-toi bien de troubler la digestion de ta compagne par une attaque trop brusque. Ce serait tout compromettre, peut-être tout perdre !

— Diable ! Alors, que faire ?

— Eh bien ! dans ton intérêt, ramène-la à Paris et fais-lui finir sa soirée dans une bonne avant-scène à un théâtre où il y ait de jolis ballets, à l'Éden, par exemple. Montre-lui ces files de femmes, court-vêtues, offrant dans les clartés chaudes qui les baisent leur beauté de fille, avec des gestes arrondis éveillant l'idée de je ne sais quel harem paradisiaque et canaille. Fais-lui comprendre dans ces pas de danse lascive tout ce qu'il y a de charme, de poésie, de suggestion sensuelle. Fais-lui renifler ces parfums âcres, les odeurs troublantes de ce milieu équivoque et fou, en même temps olympe et mauvais lieu.

— Ah ! mon ami, tu me mets dans des états avec les descriptions !... Alors j'emmène ma femme et...

— Pas encore !... — Es-tu pressé, mon Dieu !

» Dans ton intérêt, attends l'entrée de l'étoile venant danser le pas de « la toque ». Laisse-la, grissante comme un vin d'Espagne, venir se camper devant le trou du souffleur comme une personnification de la Bête victorieuse.

» Les pieds esquissent sur le plancher toutes sortes d'arabesques, les yeux immenses, noirs, profonds, levés en extase vers les frises, ont l'air, parfois mourants, de poursuivre je ne sais quel rêve intérieur.

» Les deux mains élevées au-dessus de la tête retombent ensuite le long du corps en décrivant une spirale voluptueuse, les doigts fuselés ébauchent un effleurement imaginaire ; et la taille, flexible comme une liane, se renverse dans des attitudes invraisemblables et des pâmoisons cataleptiques.

» Elle jettera à terre sa toque de velours, et autour de cette coiffure masculine commencera une ronde enveloppante et folle ; toutes les agaceries énervantes, les gamineries exquises de l'amour le plus corrompu et le plus raffiné seront prodiguées à cette toque, autour de laquelle la danseuse tournera, tantôt s'offrant, tantôt se reprenant, tantôt l'attirant vers elle par une étreinte passionnée, tantôt la repoussant avec un sourire de luxure diabolique. Enfin, elle se penchera, les yeux étincelants, la bouche tordue comme dans un spasme, et campera vivement la toque sur sa tête d'un grand geste triomphant...

III

— Alors?... balbutia Schinner, la gorge sèche.

— Ce sera le moment. L'action des vins, de la bonne digestion, du spectacle aphrodisiaque aura enfin brisé la glace. Ton exquisite femme frissonnante,

demi-pâmée, avec ses nerfs exacerbés et tendus à crier, sera tout à fait à point. Alors, toujours dans ton intérêt...

— Oui, oui! dans mon intérêt... dis vite!...

— Eh bien, lu viendras me chercher et je me charge du reste!

LE DERNIER SOUPER



ILS VENAIENT DE RENTRER du théâtre. La porte du petit hôtel s'était refermée sur eux et Jacques montait l'escalier derrière Suzanne, tout en suivant d'un œil attendri les jolis mouvements de sa jupe de velours écarlate sur les dalles de marbre. À chaque marche, des effluves capiteux, une odeur toute spéciale qu'il connaissait bien et qui avait toujours une action directe sur ses nerfs lui montaient au cerveau par bouffées et le grisaient un peu.

Ils arrivèrent dans le petit salon japonais où, selon l'habitude, le souper avait été préparé devant le feu ; et tandis que Suzanne passait dans la chambre à coucher, Jacques se mit à tisonner furieusement. Quatre années de liaison adorable, quatre années qui avaient passé comme un rêve. Et c'est fini, bien fini. Ce souper qu'il va faire avec Suzanne sera le dernier souper. Il va falloir avoir le courage de trancher net le fil, et de dire à Suzanne : « Je vais me marier. »

Et, de fait, la trentaine a sonné, – le glas de la trentaine –, connue disait Musset. La famille a fait

valoir des motifs sérieux. Jacques ne sera pas toujours jeune, et il arrive un moment où il faut en rayer par le seul fait que l'on est plus de l'âge de ceux qui s'amuse. Autour de lui, les rangs des camarades s'éclaircissent terriblement – tous finis, disparus, mariés. Bientôt il faudra céder définitivement la place à ceux que jusqu'ici il a dédaigneusement appelés « les petits jeunes gens ». C'est le moment psychologique. Il peut encore épouser, sans qu'il y ait une trop grande différence d'âge, une jeune fille vraiment jeune, et dans vingt ans il pourra être le camarade de son fils. Évidemment sa mère avait raison, bien raison !

Et cependant c'est bien bon l'amour de Suzanne, et, comme il arrive toujours en pareil cas, on apprécie d'autant plus les choses qu'on est sur le point de les perdre. Machinalement il jette un regard autour de lui dans cet appartement où il a été si heureux et où chaque coin rappelle un bon souvenir. Voici les deux fauteuils tout rapprochés qui ont encore l'air de causer ensemble, tendus de cette vieille étoile brodée qu'ils avaient un jour déniché ensemble chez un marchand de la rue Vivienne. Voici le grand vase qu'ils avaient rapporté de Dieppe après un nombre fabuleux de parties gagnées et perdues à la toupie

hollandaise. Voilà la chaise longue placée de biais, devant laquelle il a passé tant d'heures à genoux, racontant à Suzanne étendue tous ces enfantillages, toutes ces absurdités sublimes qui sont, en somme, la meilleure monnaie de l'amour. Et ça et là, sur la cheminée, dans la vitrine, sur la table de peluche, des bibelots, souvenirs d'anniversaires, des photographies les représentant tendrement enlacés au milieu de groupes d'amis, évoquant la vision de saisons ensoleillées passées dans quelque ville d'eaux à la mode. Et sa pensée remontant en arrière, revit étapes par étapes les quatre années qui viennent de s'écouler. Le bonheur ne s'analyse pas. On se laissait vivre sans songer à rien, trouvant toute naturelle une félicité semblable, mais en somme ça avait été très bon...

À ce moment la portière de la chambre se souleva et Suzanne fit son apparition, fraîche, parfumée, son beau corps enveloppé dans une robe de chambre de velours émeraude, toute garnie de dentelle et de rubans vieil or ; et frileusement elle vint s'asseoir devant le feu en tendant son pied nu au bout duquel dansait une sandale doublée de cygne. Jacques s'abîmait dans ses réflexions, suivant des yeux la flamme qui bondissait le long des grosses bûches et

formait avec la braise incandescente comme des châteaux fantastiques.

— Eh bien, Jacques, tu as l'air tout mélancolique ce soir. — Allons, à table !

— À table ! s'écria Jacques. Au fait, peut-être le souper lui donnera-t-il du cœur. Après le consommé froid, il avalera un grand verre de *sherry*, et, ma foi, il entamera crânement la question. Et alors brusquement, sans reprendre haleine, comme un poltron qui se grise de ses paroles, il lui racontera tout, ses luttes, ses angoisses, ses discussions avec sa famille. La vie a des devoirs... Il sent bien, parbleu, qu'il ne sera jamais heureux comme avec elle, mais il ne l'oubliera jamais. Elle sera non seulement sa dernière maîtresse, mais son dernier bon souvenir de jeunesse, son dernier rayon de soleil. Voilà ce qu'il lui dira... mais après le consommé seulement.

Et tout en se levant pour prendre sa place en face de Suzanne, il lui saisit la tête à deux mains en l'embrassant à pleines lèvres.

— Allons ! dit Suzanne en riant, tu n'as pas honte ! Dans un vieux ménage comme nous, s'embrasser de la sorte. Assieds-toi, et sois sage jusqu'à nouvel ordre.

Exquis le consommé, jaune comme de l'or, clair comme du cristal, et glacé à souhait; cependant le pauvre Jacques a le gosier serré et les gorgées passent difficilement. Il avale cependant d'un coup un verre de sherry, s'accoude sur la table, et, le cœur battant à tout rompre, s'apprête à commencer son discours. Par où débutera-t-il? Les idées s'embrouillent et dansent dans sa tête. La situation est atroce...

— Hein! Elles sont belles mes écrevisses en buisson. On dirait des petits homards.

C'est vrai qu'elles sont superbes, ces écrevisses, fraîches, dodues, avec des belles moustaches roses qui se dressent triomphalement en l'air. Bah! Il n'entamera l'explication qu'après les écrevisses. Et alors il se donne le plaisir – le suprême plaisir – de regarder Suzanne grignotant ses écrevisses avec de jolis mouvements de bras nus et de doigts chargés de bagues. Elle a une façon exquise de leur casser les reins d'un petit coup sec, et d'extraire les chairs de la carapace avec toutes sortes de mines gourmandes.

— Vois-tu, petit homme, pour les pattes, on les ouvre au sommet bien horizontalement avec le couteau et puis, en se servant de la seconde patte comme d'un levier, on pousse par en dessous, jusqu'à ce que

le blanc sorte par haut. Comme ça ! Alors, la patte est complètement vide, et l'on n'a plus qu'à avaler.

Ce qu'elle était jolie ainsi et sensuelle et désirable ! Elle avait l'air si heureux, si confiant ; un mot de lui allait changer cette fête en désespoir. Cependant, on ne peut pas être toute sa vie un braconnier, il arrive un moment où il faut planter sa tente ; sans cela, on risque d'être le Juif-Errant de l'amour, un monsieur qui dîne dans les restaurants et couche dans les auberges. Allons ! il faut se décider à parler. Il avala coup sur coup deux grandes coupes de montebello carte blanche... mais à ce moment il aperçut les cailles en caisse, dont le bec émergeait au-dessus d'un nid de gelée ; déjà Suzanne lui en poussait une sur son assiette. Bah ! il parlerait après les cailles en caisse ; d'ailleurs il ne se dissimulait pas qu'il trouverait difficilement une femme ayant pour lui une plus réelle tendresse, s'intéressant plus à ses peines comme à ses chagrins. Ils se connaissaient si bien tous les deux, se comprenant souvent à demi mot, riant des mêmes plaisanteries, ayant toujours mille choses à se dire et bavardant parfois, en bons camarades, jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit. Elle avait une manière à elle d'écouter, le cou un peu penché de côté avec des mouvements de tête qui

le ravissaient. Avec cela, une voix mollement caressante et atteignant parfois les gammes les plus élevées, comme un gazouillement d'oiseau.

N'importe ! la caille en caisse ne passait pas, en dépit de nombreux verres de Champagne, et le moment était certainement venu de s'expliquer... Malheureusement Suzanne s'approcha de lui, si près, si près que la moustache de Jacques effleura une nuque sur laquelle des mèches blondes se tordaient en révolte. Elle le regarda avec ses grands yeux qui le perçaient jusqu'au cœur comme avec une vrille, et, pendant ce temps, les narines vivantes, impressionnables, avaient de véritables frémissements. Jacques, de plus en plus troublé, prit la main qu'on lui tendait. Elle était blanche, potelée, avec de petites fossettes. Il la couvrit de baisers fous, bourrelé de remords, perplexe, puis arrivé au poignet il remonta le long du bras qui émergeait nu de la grande manche du peignoir doublé de satin, en éprouvant le vague désir d'y mordre à pleines dents.

Pouvait-on, dans ces conditions-là, causer rupture ? Pouvait-on faire couler des larmes de ces beaux yeux qui étincelaient si gaiement, et amener des mots désespérés sur cette bouche ombragée d'un imperceptible duvet, esquissant un sourire indéfini-

sable, comme si elle eût suivi quelque rêve intérieur ? C'était impossible, n'est-ce pas ?

— Bah ! se dit Jacques, encore cinq minutes ! laissons-lui encore cinq minutes de joie. Je ne parlerai qu'au dessert.

Au dessert, Suzanne avait appuyé sa jolie tête sur l'épaule de son ami et avait à moitié fermé les yeux ; ses longs cils palpitaient sur sa joue, et toute sa personne exhalait ce parfum âcre qui l'affolait. Ses lèvres lui soufflaient mille désirs et il se rappelait ces vers de Rollina :

LA SALIVE DE TES BAISERS SENT LA DRAGÉE
AVEC JE NE SAIS QUOI D'UNE ÉPICE ENRAGÉE...

Là-bas, tout au fond de l'appartement le feu faisait danser les ombres sur les tons blancs de deux oreillers garnis de dentelles qui avaient déjà l'air, sur le grand lit de milieu, de se raconter les choses les plus tendres du monde. Cette fois le moment était décisif ; on allait se lever de table, comment aurait-il le courage d'avouer ? Comment ferait-il, après avoir déchaîné la crise de larmes et de sanglots, pour s'arracher à ces caresses, pour dénouer ces bras serrés désespérément autour de son cou, pour s'en aller en la laissant pleurer toute seule dans la chambre

abandonnée ? À l'avance, il se sentait envahi par une immense lâcheté, comprenant instinctivement que c'était une minute unique qu'il ne fallait pas laisser échapper. Il vida sa coupe d'un trait.

— Suzanne, commença-t-il d'une voix altérée, il faut que nous ayons ce soir une conversation sérieuse.

— Turlututu ! répondit Suzanne en riant. On n'a pas des conversations sérieuses à une heure et demie du matin, et d'ailleurs, monsieur mon ami, vous m'avez bien l'air d'avoir fait ce soir un peu trop honneur au Champagne, et d'être un peu gris... « mais faut pas qu'on le dise », comme chantait Schneider. On ne le dira pas, seulement il faut aller vous coucher tout de suite.

— Bah ! se dit Jacques, encore quelques heures d'amour. Je ne parlerai que demain matin.

Et oubliant tout, il saisit Suzanne dans ses bras, et l'emporta en la couvrant de baisers, tandis que celle-ci restait étonnée de la douceur attendrie de celte étreinte.

Et il ne fut plus du tout, mais du tout question de rupture ce soir-là. Qui sait si Jacques sera plus

brave le lendemain, qu'il ne l'a été la veille ? Et combien d'entre nous – même parmi les plus braves – ne sont forts avec les femmes qu'à condition d'être loin d'elles !

TOUT À BOURGACHARD!



I

LE PETIT TOURNECOURT, jusqu'ici sous-lieutenant à Versailles, venait, en août dernier, d'être nommé lieutenant dans un des nouveaux régiments de cavalerie en formation au camp d'Attila. Ces choses-là peuvent arriver à de fort honnêtes gens... mais elles n'en sont pas plus gaies. Les anciens du 15^e cuirassiers lui avaient si souvent parlé des steppes du Grand-Mourmelon, du café Fossé, du concert Pazza, avec les trois chanteuses à tout faire, et des baraques délabrées, où la vie se passait à fumer les pipes de la désespérance, qu'il frémissait à l'idée d'aller enterrer sa belle jeunesse dans cet endroit maudit, sans théâtres, sans journaux, et surtout, surtout sans femmes. Et puis, pour tout dire, lui serait encore parti, mon Dieu ! un soldat est bien partout, mais il y avait Nita, qui avait juré de ne jamais aller dans ce trou. Or, Tournecourt ne se voyait pas

du tout sans Nita. Que celui qui n'a jamais eu vingt-cinq ans lui jette la première pierre !

Donc, Tournecourt était assez triste et jouissait, non sans une certaine mélancolie, du *sursis d'arrivée* qui lui avait été accordé dans la ville du grand roi, lorsque tout à coup, lisant l'*Avenir militaire*, ses yeux tombèrent sur l'entrefilet suivant :

« M. le général Bourgachard va partir pour Caunterets, où il ira faire sa cure annuelle. On sait que le brave général Bourgachard, dont le palais a été perforé par une balle à la prise du Mamelon-Vert, est obligé, pour ne pas devenir aphone, d'aller chaque année boire dans la montagne les eaux réparatrices de la Raillère et de Mauhourat. Grâce à elles, il peut encore chanter la romance au piano, et le fameux morceau : *Page, écuyer, capitaine* n'a jamais eu, depuis Roger, de plus séduisant interprète. »

Tournecourt connaissait un peu Bourgachard pour l'avoir rencontré plusieurs fois aux représentations du cercle des Truffes, et là, le général, avec une urbanité exquise, oubliant la différence de grade, avait traité le petit sous-lieutenant, non en subordonné, mais en camarade et en collègue. Ah ! si Bourgachard voulait ! Tout le monde sait qu'il a l'oreille du directeur de la cavalerie. Il n'aurait qu'un

mot à dire et Tournecourt éviterait les horreurs du camp d'Attila, – fichu port de mer.

– Pourquoi ne lui parles-tu pas de ton affaire au club ? avait demandé Nita.

Malheureusement, ce n'est pas l'usage de causer service au cercle des Truffes. Évidemment, si l'on avait pu se trouver seul à seul avec lui en villégiature... Tout à coup, l'officier se frappa le front.

– Moi aussi, s'écria-t-il, j'irai faire une cure à Cauterets !

Et, de ce pas, il se mit à piocher consciencieusement le mal de gorge ; il fumait vingt cigarettes, il en fuma soixante. Il avala les liqueurs les plus raides, les tord-boyaux les plus corrosifs ; entre temps, il pérorait avec une faconde extraordinaire sur les sujets les plus variés, émerveillant ses camarades par sa remarquable *platine*.

Puis, sur les conseils de l'aide-major, il aima Nita avec une furia inaccoutumée, amoureux comme il ne l'avait jamais été, et, au bout de quelque temps de ce petit régime, il arriva à avoir une gorge très... présentable. Il y eut certificat de visite, de contre-visite ; les docteurs constatèrent une laryngite artificielle – la plus dangereuse de toutes les laryngites – et Tour-

necourt, muni d'une bonne feuille de route, partit pour Caunterets.

— Emmène-moi! avait dit Nita au moment du départ.

— Non! non! avait répondu Tournecourt avec fermeté. Je veux être tout à mon général, tout à Bourgachard! C'est la seule manière de réussir.

À la gare d'Orléans, les adieux furent si touchants que tous les voyageurs se retournèrent attendris. Dame! Nita n'avait jamais été adorée d'une manière aussi brillante – et pour cause – et elle conservait de ces derniers huit jours un souvenir, un souvenir!...

Et tandis que le train filait, Tournecourt faisait des projets couleur de rose. Caunterets n'est pas grand. Forcément il se rencontrerait toute la journée avec le général, décidé par avance à suivre exactement le même régime que lui, se rendant aux mêmes sources, buvant les mêmes eaux, et arrivant, par la force même des choses, à une bonne et cordiale intimité. Il rumina tous ces beaux projets jusqu'à Pierrefitte, et là, un peu moulu par un voyage de vingt heures, il sauta dans une de ces voitures à quatre chevaux dont cet agréable pays a le monopole.

— Diable! cela grimpe pas mal, pensa-t-il.

En effet, après avoir quitté la riante vallée d'Argelès, le véhicule s'était engagé dans une espèce de gorge ravinée, surplombée par des massifs de montagnes laissant à peine entr'apercevoir un coin du ciel. C'était beau, très beau, mais passablement triste, et Tournecourt, habitué à respirer à pleins poumons les brises du plateau de Satory, manquait un peu d'air. Que fut-ce, lorsqu'après deux grandes heures de grimpette, il arriva à Cauterets, une petite ville enterrée au fond d'une cuvette, fermée hermétiquement et circulairement par de hautes chaînes de glaciers garnis seulement, vers la base, d'une végétation maigre ! Autour d'une petite esplanade, appelée la place aux Œufs, étaient empilées une cinquantaine de maisons huchées sur les bords du gave. Quelques vieillards catarrheux, quelques femmes embobinées dans des mantilles de laine et la bouche disparaissant sous des muselières noires – *last improvement* – puis surtout un grand nombre d'ecclésiastiques, tel était, dans ce cadre sévère et sauvage, le public de baigneurs qui s'offrit tout d'abord aux yeux désenchantés de Tournecourt.

— Ça n'a pas l'air très folichon, pensait-il, mais si Paris valait bien une messe, Versailles vaut bien trois semaines à Cauterets. Plus l'endroit sera en-

nuyeux, plus le général sera ravi de me rencontrer. Après avoir choisi à l'hôtel Pyramidal, immense caserne bâtie à l'instar du Grand-Hôtel de Paris, et dans lequel devait certainement descendre le général, Tournecourt se précipita chez le médecin consultant.

— Monsieur le docteur, quel est le traitement à suivre, lorsqu'on a reçu une balle dans la gorge si la prise du Mamelon-Vert ?

— Vous avez été blessé en Crimée ! s'écria le docteur en regardant avec stupéfaction la tête juvénile de son malade.

— Non, pas moi, mais je désirerais suivre un traitement absolument similaire. Par conséquent veuillez me dire le régime et les eaux que vous m'ordonneriez si... j'avais eu effectivement une balle dans le pharynx.

Le docteur, habitué aux fantaisies des malades, s'exécuta sans insister davantage. Et il écrivit une ordonnance prescrivant un régime des plus rigoureux ; bains dans la piscine des Œufs, douche écossaise à César, demi-verre d'eau à la Raillère, quart de verre à Mauhourat, huitième de verre à César, massage, pulvérisation, humage, et surtout, surtout, de longues heures de séance dans la salle d'inhalation.

Évidemment ce traitement était rigoureux, mais il fallait absolument avoir l'air malade pour ne pas donner de soupçons à Bourgachard et se retrouver chaque jour avec lui le plus naturellement du monde. Aucune liste ne mentionnait encore l'arrivée du général, mais cela n'en serait que mieux, – et la rencontre n'en paraîtrait que plus fortuite.

II

Dès le lendemain, Tournecourt mit son plan de campagne à exécution. Il nagea pendant une demi-heure dans une eau empestant le soufre et exhalant les vapeurs les plus âcres, espérant toujours voir émerger au-dessus des flots verdâtres le bedon majestueux du vieux guerrier, et, tout en aspirant, non sans dégoût, ces émanations hygiéniques, il se rappelait la phrase que Geoffroy disait si drôlement dans *le Panache* :

— Comment, vous avez des eaux qui empestent, et vous n'avez pas un Casino !

De là, il se rendit à la douche écossaise, ce jet alternativement bouillant et glacé, si bien qu'on est successivement rôti et gelé. Le jet d'eau froide s'appelle *le diable*, et le jet d'eau chaude, *le bon Dieu*,

mais ils sont aussi désagréables l'un que l'autre. Puis moulu, harassé, grelottant, il se rendit à la Raillère en grim pant un chemin de chèvre, un véritable calvaire. Arrivé au sommet, comme récompense, il eut le plaisir d'aval er un demi-verre d'eau sentant les œufs pourris. La séance de massage ne fut pas non plus sans présenter un certain imprévu : il fut livré sans défense aux mains d'un nègre brutal qui exécuta sur son ventre la danse du scalp et s'efforça, non sans d'effroyables craquements, de lui faire toucher les deux coudes en arrière et de lui faire gratter l'omoplate avec le talon.

Mais le plus dur fut surtout la séance de deux heures dans la salle d'inhalation. Dans un grand hall obscurci par une buée épaisse, se promenaient, mélancoliques et silencieux, des êtres bizarres recouverts de caoutchouc de la tête aux pieds comme des plongeurs en costume de scaphandre. Au milieu de la salle, un jet d'eau entouré d'un bassin envoyait au plafond un panache qui dégageait d'épouvantables vapeurs. On regardait le jet d'eau, et l'on crachait dans le bassin. Eh bien, cet endroit eût été le paradis s'il eût tout à coup vu apparaître en plongeur caoutchouté l'aimable et sympathique Bourgachard. Il se figurait déjà la scène :

— Comment ! vous ici ?

— Moi ici, mon général, la laryngite, la lâcheuse laryngite !

— Quel plaisir de vous retrouver. Nous nous soignerons ensemble.

Et l'on causait. Tournecourt était gai, loquace, spirituel, tirant tous ses feux d'artifice, racontant des histoires de Paris, des potins amusants, même des intrigues de petites femmes, – Bourgachard ne détestait pas les petites femmes. À l'occasion il se montrait empressé, prévenant, plein d'une déférence filiale vis-à-vis de son vieux chef, lui retenant une cabine, lui tendant son verre. Et, un beau jour, sans avoir l'air de rien, la conversation viendrait à tomber sur le Petit-Mourmelon, sur les souvenirs de la garde ; puis, par une transition habile...

Seulement, pour cela, il fallait que le général arrivât, ce qui ne pouvait tarder.

Et Tournecourt continua le traitement avec bravoure. Il ne fallait pas, en effet, avoir l'air d'un malade pour rire vis-à-vis des garçons de bain, des masseurs, des docteurs et de tous ces employés qui allaient soigner le général. Éternellement poursuivi par une obsédante odeur de soufre, baigné, douché, massé, le pauvre officier commença un long martyre.

Sa seule distraction était d'attendre à cinq heures l'arrivée des omnibus et des voitures arrivant de la gare. En vain il cherchait à apercevoir la figure de Bourgachard parmi les nouveaux voyageurs. Il fouilla les hôtels, les appartements, les villas. Bourgachard n'apparaissait pas. Il ne pouvait évidemment tarder, mais le temps paraissait long. Avec cela, Nita envoyait des lettres impatientes : « Eh bien, écrivait-elle, va marche-t-il ? Dès que tu auras obtenu ce que tu désires, reviens vite. J'ai si grande hâte de te revoir. Tu as été si gentil, mon petit homme, pendant la dernière huitaine... »

Dix jours s'étaient déjà écoulés, et il était temps que Bourgachard fit son apparition, car Tournecourt, affadi, éccœuré par ces verres d'eau chaude, commençait à être tout à fait malade.

— Bravo ! disait le docteur, c'est *la poussé* des eaux. Ce sera excellent pour votre balle du Mamelon-Vert.

Il tenait bon, cependant. Chaque jour devait rapprocher la délivrance, et il ne fallait pas renoncer précisément au moment où l'on allait toucher au port et bénéficier des sacrifices faits. Un beau jour, en jetant les yeux sur la *Gazette des Étrangers*, il lut avec stupeur :

« M. le général Bourgachard est en ce moment à Aix, où il a été faire sa cure annuelle des eaux de Marlioz. Grâce à cette source réparatrice, le glorieux blessé de Crimée peut encore chanter la romance, et le fameux morceau : *Page, écuyer, capitaine*, n'a jamais eu de plus délicieux interprète. »

— Sapristi ! s'écria Tournecourt, le général est à Aix. J'ai perdu tout mon temps à l'attendre dans cet infâme Cauterets, et maintenant ma permission expire dans quatre jours !

Le soir même, pâle, affaibli, défait, le pauvre lieutenant repartait faire ses malles à Versailles à destination du camp d'Attila. Nita l'a trouvé très éteint, très déjeté, et beaucoup moins aimable qu'avant le départ. Aussi ne l'accompagnera-t-elle pas au Petit-Mourmelon, comme elle en avait eu un moment le projet chevaleresque.

C'est tout ce qu'aura gagné Tournecourt à son voyage à Cauterets.

Il est vrai que c'est quelque chose.

BÉBÉ A SOIF



I

S I PARDAILLAN avait accepté d'aller jouer la comédie chez les Latour-Denesles, ce n'était pas qu'il se sentit au cœur une vocation irrésistible pour le théâtre, ni qu'il désirât beaucoup s'exhiber sur les planches, mais il savait que le châtelain aimait beaucoup les jeunes ménages, et il espérait bien trouver dans la distribution de *la Matrone d'Éphèse*, opérette en un acte, par le marquis de Latour-Denesles, quelque fruit vert à son goût.

Ce qu'il y a de terrible, en effet, dans la cour que l'on fait à une femme du monde très jeune, c'est la difficulté de la voir seule. Aux chasses, aux dîners, dans les excursions, le mari est toujours là, ouvrant l'œil sur les amoureux, et défendant son bien par une surveillance continuelle. Et cependant, pour un viveur comme Pardaillan, quel régal exquis que ces petites femmes toutes neuves, toutes naïves ! Or,

il comptait bien sur les hasards des répétitions, sur l'intimité des coulisses, sur les tête-à-tête forcés derrière les portants, pour rencontrer quelque aubaine d'un genre tout à fait nouveau pour lui.

Convoqué au château de la Ronceraye en même temps que « la troupe », il vit avec plaisir, en lisant le manuscrit de *la Matrone d'Éphèse*, qu'un certain rôle de Mœlenis était rempli par madame de la Brière.

— Comment, dit-il à Latour-Denesles, s'agirait-il d'une certaine mademoiselle Suzanne de Bressac?...

— Parfaitement, mon cher, mariée depuis dix-huit mois, et déjà mère d'un bébé superbe.

— Et elle se décide si jeune à jouer la comédie? Elle a, si je calcule bien, dix-neuf ans.

— À peine. Aussi ç'a été tout une affaire. Elle prétendait qu'elle n'avait plus le temps, qu'elle était trop absorbée par ses nouveaux devoirs maternels, mais moi, il me fallait pour Mœlenis une petite femme d'aspect tout à fait virginal, et vous n'avez, pas idée comme aujourd'hui ce type-là est difficile à trouver dans les générations nouvelles. J'ai insisté, j'ai prié, j'ai supplié, promettant d'organiser pour bébé une chambre communiquant avec celle de la mère; bref, j'ai remporté la victoire, et j'aurai ma

Moelenis. Vous allez la voir ce soir à dîner, et vous me direz si j'ai eu la main heureuse.

Et de fait, en descendant au salon, Pardaillan reconnut tout de suite la petite fille qu'il avait entr'aperçue jadis. C'était toujours elle, avec son air candide, ses fossettes, ses grands yeux bleus largement ouverts et son bon sourire d'enfant, mais elle s'était tout à fait formée, et en grandissant, sa taille avait pris une rare richesse et une suprême élégance.

La reconnaissance se fit bien vite. Madame de la Brière se rappelait très bien un grand monsieur qui venait aux lundis du sa mère dans un buggy, avec un petit groom haut comme ça, et un cheval qui avait la crinière coupée toute droite, en tête de loup. Elle lui donnait toujours du sucre, à ce gentil poney, quand elle sortait avec sa gouvernante. Et elle riait, tout en rappelant ces souvenirs d'enfance et en tenant très cordialement la main de Pardaillan.

— Et maintenant, dit-elle, il faut que je vous présente M. de la Brière. Jacques ! Jacques !

Pardaillan, vit avancer un gros garçon blond, à mine fleurie, la barbe en éventail, et offrant tous les dehors d'un bon gentilhomme campagnard, vigoureux et satisfait.

— Enchanté, monsieur... Je sais que c'est vous qui faites le rôle du soldat Chryspius dans la *Matrone*. Moi, je suis Euticlès, le mari, bien entendu.

Et il éclata d'un gros rire qui lui secoua les épaules.

Pardaillan le regarda. Avec son air bonhomme et su face réjouie, il ne paraissait pas bien redoutable. Allons, pensa-t-il, la femme me reçoit à merveille, le mari est lourdaud à souhait. Voilà qui promet !

Il y avait plus de soixante invités au château de la Ronceraye. Aussi, en dehors de la grande table occupée par la marquise et quelques vieux burgraves, avait-on été obligé d'organiser des petites tables de six couverts, et la troupe tout entière s'était répartie en formant des groupes sympathiques. Bien entendu, Pardaillan avait su se placer près de la jolie Suzanne qui, d'ailleurs, lui avait témoigné un véritable empressement. Ces repas étaient très gais. On avait pris l'habitude de s'appeler comme dans la pièce, et les noms de Lysimaque, Agathoclès, Érostrate, Parthœnis, Cassander, s'échangeaient dans de joyeuses interpellations. Madame de la Brière était devenue Moëlenis, et, dans la bouche de Pardaillan, ce mot prenait des intonations d'une douceur infinie.

À vrai dire, le mari était toujours à son poste. À dîner, aux répétitions, dans les coulisses, Eutyclès ne quittait guère sa femme, ce qui rendait les déclarations très difficiles. Cependant il y avait quelques bons moments. Dans le temple de Diane, à l'acte premier, sous le portique de Dominius, à la fin du « deux », et surtout au « trois », dans la grotte de Syrinx, Pardaillan avait, ô bonheur ! quelques scènes de tête-à-tête. Il en profitait pour serrer un peu plus longtemps qu'il eût été nécessaire la petite main qu'on lui abandonnait, il donnait à sa voix des inflexions molles et caressantes, et Mœlenis rendait gentiment les serrements de main, et supportait, en riant aux anges, les œillades incendiaires de Chrysius. Évidemment, c'était dans le rôle, mais enfin cette petite cour discrète avait l'air de lui être fort agréable.

— Mes affaires vont à merveille, se disait Pardaillan, je suis sûr que je n'aurais qu'à parler... mais encore faudrait-il en trouver le temps et l'occasion. Or, impossible d'aborder avec elle la question entre deux dialogues, ou deux minutes avant d'entrer en scène. Ah ! si je pouvais seulement lui parler pendant une heure, une heure bien à moi !

Et cette occasion de parler sérieusement, il résolut de la trouver à tout prix.

— Mon cher impresario, dit-il un jour, dans ce but, à Latour-Denesles, votre adorable *Matrone d'Éphèse* n'a que deux actes. Que fera-t-on après ?

— Parbleu, on dansera comme tous les ans, et la fête se terminera par un cotillon splendide. J'ai déjà commandé les accessoires à Paris.

— Un cotillon ! pensa Pardaillan, voilà mon affaire ?

Et, là-dessus, il entrevit madame de la Brière excitée par les applaudissements, énervée par l'émotion, aussi peut-être par les scènes de tendresse avec le soldat Chryspius, amenée graduellement à l'état psychologique où l'on peut, sans se troubler, entendre une déclaration. Bien des phrases paraissent toutes naturelles à deux heures du matin, qu'on n'eût jamais voulu écouter à minuit.

Au cotillon, dans l'entraînement de la valse, aux sons de l'orchestre, dans le bruissement des conversations, tout est possible et permis... Pourvu que ce bienheureux cotillon ne fût pas promis à un autre !... Aussi Pardaillan s'empressa-t-il, le soir même, à la répétition, de faire sa demande.

— Je ne sais trop, dit madame de la Brière, Certainement cela me ferait plaisir, oh ! bien plaisir ! mais il sera très tard, et je n'aime pas à laisser Bébé si longtemps seul.

— À cette heure-là, bébé dormira les yeux fermés, il n'a pas besoin de vous, répondit M. de la Brière, et vous pouvez très bien danser le cotillon.

— Ah ! si Jacques approuve, je ne demande pas mieux. C'est convenu, monsieur mon partenaire, vous pouvez compter sur moi.

— Eh ! eh ! pensa Pardaillan en s'inclinant ravi, voilà un renfort auquel je ne m'attendais guère. Décidément, les maris sont tous les mêmes.

II

On était venu de plus de dix lieues à la ronde pour assister à la *Matrone d'Éphèse*, dans la grande orangerie de la Ronceraye, transformée en salle de spectacle.

Dès neuf heures, les places étaient occupées. C'était un brouhaha joyeux de conversations particulières, coupées par des interpellations, des éclats de rire... Bonne camaraderie de gens du monde habitués à vivre ensemble, se retrouvant avec plaisir.

En attendant le lever du rideau, on lisait les noms au programme et l'on commentait l'apparition de la belle Mœlenis.

— Comment la Brière lui a-t-il permis de jouer ?

— Oh ! mais il ne la quitte pas. Voyez, c'est lui qui remplit le rôle d'Eutyclès.

Enfin l'ouverture se fit entendre et le rideau se leva, suivant la tradition, sur un chœur grec dans le temple de Diane. Au milieu de murmures flatteurs, Mœlenis fit son entrée, couverte d'un long voile, sa belle chevelure blonde enserrée dans des bandelettes, le torse moulé dans une tunique blanche brodée d'or. On célébrait les funérailles d'Eutyclès, et la Brière, étendu sur un lit de parade, représentait un gros mort d'un très bel effet. Elle était bien touchante, la belle veuve, en chantant qu'elle voulait aller rejoindre son mari :

... SUR MON LIT FASTUEUX, TOUT ORNÉ DE DENTELLES,
COMME UN ENFANT BERCÉ PAR UN CHANT QUI L'ENDORT,
JE FERMERAI LES YEUX SANS ME TROUVER TROP BELLE,
POUR LE DERNIER BAISER QUE JE VEUX DE LA MORT.

Et sur ce dernier vers, Pardaillan faisait son entrée, superbe dans son costume de guerrier avec son casque à chenille rouge, sa cuirasse d'argent et ses

bottines de pourpre ! Devant le cadavre d'Eutyclès – qui par moment ne pouvait s'empêcher de pouffer – commençait la grande scène de séduction :

QUAND VENUS A DONNÉ TANT DE CHA...A...A...ARMES,
POURQUOI, POURQUOI S'ABANDONNER AUX LARMES ?

chantait Chryspius eu se rapprochant de plus en plus de Mœlenis, et en exprimant par ses yeux, par ses gestes, par l'émotion de sa voix, l'attendrissement le plus profond. Madame de la Brière, elle aussi, paraissait sinon troublée, du moins très vite consolée. Le fait est qu'elle trouvait Pardaillan autrement mieux qu'en habit noir, et sans analyser ses sensations, elle éprouvait certainement un grand plaisir à le regarder.

La toile tomba sur des applaudissements frénétiques.

Puis la pièce continua sous le portique de Dominus, et enfin dans la grotte de Syrinx, où la veuve pendait bel et bien le cadavre d'Eutyclès à la place du voleur que Chryspius, absorbé par son amour, n'avait pas su garder. Pardaillan comprenait qu'il plaisait à la jeune femme et son jeu s'en ressentait ; jamais il n'avait montré plus d'entrain.

Enfin madame de la Brière s'avança vers la rampe et sur un rythme de polka, repris ensemble par toute la troupe, envoya au public les deux vers légendaires :

Celui-là sauvant l'autre et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

— Tous ! Tous ! Bravo ! crièrent les spectateurs enthousiasmés.

Eutyclès se dépendit lui-même et vint saluer avec ses camarades, donnant la main à Moëlenis, qui de l'autre côté tenait celle de Chrysius. Celui-ci serait à les briser les petits doigts qu'on lui avait abandonnés et dans la salle on remarqua généralement que madame de la Brière était ainsi parfaitement encadrée.

III

Moins d'une demi-heure après, les fauteuils étaient rangés le long des murs de l'orangerie, et l'orchestre installé sur la scène entamait la ritournelle du cotillon. Par une délicate attention, le chef d'orchestre avait fait un pot-pourri des principaux motifs de la *Matrone d'Éphèse*.

La première figure commençait par un tour de valse général; Pardaillan prit sa danseuse et l'entraîna dans le tourbillon en la tenant étroitement contre lui et sentant dans ses bras un petit corps potelé, avec d'adorables rondeurs dures comme du marbre. Madame de la Brière fermait les yeux et se laissait mollement emporter, le teint animé, la gorge soulevée.

Il la reconduisit à sa place, et, tandis qu'elle s'éventait, Pardaillan avec un certain battement de cœur, ouvrait la bouche pour parler.

À ce moment, madame de la Brière appela :
« Jacques ! »

Jacques, qui était assis juste en face, accourut aussitôt.

— J'ai peur que toute cette musique n'ait réveillé Bébé. Vous devriez bien aller voir s'il dort.

— J'y vais, ma chère amie, répondit Jacques simplement. Et après s'être excusé auprès de sa danseuse, il sortit en envoyant un sourire à sa femme.

— Très forte ! pensa Pardaillan, elle éloigne son mari.

Et, d'une voix un peu plus assurée, cette fois, il allait entamer sérieusement les hostilités, quand le conducteur du cotillon vint se camper devant lui, te-

nant par la main deux danseuses, une plantureuse blonde et une petite brune.

— Rose ou myosotis ?

— Myosotis, dit Pardaillan très ennuyé. Il se trouva que le myosotis était la grosse maman. Notre amoureux se leva avec résignation, fit péniblement exécuter au myosotis le tour de salon, puis, tout essoufflé, revint s'asseoir à côté de sa danseuse. Enfin il allait pouvoir parler, mais cette fois, ce fut la Brière qui redescendait paisible et l'air satisfait. Il s'avança vers sa femme et lui dit à mi-voix :

— Bébé dort à poings fermés.

— Merci, ami, lui répondit-elle.

Diab!e, le mari n'avait pas été long à revenir. Évidemment, il se méfiait, et voulait lui-même veiller sur son bien, mais on saurait bien lui prouver que sa présence n'empêchait rien.

Ce fut au tour de madame de la Brière à partir ; on lui proposait à choisir entre deux danseurs ! « Chat on pas chat ? » Elle choisit « pas chat » et s'élança avec un monsieur qui valsait à contre temps.

— Ouf ! dit-elle en revenant. C'est ennuyeux d'être dérangée à chaque instant, et il y a vraiment des danseurs bien maladroits.

— Est-ce que vous tenez beaucoup à danser ? dit Pardaillan.

— Ma foi ! non ; et vous ?

— Eh bien, si nous ne faisons plus les figures ?

— Ça vous ferait plaisir ?

— Oh ! oui, j'ai tant de choses à vous dire !...

Elle le regarda en riant, bien en face.

— Eh bien, dites-les. Et de nouveau, elle appela : Jacques ! Vous seriez bien gentil de monter encore... vous savez.

— Parfaitement, dit la Brière en s'inclinant, et il s'éloigna rapidement.

— Peste ! il est bien dressé, murmura Pardaillan en souriant d'un air fin. Alors, c'est convenu, continua-t-il, vous allez maintenant passer ce cotillon avec moi, rien qu'avec moi, sans vous laisser distraire par les figures compliquées du conducteur...

Il s'était rapproché d'elle, tout près, tout près, sa moustache effleurant par moment les petites mèches blondes qui frisottaient sur les tempes, et il commença :

— Ah ! Suzanne ! Suzanne !... je...

Mais il fut encore interrompu par Jacques, qui revenait à grandes enjambées.

— Suzanne! montez vite, Bébé pleure, et vous savez le seul moyen de le calmer, c'est de lui offrir son souper.

— J'y vais, dit madame de la Brière en se levant et en partant comme une flèche.

La Brière, d'un air goguenard, s'assit sans façon à côté de Pardaillan sur la chaise laissée libre par le départ de sa femme.

— Voyez-vous ce gaillard de Bébé, dit-il avec un gros rire de papa. Il s'est dit : Tout le monde va souper ce soir, eh bien! je souperai aussi, et il m'a envoyé chercher sa nounou.

— Comment, dit Pardaillan, madame de la Brière nourrit elle-même!

— Parfaitement. Ah! c'est une maman admirable!

Et, tandis qu'il continuait, en mari satisfait, à s'extasier avec complaisance sur les mérites de l'allaitement maternel, Pardaillan décontenancé, se disait : Elle nourrit! C'est une nourrice!... Dans son imagination ramenée à la réalité, il entrevoyait maintenant toutes sortes de détails intimes de ménage : le berceau, la baignoire, les sirops, les médicaments, les langes... La poésie de Mœlenis s'envolait à tire-d'aile. Et la vérité lui apparaissait tout à coup :

madame de la Brière était une petite femme aimant à coqueter, sans doute, à se savoir belle et à se l'entendre dire, mais simple, naïve, sans expérience et sans vice qui ferait, selon toute probabilité, une déplorable maîtresse. Trop verte, – décidément –, encore beaucoup trop verte !...

Et quand elle redescendit, souriante, rajustant encore d'un geste machinal les dentelles de son corsage, Pardaillan guéri s'était bien juré de ne plus être pour elle de longtemps qu'un bon ami, fidèle et désintéressé... quitte à repasser plus tard, quand Bébé serait sevré.

LA PIPE DE MON ONCLE



IL Y AVAIT BIEN LONGTEMPS que je me promettais d'aller voir mon oncle Hector de La Briolle, dans son vieux manoir de Coatserho, aux environs de Morlaix. Un beau type de gentilhomme campagnard à la haute stature, aux cheveux blancs et drus, à la barbe grisonnante avec des tons chauds sur les joues, une barbe comme en portait Maubant dans le rôle de Don Diègue. Toujours vêtu en chasseur, ne quittant jamais les grandes guêtres et le veston de velours, et à la bouche une éternelle pipe d'écume qui, avec le temps, s'était nuancée d'un coloris merveilleux, passant par des dégradations successives, de la terre de Sienne au rubis éclatant.

Un peu sauvage, un peu bourru, ayant pris dans la vie solitaire passée dans les grands bois un certain mépris pour le genre humain, mais avec cela tout en Dieu, bon comme un enfant, mettant au service des paysans, à dix lieues à la ronde, ses connaissances médicales, car il était bel et bien docteur, bien qu'il

n'exerçât pas, adoré dans tout le pays comme une Providence, et vénéré comme un patriarche.

Aussi je l'aimais bien, mon oncle ; mieux que cela, je le respectais, – moi qui ne respecte pas grand'chose –, comme une des personnifications les plus imposantes de la vie austère et de l'honneur chevaleresque.

Pendant la guerre, il s'était battu comme un lion à la tête des mobiles du Finistère ; plus tard, dans les boues du camp de Conlie, il avait soutenu les corps avec ses remèdes, les âmes avec sa religion et sa philosophie résignée, exprimée en paroles simples qui sortaient entre deux bouffées de sa pipe. Puis, la paix signée, morne, désenchanté, il s'était retiré dans son vieux pays de Bretagne, au milieu de ces villages qui ont des noms barbares, hurlés par les rafales, cassés dans les brisants... des noms symphoniques.

Là, à Coatserho, dans ce village perdu, il avait retrouvé *le grand* à pleins poumons, l'oubli qui cicatrise et le somme qui délie. Comme il me l'écrivait, dans sa langue rude et imagée : « Si un jour tu es malade moralement, viens humer l'air pur et respirer la brise qui chasse au loin les algues sèches et les coquilles vides. Viens à Coatserho cacher ta tête ;

l'oubli se penchera sur toi, et tu reposeras sur le gazon salé dans la désillusion reposante. »

Le malheur est que je ne me sens nullement malade moralement, et que je ne cherche pas du tout l'oubli ; aussi, malgré mes bonnes intentions, le temps passait sans que je pusse aller faire mon pèlerinage à Coatserho. Sylvia Sergent me tenait beaucoup ; et puis c'était une première au Vaudeville, un dîner chez Tournecourt, un souper chez Précý-Bussac. Enfin, le mois dernier, Sylvia m'ayant lâché pour un de mes meilleurs amis, il me sembla que j'avais à mon tour besoin de me retremper quelque temps dans la brise et l'air pur, et que la vue de mon digne oncle me ferait du bien.

Tel je l'avais quitté cinq ans auparavant, tel je le retrouvai, avec sa tenue de chasseur, sa barbe grise et sa pipe d'écume. Dans la grande cuisine dallée de pierres tombales, devant la cheminée ornée de lampions en fer, il était là assis, rêvant, sur un escabeau. Contre le mur culotté, les armes et harnais de chasse, de pêche et de gueule ; une torche piquée près de la crémaillère ; çà et là des crampons pour accrocher la boîte au sel, le rameau bénit et les bottes suiffées. Il m'embrassa longuement, affectueusement, comme il

eût fait d'un fils, avec une larme qui perlait dans le coin de l'œil :

— Eh bien, me restes-tu longtemps ? me demanda-t-il.

— Quelques jours, mon cher oncle, quelques jours seulement. Vous savez je ne m'appartiens pas ; les affaires, les obligations mondaines, la vie de Paris...

Le fait est que je me sentais un peu effrayé dans ce vieux manoir ayant conservé comme un vague aspect de temple et de corps de garde. Mais, tout à coup, je vis entrer une adorable petite Bretonne, portant le costume du pays, les cheveux *à la vierge* sous le bonnet plat, la veste brodée, et au cou une croix d'or grossière attachée par un large velours noir ; le nez fin, aristocratique, la touche rouge, charnue, sensuelle, des yeux très doux ombragés par des cils immenses, mais qui, lorsque les paupières se levaient, vous causaient un éblouissement. Du coup, la vieille salle se trouva comme illuminée. Je consultai mon oncle du regard.

— C'est Jenny Keraël, la servante, me dit-il simplement.

Je restai ébloui et, dans mon imagination vagabonde, je me figurai Jenny arrangée avec une robe de

chez Poucet et un chapeau de chez Birot, faisant un soir son apparition dans une avant-scène du Gymnase. Quel coup de foudre, mes enfants ! Comme elle laisserait bien loin les Aline Steward, les Raumesnil, les Mary Fabert, les Trajouska et toutes les étoiles de ce demi-monde que l'Europe nous envie. Puis, ma pensée se reporta vers mon oncle... et une idée absurde, bizarre, presque sacrilège, me passa par l'esprit. Immédiatement, avec cette rapidité qui est le fond de ma nature et qui m'empêche souvent de réfléchir, je voulus en avoir le cœur net.

— Diablement jolie ! fis-je à mi-voix en passant sur mes lèvres une langue gourmande.

— Oui, me répondit gravement mon oncle, une digne et honnête fille, encore meilleure qu'elle n'est belle.

— Tiens ! tiens ! continuai-je, en le cognant du coude et en clignant de l'œil, est-ce que par hasard?... Tous mes compliments.

Mais je ne pus achever. La figure de mon oncle exprimait une surprise si navrée, un tel découragement que j'eus honte de moi comme si je venais de prononcer un blasphème, et, tout à coup, bourrelé de remords, je me jetai dans ses bras, en lui demandant pardon de mon soupçon inconvenant.

— Bah! me dit-il, je n'ai rien à te pardonner. C'est l'air de Paris qui vous rend tous sceptiques. Ah! mon pauvre vieux, comme tu aurais besoin de te refaire ici un cœur; tu es rudement malade!...

Malade, certes, je l'étais! malade de l'abandon de Sylvia, et ce fut sans doute la raison qui me fit respecter la beauté de Jenny. Après la leçon que m'avait donnée mon oncle La Briolle, j'avais, d'ailleurs, abandonné toute mauvaise pensée; pourtant, par un reste de méfiance, je regardai, j'observai... et la vérité m'oblige à confesser que j'en fus pour mes frais. L'affection du maître pour sa servante était toute paternelle. Il lui parlait lentement, sur un rythme grave, et Jenny écoutait humble, soumise, trotinant à travers les salles nues du vieux château comme une princesse des contes de fée enfermée dans une tour à la suite de quelque maléfice. À dix heures, mon oncle posait sa pipe, récitait la prière du soir devant un grand christ taillé à coups de hache, puis, après un geste vague qui esquissait une bénédiction, il nous souhaitait une bonne nuit et chacun rentrait se coucher. Je montais dans ma chambre à hauteur de cathédrale par un escalier en boyau qui ressemblait à un hauban de vaisseau avec une grande hune pour palier. Elle était éclairée par une sorte de meurtrière

ouvrant sur l'horizon. Au même étage, en face de moi, était la chambre de Jenny. Un jour que la porte était entrouverte j'avais glissé un regard : une véritable cellule de nonne ; un petit lit d'enfant, des rideaux blancs, au mur un canari dans une cage ; dans un coin, sur une nappe, une chapelle ornée d'images, de statuette en plâtre et de fleurs artificielles ; tout cela simple, propre et clair. Il eût fallu être véritablement plus corrompu que je n'étais pour oser lever les yeux sur cet ange, sur ce calice de pureté, sur cette sainte.

Aussi, que vous dirai-je ? un pays merveilleux, mais maudit ; un oncle adoré, mais austère ; une servante ravissante, mais vertueuse... Au bout de quelques jours de chasse et de pêche, j'en avais assez et je ne songeais plus qu'aux moyens de me repapilloter avec Sylvia. J'annonçai donc mon départ pour Paris ; mes malles étaient déjà faites ; je n'attendais plus que la voiture, lorsqu'on vint tout à coup demander le comte de La Briolle de la part du vieux Jean Penhoël qui se mourait.

— Penhoël ! dit mon oncle tout troublé, mon ordonnance au camp de Conlie ! Il se leva aussitôt, saisit un grand manteau de limousine, tout en ordonnant à Jenny d'allumer la lanterne pour le précéder.

Puis il m'embrassa vivement, et partit si troublé qu'il oublia sa pipe sur la table, sa pipe, la grande consolatrice qu'il ne quittait jamais.

Je restai seul avec Marion. Et aussitôt une idée diabolique, une idée de gamin méchant et pervers me vint à l'esprit. Je pris la pipe de mon oncle, je grimpai quatre à quatre les enfléchures de l'escalier, j'entrai dans la chambre de Jenny, et ma foi je fourrai la merveille en écume, si artistement culottée, dans le petit lit de la servante. Ceci fait, je rebordai les draps avec soin, je tirai le couvre-pied en effaçant tous les plis ; puis après avoir jeté un dernier regard à la chapelle et à cet intérieur chaste qu'il me semblait avoir profané, je me retirai avec la joie maligne d'un écolier qui vient de faire une bonne farce.

Un quart d'heure après, je montai en voiture et m'éloignai de Coatserho, dégoûté de la houle qui soûle, de la descente *des décourageux*, et repris par la nostalgie de Paris, avec ses lumières, ses théâtres, ses boulevards et ses anges déchus. Sylvia Sergent me prouva clair comme le jour qu'elle ne m'avait jamais trompé une minute et que j'avais eu la berlue, et je repris mon existence banale de joyeux viveur, au milieu des petits plaisirs factices auxquels nous sommes accoutumés, de l'air chargé d'effluves fémi-

nins auxquels nos poumons sont faits, et songeant parfois avec attendrissement à mon saint oncle qui menait là-bas, sur la terre de granit, la vie d'un anachorète. J'en étais là, lorsque je reçus la lettre suivante :

« Mon cher neveu,

» J'ai eu bien des chagrins depuis que je ne t'ai vu. D'abord Penhoël, mon vieux compagnon d'armes, est mort dans mes bras; ensuite, le jour même de ton départ, j'ai perdu ma pipe, une amie de plus de trente ans. Jenny et moi nous avons cherché partout, dans tous les coins et recoins, dans tous les meubles, dans tous les placards. Rien. Comme je ne trouverais rien de convenable à Morlaix, tu serais bien aimable de m'en envoyer une. Je te bénis, mon enfant, reste toujours bon, sage et fort.

» Ton oncle et ami,

« HECTOR DE LA BRIOLLE. »

Et l'on nous reproche, à nous autres Parisiens, d'être sceptiques. À qui se fier ? mon Dieu !

UNE FARCE DE CARNAVAL



P ARMI LES NOMBREUSES LETTRES plus ou moins saugrenues que Raymond I^{er}, roi des Mongallos, par la grâce de Dieu et sa volonté individuelle, recevait chaque matin, depuis son arrivée à Paris, il en trouva une qui attirera immédiatement son attention d'ex-joyeux viveur. Elle était ainsi conçue :

« Sire,

» Je sais que votre présence parmi nous ne sera pas de longue durée et qu'après avoir un moment serré la main des vieux camarades du club, redonné un regard au boulevard des Italiens, vous repartirez là-bas, là-bas, faire te bonheur de vos sujets. Comme tout bon souverain, vous pensez non seulement à conclure des traités de commerce, mais à perfectionner la colonisation. Or, je ne suis pas heureuse avec mon mari, M. Mabilot, et j'ai soif de changement, je veux voir d'autres cieux, d'autres horizons, d'autres coutumes... et d'autres hommes que les pierrots en faux cols et en veston, auxquels je suis accoutumée. Voulez-vous m'emmener avec vous ? J'ai trente-six

ans, l'on me trouve belle, et je suis persuadée que – Dieu aidant – nous pourrions fonder à nous deux une race magnifique, intelligente et forte.

» Je ne sais sous quelle religion vivent vos peuplades, et si votre intention est d'établir là-bas la polygamie. Je ne m'offusquerais pas pour si peu, mais, dans ce cas, je réclamerai seulement le titre de *Sultane favorite*. Si mes propositions vous conviennent, je vous donne rendez-vous demain, à cinq heures, boulevard Haussmann, devant la statue de Shakespeare.

» Je suis, Sire, votre humble et fidèle servante, et j'embrasse vos genoux royaux.

» CORALIE MABILLOT,

» 137, FAUBOURG SAINT-DENIS,

» À LA BAYADÈRE, MERCERIE-BONNETERIE. »

– Elle est bien bonne ! s'écria Prestavères en pouffant de rire. Dieu que c'est beau, la puissance ! Ainsi, te voilà une conquête de plus, la femme du bonnetier.

– Tu fonderas une race grande et forte avec madame Mabilot, appuya Briolle.

– Et elle sera sultane favorite ! ajouta la Paillardière.

Puis tous trois reprirent en chœur :

— Quand tu iras au rendez-vous devant la statue de Shakespeare, emmène-nous comme escorte. Ce sera drôle.

Au milieu de ces plaisanteries, Raymond I^{er} restait grave pensif, passant sa main dans sa longue barbe de trappeur.

— Mes bons amis, dit-il avec un sourire mélancolique, vous voyez toujours en moi Raymond Baudeloche, le joyeux viveur des Braconniers. Aujourd'hui je suis bien changé, j'ai fini de rire, je suis devenu un personnage sérieux, et je ne puis plus, hélas ! me prêter aux fumisteries d'antan. Je n'irai donc pas voir madame Mabillot... mais je ne vous empêche pas d'y aller, et de vous amuser ferme.

— Bravo ! s'écria Prestavères. Nous qui ne savions qu'inventer pour nos Jours-Gras, nous tenons notre distraction.

— Je vous demande seulement de ne pas trop compromettre ma personnalité royale, reprit encore Raymond I^{er}.

— C'est entendu.

Et séance tenante, sur un papier à couronne fermée, nos trois fous écrivirent à Coralie que Sa Majes-

té le roi acceptait le rendez-vous boulevard Haussmann.

Le lendemain à cinq heures, ils arrivèrent devant la statue : La Paillardière s'était, à tout hasard, affublé d'un fez... pour donner confiance. Ils aperçurent aussitôt une forte dame, bedonnant, assez belle encore bien que les traits fussent empâtés par la graisse, qui, sanglée dans une robe de satin noir, et coiffée d'un chapeau catapultueux, se promenait sur le terre-plein.

— Allah ! Allah ! Ouch Allah ! Dieu est grand et Raymond I^{er} est son prophète, dit La Paillardière en touchant successivement son fez, sa bouche et son cœur à la manière orientale. Vous êtes sans doute madame Coralie Mabillot ?

La grosse dame, très troublée, fit aussitôt sa plus gracieuse révérence en rougissant, tandis que les passants s'atroupaient, intrigués.

— Nous sommes envoyés auprès de vous en ambassadeurs par Sa Majesté, continua La Briolle. Elle a été très touchée de votre proposition... patriotique, et vous recevra en audience particulière dans la soirée, mais auparavant nous devons traiter avec vous quelques questions accessoires.

— Où cela ?

— À la Maison d’Or, où nous sommes chargés de vous inviter à dîner.

À ce moment passait sur le boulevard Haussmann le char-réclame du savon du Congo, avec son attelage clinquant, ses chevaux chargés de housses brodées et son escorte de nègres en costume oriental. Prestavères, pris d’une idée subite, se précipita vers le conducteur de la cavalcade, lui glissa un billet de cent francs dans la main, et, après avoir échangé en hâte avec lui un signe d’intelligence, revint vers madame Mabillot, devant laquelle il mit un genou en terre.

— Le roi a envoyé sa voiture pour vous conduire, dit-il simplement.

— Quel honneur ! s’écria Coralie, qui pensa défaillir de joie. Elle s’installa dans le fond du char, tandis que nos trois amis s’asseyaient en face d’elle et arboraient immédiatement trois faux nez qui les dissimulaient complètement.

— Tiens ! vous mettez des faux nez ! s’exclama Coralie.

— Oui, c’est à cause de l’Angleterre... il faut éviter au roi des complications diplomatiques. Nous avons ordre de conserver le plus strict incognito.

Au milieu de la foule immense qui s'était amassée, le cortège prit lentement au pas le chemin des grands boulevards. Tout le long de la route la foule formait la haie envoyant des applaudissements, des lazzis, des quolibets. Cependant madame Mabillet, raide, impassible dans son char, savourait avec béatitude la gloire de ces ovations spontanées et s'exerçait déjà à son métier de sultane favorite en saluant avec grâce de droite et de gauche. Derrière la voiture suivaient plus de deux cents gamins sonnant qui de la trompe, qui du clairon, qui de la corne à bouquin. C'était un tintamarre effroyable. Un moment, le préfet de police prévenu que le général Boulanger, dissimulé sous un faux nez, exécutait en landau une promenade triomphale, envoya cinq escouades d'agents pour barrer la route à la hauteur de la rue des Petits-Champs, mais, quand on eut reconnu le char du parfumeur, un officier de paix prit sur sa responsabilité de laisser passer.

À sept heures et demie on arrivait à la Maison d'Or où un cabinet avait été retenu, et là, tout en dégustant un fin menu arrosé des vins les plus capiteux, nos trois amis discutaient avec madame Mabillet toutes les conditions du départ. D'abord quelques renseignements sur les Mongallos. Le pays

superbe, très fertile, surtout sur les hautes terres : du riz, du sucre, du coton...

— Vous n'en avez pas besoin, insinua galamment La Paillardière, en lorgnant les appas majestueux de madame Mabillot.

... Il y a aussi des mines d'or, des mines d'argent, même des mines de sucre ! Les habitants sont sociables et forment deux castes très différentes, les Mongallos et les Maracatas ; ces derniers sont les plus civilisés.

Coralie devait avoir un palais à Kipolo, la capitale ; cinq cents esclaves noirs à ses ordres, une pirogue sur le Quilisaney, le grand fleuve sacré qui roule des paillettes d'or. Elle aurait, comme elle le désirait, le titre de sultane favorite, mais elle pouvait se rassurer... le roi avait acheté plus de cinq cents douzaines de mouchoirs aux grands magasins de blanc...

Et tandis que ces propos fantaisistes s'échangeaient, tandis que le vin de Champagne coulait à flots, madame Mabillot ravie, les yeux perdus dans la contemplation des girandoles du lustre, écoutait avec ravissement en riant aux anges. Il lui semblait qu'elle faisait un rêve féerique. Elle, la petite mercière du faubourg Saint-Denis, se voyait déjà comblée d'honneurs et assise sur les marches du

trône. Elle acceptait tout, d'ailleurs, la polygamie, l'islamisme, les cinq cents esclaves, le palais, la pirogue, les mouchoirs...

— Maintenant, dit Prestavères, bien entendu, nous ne sommes que de simples ambassadeurs et nos propositions seront soumises à l'approbation du roi, qui ne vous a pas encore vue.

— Mon Dieu ! si j'allais ne pas lui plaire ! s'écria Coralie alarmée.

— Ceci n'est pas à craindre, repartit La Briolle avec galanterie. Je connais Raymond I^{er}, et je puis vous dire à l'avance que vous êtes tout à fait son type.

— Ah ! je voudrais bien le voir ! Quand partons-nous?... D'autant plus que je commence à avoir la tête un peu lourde.

— Eh bien, un dernier verre à la santé de la belle Coralie, et en route ! s'écria Prestavères.

Madame Mabillot avala une nouvelle rasade qui l'acheva, puis les quatre convives remontèrent dans le char arabe qui était revenu les chercher.

— À la Présidence ! dit La Briolle au négrillon qui prit, sans hésiter, la direction de l'Élysée... Montmartre. Cependant les cahots de la voiture, le bruit des cors de chasse, les vociférations de la foule

grouillant autour des roues, tout cela avait encore augmenté le trouble de notre mercière qui était tout à fait grise en arrivant sur les boulevards extérieurs.

— Ah ! il y a une fête à la Présidence, dit Coralie en contemplant d'un œil vague la façade brillamment illuminée.

— Oui, il y a un bal costumé. Oh ! ce sera très brillant.

L'arrivée du char du Congo eut un succès énorme devant le porche, et nos trois amis affublés de leur faux-nez tirent avec leur compagne une entrée des plus remarquées dans la salle de bal.

— Tâchez de trouver un sauvage quelconque qui ait grand air, dit tout bas Prestavères à La Briolle ; faites-lui la leçon, et amenez-le-nous.

Celui-ci s'éclipsa, et La Paillardière continua à avancer en soutenant sur son bras vigoureux madame Mabillot qui titubait légèrement.

— Dieu que c'est beau ! s'écriait-elle pâmée... Ces lumières, ces fleurs, cette musique, et tous ces hauts personnages qui dansent. Quels brillants costumes !...

— Tout le monde diplomatique, dit Prestavères.

Cependant La Briolle revenait, saluant jusqu'à terre un grand gaillard, qui tenait à la main une hal-

lebarde terminée par une espèce de croissant. Il était vraiment très réussi avec sa tête rasée, sur le sommet de laquelle pointait seulement un petit toupet de cheveux, sa face bistrée, sa barbe d'ébène et son riche costume orné de colliers et de verroteries.

— Le roi! s'écrièrent Prestavères et La Paillardière en s'inclinant et en lâchant madame Mabillot qui, du coup, faillit d'émotion s'étaler sur les planches.

— Majesté!... Sire!... balbutiait-elle, je suis Coralie Mabillot... la sultane... avec le palais à Kipolo et les cinq cents esclaves dans la pirogue...

— Oui, oui, je sais, ma bonne dame... Eh bien, allons prendre quelque chose.

On s'installa à une petite table, le roi très gai, très simple, très bon enfant, avalant bocks sur bocks, tandis que Coralie le contemplait respectueusement, avec des yeux humides de tendresse.

— N'est-ce pas, que nous serons heureux? dit-elle enfin, en s'enhardissant jusqu'à prendre une main brune, outrageusement ornée de bagues.

— Je te crois! répondit le sauvage. Tiens, en attendant, viens en bedonner une.

Et tandis que La Paillardière, La Briolle et Prestavères se tordaient de rire, le roi entraîna Coralie

dans une valse folle. Celle-ci, rouge, ahurie, les cheveux dénoués, le chapeau à fleurs pendant en arrière et ne tenant plus que par une épingle, faisait la joie de la galerie. Que fut-ce lorsque, l'orchestre ayant entamé le quadrille de *Giroflé-Girofla* le sauvage se mit à exécuter devant la reine la danse du scalp avec contorsions, sauts de carpe et frémissements de la grenouille expirante ? Il était si drôle, si prodigieusement fou, et si inconvenant dans ses gestes épileptiques que l'autorité s'émut, et deux solides municipaux finirent par l'empoigner et par l'expulser hors de la salle, au milieu d'un tumulte indescriptible.

— Ah ! qu'est-ce qui arrive ? sanglotait madame Mabillot dans les bras de Prestavères.

— C'est l'Angleterre... l'Angleterre qui a obtenu l'expulsion du roi. J'ai ôté un moment mon faux-nez, alors nous avons été reconnus. C'est terrible !

— Mais le malheureux Raymond I^{er}, que va-t-on en faire ?

— Hélas ! ma pauvre madame Mabillot, je connais le président du conseil, il cédera. Vous comprenez, on ne peut pas se lancer dans des complications européennes à la veille de l'Exposition. Raymond sera certainement obligé d'abdiquer.

— Alors tous mes beaux projets ?...

— Sont à l'eau, mais rassurez-vous. Raymond n'est pas un oublieux. Une fois redevenu simple particulier, il vous donnera sa pratique ; je vous promets en son nom, qu'il achètera désormais tous ses gilets de flanelle *À la Bayadère*. Bonsoir, madame Mabillot !

... Et nos trois fous s'éloignèrent, abandonnant au milieu du bal la pauvre Coralie, larmoyante, décoiffée, lamentable, et si grotesque que tous les masques se mirent à exécuter autour d'elle une triomphale sarabande.

LE CAS DE MADAME RAMELOT



OUI, MONSIEUR LE JUGE DE PAIX, disait en gesticulant madame Ramelot, je demande contre M. Marius Maboul, sculpteur, ici présent, dix mille francs de dommages et intérêts... et puis aussi de la prison... beaucoup de prison... Ah! j'aimerais bien de la prison!

M. Plingard, juge de paix du VIII^e arrondissement enfonça sa calotte sur sa tête, assura ses lunettes à branches d'or, et ne put s'empêcher de sourire en regardant la grosse dame coiffée avec des boucles – comme les portraits de la reine Marie-Amélie – qui s'agitait devant lui, tandis que le peintre Marius, un grand barbu décoré, se pinçait les lèvres pour ne pas éclater.

– Mais, ma bonne dame, je n'ai aucun pouvoir pour condamner qui que ce soit à la prison.

– Tant pis! Alors, je réclame vingt mille francs – et ce n'est pas cher – car la guillotine ne serait pas trop pour punir de pareils scélérats.

— Soit ; j'accepte la guillotine, dit Marius avec flegme.

— Pardon, intervint M. Plingard, toutes ces facéties sont évidemment très spirituelles, mais je ne suis pas ici pour perdre mon temps. Veuillez donc, madame, expliquer vos griefs et soyez brève.

— Oui, monsieur le juge, je vais être brève, et tellement brève que vous vous direz par devers vous : — Ah ! j'ai souvent vu des femmes brèves, mais jamais je n'en ai vu d'aussi brèves que madame Hamelot.

— Voulez-vous, ont ou non, arriver au fait ? Sans cela je lève la séance.

— Voilà, monsieur le juge. Vous êtes vif comme mon défunt. Un vrai salpêtre. Il faut d'abord vous dire que je m'appelle Caroline Ramelot, et que je tiens le chalet de nécessité des Champs-Élysées. Jolie vue, air pur, perspective ombreuse. L'été, on vient chez moi par plaisir. On entend à deux pas la musique de l'Alcazar et des Ambassadeurs, et les refrains d'Élise Faure et de Paulus se mêlent le soir aux murmures du... vent dans les branches. L'année dernière, on avait ordonné à un clubman très élégant d'aller passer un mois à la campagne. Eh bien, il s'est installé à mon premier étage, et il s'en est très bien trouvé.

— Mais, sacrebleu ! madame, revenons à la question !

— Il faut bien vous expliquer qui je suis, afin que vous sachiez que vous avez affaire à une commerçante honorable et patentée.

— Oh ! elle a tous ses papiers, intervint Marius.

— Donc, il y a quelque temps, j'étais en train de fermer mon établissement ; il était environ dix heures du soir. Vous me direz que pour Paris c'est un peu tôt, mais l'hiver, les Champs-Élysées ne sont pas animés, les pratiques sont rares, et puis quand j'ai passé ma journée dans mon chalet, j'ai besoin de m'aérer un peu.

— Je comprends ça, approuva M. Plingard.

— Donc, voilà monsieur qui arrive comme un fou, et qui me crie : « Ne fermez pas, madame, j'ai deux mots à vous dire. D'ailleurs ! je ne serai pas long et je payerai, si vous le désirez, double taxe. »

— Monsieur, lui dis-je, j'ai des principes. Vous m'offririez vingt sous que je ne changerais pas l'heure de ma fermeture. Dix heures l'hiver. Onze heures l'été. Il faut de l'ordre dans une maison. D'ailleurs, ajoutai-je, vous pouvez pousser jusqu'à la Madeleine ; j'ai là une collègue – celle qui a la spécialité de la noblesse et de la grande vie – qui veille

jusqu'à une heure. Deux francs, trois francs, quatre francs ! Tenez, cent sous ! me cria-t-il d'une voix altérée. Je restai inexorable. Comme je vous l'ai dit, j'avais besoin de m'aérer. Voyant enfin que je ne céda pas : – « C'est bien, murmura-t-il, en me menaçant du doigt, vous entendrez parler de moi, vieille Récamier. » Il a dit : vieille Récamier ! Et il partit en courant dans la direction de la rue Royale.

– Pourquoi, vieille Récamier ?

– Je retire le mot, dit Marius... d'autant plus qu'il n'est nullement justifié, mais je souffrais tant ! Constatez, d'ailleurs, en passant, monsieur le juge, la barbarie du procédé.

– J'avais complètement oublié cette aventure lorsque ces jours derniers, voilà monsieur qui se présente à nouveau chez moi, grave, bien mis, décoré, une belle barbe, l'air d'un inspecteur. Je ne le reconnus pas. Sans cela!... Mais je n'avais aucune méfiance. Il examine tout d'un air entendu, entre dans les petits salons, fait jouer les réservoirs, etc., etc., et, en même temps, il prenait des notes sur un calepin à coins d'or. J'étais très intriguée, mais j'éprouvais comme une certaine crainte respectueuse – sans doute un pressentiment de ce qui allait m'arriver.

Enfin, il campe son lorgnon sur ses yeux et me dit d'un air important :

— M. Sadi Carnot, le président de la République, viendra demain à trois heures visiter l'exposition de l'*Union des femmes peintres et sculpteurs* (C'était vrai, je l'avais lu dans le *Petit Journal*, cela me mit de suite en confiance). Alors, continua-t-il, le président a des habitudes très réglées; pour rien au monde, il ne changerait quoi que ce soit à son régime quotidien, et c'est grâce à la régularité de ses fonctions qu'il a su garder non seulement sa bonne santé, mais prendre la haute place qu'il occupe dans le monde politique. L'administration m'a donc envoyé en éclaireur pour m'assurer si tout marchait bien dans votre établissement. Je dois vous dire, madame, que je suis fort satisfait (J'éprouvai un vif sentiment d'orgueil). Il est donc plus que probable que vous recevrez demain l'auguste visite du président de la République, aux environs de trois heures vingt à trois heures vingt-cinq. Malgré la régularité admirable à laquelle je faisais allusion en commençant, nous ne pouvons pas préciser à cinq minutes près. Je ne vous en dis pas plus.

Là-dessus, le monsieur décoré referma son capelin, me salua et partit. Je restai comme brisée

d'émotion, M. Carnot, chez moi ! Un tel honneur ! Depuis trente-cinq ans que j'exerce, jamais je n'avais reçu le chef de l'État. Cependant l'empereur était venu bien souvent aux Champs-Élysées, M. Thiers aussi, et le maréchal Mac-Mahon, et M. Grévy, – j'aurais reçu ce dernier pour deux sous au lieu de trois s'il l'avait désiré – vous comprenez, cela pose une maison de pouvoir dire : Fournisseur ordinaire du président de la République, Bref, je nageais dans la joie.

Le lendemain, je ne lésinai pas ; sans hésiter je pavoisai les fenêtres de mon établissement. Partout, des drapeaux tricolores – çà et là un drapeau russe – formés en faisceaux autour d'un magnifique écusson avec R. F. en or sur fond de gueule. C'était un bel effet. Au-dessus de mon comptoir orné de deux bouquets – mimosa et chrysanthème – j'accrochai la photographie en pied du président sanglé dans ce frac impeccable qui lui va si bien. Puis j'endossai la robe en soie noire de mon mariage ; je mis mon bonnet vert, avec des coques en dentelles ; j'allumai dans chaque salon des pastilles du sérail... des nuages d'encens... on se fût cru en plein conte des *Mille et une Nuits*... et, toute frissonnante, installée gravement à mon poste, j'attendis l'heure indiquée... Je ne

sais pas, monsieur le juge de paix, ce que vous avez à rire, je vous croyais un magistrat sérieux...

— Continuez, ma bonne madame Ramelot. Je vous fais toutes mes excuses de cet accès d'hilarité intempestif.

— Vous devriez bien aussi rappeler à l'ordre l'inculpé qui est là à se tordre d'une manière bien indécente pour la justice. À partir de ce moment, le drame commença. Bien entendu, je voulais que le sanctuaire restât parfumé, vierge de toute souillure, – et de même que l'on barre les rues dans lesquelles doit passer la voiture présidentielle, de même je crus de mon devoir d'interdire au public l'accès de mon établissement. Or, précisément, à partir de trois heures, c'est le moment du coup de feu. La digestion est faite. Les Champs-Élysées battent leur plein, comme animation. Le jardin est rempli d'enfants, de nourrices, de personnes respectables et âgées qui ne peuvent pas attendre. À tout ce monde-là, je refusai inexorablement ma porte. Ah ! monsieur Plingard, je vous assure qu'il me fallut ce jour-là avoir un cœur de bronze. Il y avait des vieux clients, – presque des amis –, qui venaient chez moi depuis plus de vingt ans. Ils me suppliaient, les larmes aux yeux, de les laisser pénétrer une minute, une seconde. Tout pâles,

avec des gouttes de sueur qui perlaient sur leur visage décomposé par la souffrance, ils se jetaient à mes pieds, ils embrassaient mes genoux. Je restai inexorable, et bien que mon âme fût cruellement déchirée par cet affreux spectacle, et que mon café au lait m'en restât sur l'estomac, je ne laissai rien voir de mon émotion. Depuis l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à l'avenue Gabriel, c'était une queue de pauvres êtres se roulant, poussant des cris plaintifs. En les évaluant à trois sous – l'un dans l'autre...

— Comment, l'un dans l'autre ?

— Oui, en bloc, si vous aimez mieux, je calculais mentalement que je réalisais une perte sèche d'au moins trente-cinq francs, mais, bah ! je pouvais bien faire ce sacrifice au petit-fils du grand Carnot, au digne descendant de l'Organisateur de la victoire, Enfin, sur ma demande, la police dispersa le rassemblement au moment où un malheur était à craindre, et où l'on allait peut-être enfoncer mes portes. Il était près de quatre heures. Et toujours pas de président ! J'étais étonnée, d'après ce que l'inspecteur m'avait affirmé de la régularité des fonctions... Enfin j'aperçois M. Carnot qui sort du Palais de l'Industrie. Eh bien ! monsieur le juge, vous allez bondir ! Il ne m'a pas seulement regardée, M. Carnot ! D'ailleurs,

j'ai eu des renseignements par un de nos clients, le général Brugère... Le président est très régulier, c'est vrai, mais son moment, c'est huit heures du matin. Jamais dans la journée. Bref, M. Marius Maboul, le misérable ici présent, s'était indignement moqué de moi.

— Enfin, qu'est-ce que vous demandez ?

— Monsieur Plingard, j'ai fait mon compte : drapeaux, fleurs, photographie, usure du bonnet vert, pastilles du sérail, perte des pratiques à trois sous l'une dans l'autre – déconsidération jetée sur mon établissement, mécontentement des clients... café au lait sur l'estomac, bref, je vous l'ai dit, je réclame vingt mille francs de dommages et intérêts. Vous avez beau pouffer, monsieur Maboul, vingt mille francs, pas un sou de moins.

— Eh bien, ma pauvre dame, je suis désolé, mais je n'ai pas plus pouvoir pour vous faire accorder une somme aussi forte que pour la prison. De plus, le délit ne me paraît pas très caractérisé... Bref, je me déclare incompetent.

— Ainsi, dit madame Hamelot, rouge de fureur, vous ne pouvez rien faire pour moi ?

— Absolument rien.

— Ah ! c'est comme ça ! C'est ainsi qu'on rend la justice sous votre sale gouvernement. Eh bien, apprenez que je vais lui envoyer une invitation à LUI, rue Dumont-d'Urville, avec ses entrées à vie ; oui, monsieur, à vie !! Et il viendra, car c'est un homme charmant. Vive Boulanger !

Et madame Ramelot sortit, exaspérée, en lançant comme trait du Parthe ce cri factieux, qui retentit comme une protestation lugubre sous la voûte solennelle du juge de paix du huitième arrondissement.

FIN

TABLE



LA VENGEANCE DE PARDAILLAN.
LE RÉVEILLON.
LA VOITURE.
CORDON S. V. P.
L'AMBASSADEUR.
LA TOQUADE.
LA PATISSIÈRE.
PAR CHIC.
LA VÉRITÉ.
L'ENFANT DU MIRACLE.
LES DEUX CHAMBRES.
UNE INTRIGUE PARLEMENTAIRE.
LA ROSE DU BRÉSIL.
LE GOÛT DE LIONA.
ALLER ET RETOUR.
SUGGESTION À ÉCHÉANCE.
LA QUÊTE.
DANS TON INTÉRÊT.
LE DERNIER SOUPER.
TOUT À BOURGACHARD.
BÉBÉ A SOIF.
LA PIPE DE MON ONCLE.

UNE FARCE DE CARNAVAL.
LE CAS DE MADAME RAMELOT.